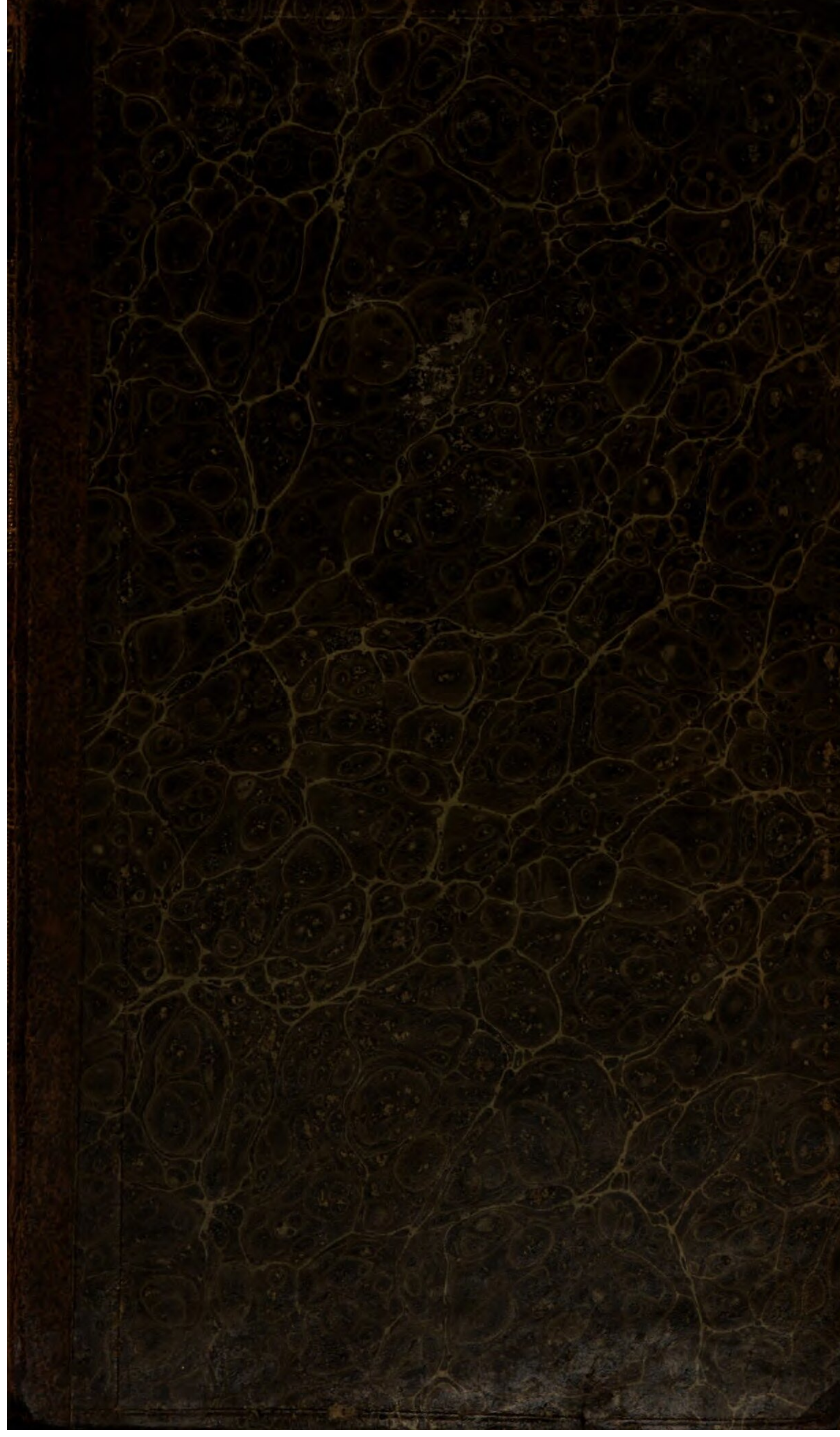




P.O. angl.

2665

Opie

Donum L.

Regi

NOUVEAUX
CONTES MORaux,

PAR HENRISSON

traduit de l'anglais

par

M. ALBERT DE VITRY

NOUVEAUX

DE L'IMPRIMERIE DE DHAUTEL

BOULEVARD DE LA HARPE, N. 120

CONTES MORaux.

REVUE

TOME QUATRIÈME

A PARIS,

GUTHRIUS, BEAUMONT, Libraire,

au Boulevard, n. 120

1828.

DE L'IMPRIMERIE DE D'HAUTEL,
RUE DE LA HARPE, n°. 80.

NOUVEAUX CONTES MORAUX,

PAR MISTRISS OPIE;

traduits de l'anglais

PAR

M. AUBERT DE VITRY.

Beaucoup de personnes s'imaginent que les autres prennent autant de plaisir qu'elles-mêmes à ce qui les intéresse et les amuse. Aussi l'auditoire les laisse-t-il souvent au milieu de leurs interminables histoires.

SHAKESPEAR

AVEC UNE FIGURE.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,
rue Hautefeuille, n°. 23.

1818.

Bayrisches
Staatsbibliothek
München

NOUVEAUX

CONTES MORALS

PAR MISS SAVON

traduits de l'anglais

PAR

M. AUBERT DE VITRY.

Beaucoup de personnes s'imaginent que les contes
présentent autant de plaisir qu'elles en ont. C'est un
mégarisme et les hommes. Mais l'homme est un être
sensible au malheur de ceux qui souffrent.

SHAKESPEARE

AVEC UNE FIGURE.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

CHEZ ARTHUR BERTHAUD, Libraire,

100, rue de la Harpe, n. 100.

1818.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

NOUVEAUX CONTES MORaux.

LE JEUNE CRIMINEL,

OU

LA VENGEANCE.

NOUVELLE.

« QUELLE est cette jeune et charmante personne qui s'avance de ce côté? demandait Adolphe Waldemar, fils cadet d'un baron allemand à quelques jeunes gens qui étaient avec lui à la porte d'un libraire, à Ratisbonne. »

« C'est Ethelinde Manstein, une de nos beautés, répondit le jeune baron Sigvert. »

« Elle mérite ce nom, répliqua Waldemar, si la distance ne nous trompe pas sur ses charmes. »

Ethelinde qui doublait le pas pour se soustraire plus vite aux regards qu'elle voyait fixés sur elle, fut bientôt assez près pour convaincre Waldemar que plus elle approchait, plus elle paraissait belle. Et tandis que ses joues se couvraient d'une rougeur plus vive en passant devant ce groupe de jeunes gens, elle salua avec grace ceux d'entre eux qu'elle connaissait, et Waldemar crut n'avoir jamais vu de femme aussi séduisante.

« Il est étrange, dit-il, qu'elle ne soit pas encore mariée. »

— C'est sa faute, répondit Sigvert, d'un ton piqué.

— « Je n'en doute nullement ; car, quoique je sois nouvellement arrivée dans cette ville, je suppose aux jeunes gens de Ratisbonne un cœur et des yeux comme aux autres hommes, et Ethelinde Manstein a dû trouver ici beaucoup d'adorateurs. »

— « Oui, il en est plus d'un qui l'aurait volontiers épousée ; mais personne

n'a voulu se charger de toute la suite qu'elle traîne après elle. »

— « En quoi consiste donc cette suite? Ce beau chien de Terre Neuve qui court devant elle en fait-il partie? »

— « Précisément. Plus, un vieillard qui n'est plus bon à rien, une espèce de majordôme de son père qui lui a sans doute légué ces deux objets précieux avec défense expresse de jamais s'en séparer. »

— « Elle est donc orpheline? »

— « Oui, et elle possède une fortune considérable. »

— « Est-elle bien née? »

— « Certainement. »

— « Ainsi donc elle est belle, riche, jeune, et le seul reproche qu'on ait à lui faire, c'est que la piété filiale l'engage à regarder comme sacré le dépôt que son père lui a laissé d'un vieux serviteur fidèle, et d'un chien, gardien le plus sûr qu'on puisse avoir. Cette circonstance lui donne encore un nouveau mérite à mes yeux. »

— « Mais vous ne savez pas encore tout. Elle garde chez elle une folle, ou plutôt une idiote, une femme de moyen âge, et qui par conséquent menace de vivre long-temps, et elle a fait vœu de ne s'en séparer qu'à la mort. »

— « En vérité ! C'est sans doute une parente ? »

— « Point du tout ; mais ses parens, par quelques motifs qu'ils n'ont jamais fait connaître, ont pris soin d'elle jusqu'à leur mort, et Ethelinde par suite d'une générosité romanesque, persiste à déclarer qu'elle ne se mariera jamais qu'à un homme qui s'engagera solennellement à ne jamais la séparer de cette malheureuse femme. Je connais un jeune homme, ajouta Sigvert en arrangeant son jabot d'un air d'importance, un jeune homme qui lui convenait sous tous les rapports et qu'elle ne voyait pas de mauvais œil, qui lui fit la demande de sa main. Elle lui parla de l'invalides et du chien, et il ne fit aucune objection sérieuse ; mais quant elle en vint à sa

pauvre maman, comme elle l'appelle, il lui représenta que la vue d'un monument si déplorable de la fragilité de notre raison, était un bien triste spectacle, pour l'avoir toujours sous les yeux. Vous hésitez ? lui dit-elle alors, c'est pourtant ma résolution inébranlable. Mon ami la voyant bien déterminée sur ce point, finit par ne plus songer à elle, et il en est arrivé autant à plusieurs jeunes gens.

« C'est qu'aucun d'eux n'en était véritablement épris, dit Waldemar; la chose est évidente. Saluant alors ses compagnons, il les quitta. Insensiblement, il devint rêveur, et prit peut-être sans y faire attention, le chemin qu'Ethelinde avait suivi.

Les observations de Waldemar l'avaient convaincu que le vice le plus répandu dans la société est l'égoïsme, ce sentiment honteux qui fait préférer sa propre satisfaction au bonheur des autres. Il savait combien il est nécessaire,

pour être heureux dans le mariage, que l'on soit disposé à se faire le sacrifice réciproque de ses désirs, même dans les moindres bagatelles, et tout ce qu'il venait d'apprendre d'Ethelinde le persuadait qu'une femme qui avait pu refuser plusieurs partis avantageux, uniquement pour ne pas abandonner un être infirme auquel elle croyait ses soins nécessaires, devait posséder ce désintéressement, cet oubli généreux de soi-même, le meilleur garant des vertus et du bonheur dans toutes les circonstances de la vie. Il résolut donc de se faire présenter à elle le plus promptement possible. Mais le hasard le servit au-delà de ses espérances.

Comme il marchait fort vite, il aperçut Ethelinde à quelque distance, et doubla de vitesse dans l'espoir de la voir encore une fois. Son chien sautait à ses côtés, courait en avant, et étant revenu sur elle avec trop d'impétuosité, dans un moment où elle n'était pas sur ses

gardes, il la fit trébucher et elle serait tombée en arrière, si Waldemar ne fût arrivé à temps pour la soutenir.

« Vous n'êtes pas blessée, j'espère lui dit-il, en voyant que ses joues qu'il venait de voir si vermeilles, étaient maintenant couvertes d'une pâleur mortelle.

« Pas le moins du monde, grâce à votre secours, lui répondit-elle, mais j'ai été bien effrayée. » Et en effet elle étoit si agitée qu'elle fut obligée de prendre le bras de Waldemar pour se soutenir.

Un homme ne court peut-être jamais plus de danger pour son cœur, que lorsqu'il vient de rendre quelque service à une femme intéressante. Son amour-propre est satisfait ; il aime à protéger et il n'est jamais plus près de montrer toute sa faiblesse, que quand il vient de donner une preuve de la supériorité de ses forces.

Ethelinde retrouvabientôtlessiennes,

mais pas aussitôt qu'on aurait dû le croire après un accident si léger.

« Vous m'accusez d'une faiblesse ridicule, monsieur, lui dit-elle en rougissant, mais une circonstance pénible, arrivée dans ma première jeunesse, m'a laissé de telles impressions, que la moindre surprise, la moindre allarme, m'agitent comme vous venez de le voir. »

Le saluan alors et grondant son chien qui sautait toujours autour d'elle, elle fit un mouvement pour le quitter; mais il la supplia de lui permettre de l'accompagner jusqu'à sa porte, ne pouvant se résoudre à la laisser dans un moment où elle ne paraissait pas complètement remise de l'agitation que cet accident lui avait fait éprouver. « Je suis étranger et arrivé depuis peu en cette ville, mais y suis connu de plusieurs personnes de distinction. »

— « Je crois vous avoir vu il y a quelques instans, avec le baron Sigvert, devant la boutique de Muller. »

« Je n'aurais pas cru que vous m'eussiez fait l'honneur de me remarquer. Mais puisque vous m'avez vu auprès de Sigvert, il me servira de répondant, et peut-être daignerez-vous accepter mon bras. Vous êtes encore tremblante, et vous avez besoin d'appui.

Ethelinde connaissait Waldemar mieux qu'il ne la connaissait elle-même. L'arrivée à Ratisbonne d'un jeune étranger bien fait, de bonne famille, venu dans cette ville pour y recueillir une succession considérable qu'il tenait d'une parente éloignée, et dans le dessein de s'y fixer, avait fait assez de bruit pour qu'elle en eût entendu parler, quelque peu répandue qu'elle fût dans la société. Prévenue en faveur de Waldemar par des rapports avantageux, elle ne fut pas fâchée que l'accident qui venait de lui arriver l'eût rapproché d'elle, et elle n'hésita point à accepter son bras. Ils rencontrèrent Sigvert, qui sur la demande de Waldemar, le présenta à Ethelinde, et celui-ci ne la quitta qu'après en avoir ob-

tenu la permission de venir s'informer de sa santé.

Il ne manqua pas d'en profiter ; cette entrevue conduisit à une connaissance plus intime , et Waldemar charmé de l'esprit et de l'amabilité d'Ethelinde fut bientôt aussi épris qu'un homme puisse l'être d'une femme qui a toutes les qualités nécessaires pour plaire aux yeux et pour charmer le cœur.

Il brûlait d'envie de lui demander sa main , mais un scrupule l'arrêtait encore. On l'avait assuré que plusieurs jeunes gens avaient essuyé un refus uniquement parce qu'ils n'avaient pas voulu souscrire aux conditions dont le baron Sigvert lui avait parlé. Il n'était donc pas impossible qu'Ethelinde ne lui accordât la préférence qu'en faveur de sa docilité. Cette idée pénible retenait un aveu cent fois prêt à sortir de sa bouche, il s'en échappa pourtant dans un moment où il se trouvait seul avec Ethelinde, et où il ne put résister à la violence de sa passion.

Il était trop clairvoyant pour ne pas s'apercevoir que sa déclaration fut écoutée avec plaisir. Ethelinde d'ailleurs supérieure à la dissimulation et aux petits artifices trop ordinaires de son sexe, convint avec franchise qu'elle payait de retour les sentimens qu'elle lui avait inspirés, et ajouta qu'elle éprouvait pour la première fois un vif regret d'être obligée de mettre quelques conditions au don de sa main.

Le cœur de Waldemar battait vivement ; mais sans lui apprendre qu'il savait déjà ce qu'elle avait à lui dire, il la pria de s'expliquer.

Elle lui dit alors tout ce qu'il avait déjà appris du baron Sigvert. « Telles sont mes conditions, lui dit-elle, vous êtes libre de les refuser, mais quoiqu'il pût m'en coûter, quoiqu'il fallût renoncer au bonheur de ma vie, si vous ne les acceptez pas, il est impossible que je change de résolution, et je mourrais plutôt que de m'en écarter. »

La manière dont elle s'expliqua, son

ton , ses regards , tout assura Waldemar qu'il était véritablement aimé. Il n'hésita pas un instant à lui déclarer qu'il acceptait ses conditions sans aucune réserve, et la pria même de lui faire connaître sur le champ la femme infortunée à laquelle il se ferait un plaisir de prodiguer des soins comme elle-même.

Ethelinde ne put retenir ses larmes, et lui tendant la main, « elle est à vous, lui dit-elle , et elle ne fait que suivre le don de mon cœur qui vous appartenait déjà. Tout mon regret est que ma *pauvre maman* ne puisse sentir le bonheur dont va jouir *sachère Mina*, comme elle m'appelle.»

— « Mina ? mais votre nom est Ethelinde. ? »

— « Oui , mais elle me prend pour une fille qu'elle a perdue il y a quelques années , et le seul plaisir qu'elle soit capable de goûter est celui que lui procure ma présence. Jugez s'il me serait possible l'abandonner ? »

— « Non sans doute, avec un cœur

comme le vôtre. — Mais quelle circonstance l'a privée de la raison, et vous a confié le soin de sa personne?»

« Un événement affreux, dit Ethelinde en pâlisant, lui a fait perdre au même instant sa fille et sa raison, et depuis ce temps l'inconduite de son fils, pour ne rien dire de plus, lui a fait perdre toute sa fortune.»

— « Et quel fut cet événement ? »

— « Dispensez-moi pour aujourd'hui de ce récit pénible. Je sais qu'il va être de mon devoir de n'avoir pour vous aucun secret ; mais pour vous donner cette explication, j'ai besoin de faire sur moi-même un effort dont je me sens incapable en ce moment. Demain, vous saurez tout : en attendant, je vais vous faire voir ma pauvre maman.»

Elle le conduisit alors dans un appartement sur le derrière de sa maison, et qui donnait sur un grand jardin. Quand elle en ouvrit la porte, il apperçut une dame d'environ quarante-cinq ans, dont les traits annonçaient, en même-temps

la beauté qui les avait animés autrefois, et les chagrins qui les avaient flétris. Elle était assise dans un fauteuil, dans un état d'immobilité parfaite, l'œil fixe, les bras pendans, insensible en apparence à tous les objets extérieurs.

« Quel état déplorable ! pensa Waldemar. Mais dès qu'elle aperçut Ethelinde, un rayon d'intelligence revint animer ses traits, l'amour maternel se peignit dans ses regards, et elle accourut vers l'objet de sa tendresse, les bras étendus en s'écriant : Mina ! ma chère Mina ! »

« Maman ! pauvre maman ! » s'écria Ethelinde en l'embrassant. Et l'infortunée jetant autour d'elle un regard effrayé, comme si elle eût cherché un objet qu'elle craignait de rencontrer, la serra de nouveau dans ses bras, en disant : mais oui, je la tiens, c'est bien sûrement elle ! »

— « Elle avait prononcé ces mots en français. « Est-elle française ? demanda Waldemar, et vous prend-elle toujours pour sa fille ? »

— « Elle est née en France, et quoiqu'elle sût très-bien l'allemand, il paraît qu'elle l'a totalement oublié depuis qu'elle a perdu la raison, et elle ne parle jamais qu'en français. Elle me reçoit toujours comme vous le voyez, et m'appelle sa Mina. Sa fille qui était mon amie intime, serait de mon âge, si elle avait vécu, et elle me ressemblait à s'y méprendre.

— « Heureuse illusion ! je ne suis pas surpris que votre bon cœur prenne plaisir à faire éprouver quelques instans de bonheur à un être si digne de compassion. »

« Je vais chanter, chère maman, dit Ethelinde, assieds-toi. »

« Mina va chanter ! s'écria sa mère prétendue : quel bonheur pour moi ! »

Ethelinde chanta, en s'accompagnant sur la harpe, un des airs que Mina avait chantés autrefois, tandis que la mère infortunée, mais heureuse de son erreur, l'écoutait avec attention et ravissement.

Waldemar ne l'écoutait pas avec

moins de transport, mais il était encore moins charmé de la pureté de sa voix, du brillant de son exécution, qu'attendri du motif respectable qui lui faisait déployer ses talens en ce moment, et il avait peine à retenir ses larmes.

Ethelinde vit son émotion, sentit la sienne s'accroître et craignant de ne pouvoir la maîtriser, et d'occasionner une scène que ne pourrait supporter la sensibilité de la pauvre créature pour qui elle était le seul lien qui l'attachât encore à la vie, elle se leva, alla l'embrasser, et lui dit : » Adieu, maman, je reviendrai bientôt. »

« N'y manquez pas, Mina ! dit celle-ci, et se replaçant sur son fauteuil, ses traits perdirent leur expression, ses yeux redevinrent fixes, ses bras tombèrent, elle reprit son état d'immobilité. La statue était replacée sur son piédestal.

« Jamais je n'ai été si ému ! jamais je n'ai éprouvé tant d'intérêt et de curiosité ! dit Waldemar à Ethelinde. J'attendrai avec impatience le récit que vous m'avez

promis. Mais soyez bien sûre, chère Ethelinde, que je goûterai moi-même un véritable plaisir en songeant que ma maison sert d'asile à cette infortunée, et que ma femme, par sa présence et par ses soins, peut adoucir l'horreur de sa situation.

« Vous savez, dit Ethelinde, que la joie a ses larmes comme le chagrin. Vous pardonnez donc celles que vous me voyez répandre. L'assurance que vous me donnez est un baume pour mon cœur. Mais il faut nous séparer. Je ne suis restée que quelques minutes avec ma pauvre maman, et j'ai coutume de faire près d'elle de plus longues séances. »

Waldemar se retira, plus enchanté, plus épris d'Ethelinde qu'il ne l'était avant d'avoir été témoin de cette scène intéressante, et se promettant avec elle un bonheur pur et sans mélange.

Il ne manqua point au rendez-vous le lendemain. Ethelinde remplit la promesse qu'elle lui avait fait la veille. Je ne ferai pas en ce moment le détail de la

conversation qu'ils eurent ensemble. Je me bornerai à dire que Waldemar partit le lendemain pour Bruxelles qui était le lieu de sa naissance, et où demeurerait son frère; qu'aussitôt qu'il fut de retour, on fit les préparatifs du mariage, qui fut célébré peu de temps après, et que la nouvelle mariée, sa *pauvre maman*, le vieux serviteur, et Carlo, le chien de Terre Neuve, furent installés en même-temps dans la maison de Waldemar, qui était située à un mille de Ratisbonne.

Jamais union ne s'ouvrit sous de plus heureux auspices que celle de Waldemar et d'Ethelinde Manstein. Chaque année semblait ajouter encore à leur tendresse et à leur bonheur, et cependant chaque année le front d'Ethelinde semblait se charger plus souvent de soucis et d'inquiétude. Elle s'allarmait de la moindre chose, et le plus léger incident suffisait pour la jeter dans une agitation dont personne ne connaissait la cause excepté Waldemar, dont les soins, les attentions et les tendres re-

montrances parvenaient à dissiper ces nuages passagers.

Dix ans s'étaient écoulés depuis leur mariage, et Ethelinde, sans rien perdre de ses charmes, était devenue mère de quatre jolis enfans qui faisaient son bonheur et celui de Waldemar, quand une affaire imprévue obligea celui-ci à se rendre à Presbourg. C'était leur première séparation; elle leur coûta beaucoup, mais elle était nécessaire, et Waldemar partit après avoir installé chez lui la famille d'un de ses parens nouvellement marié, et dont Ethelinde aimait beaucoup l'épouse, afin qu'elle trouvât dans cette société quelque dédommagement pour la perte de la sienne, et qu'elle en fût moins portée à se livrer aux idées sombres qui, depuis quelque temps, l'agitaient de plus en plus.

Peu de jours après son départ, M. Meynell, Anglais, voyageant alors avec sa femme, qui avait dessein de passer l'été à Ratisbonne, et qui avait formé une liaison intime avec Waldemar, vint

avec son épouse faire une visite à Ethelinde, et en reçut l'invitation de passer quelques jours auprès d'elle.

Il y consentit. La conversation, dans la soirée, roula sur ses voyages. « En passant par Bruxelles, dit-il, on me fit voir dans une rue un homme dont l'histoire est singulière. A l'âge de 14 ans, dans un accès de jalousie; il assassina une jeune personne d'un coup de poignard. Attendu sa jeunesse, il ne fut condamné qu'à quinze ans d'emprisonnement, et il venait d'être mis en liberté, le jour qu'on me le fit remarquer. »

Il avait à peine prononcé ces dernières paroles, qu'Ethelinde poussa un profond gémissement, et tomba dans un évanouissement qui ressemblait à la mort. Elle fut long-temps sans reprendre ses sens, et quand elle revint à elle, elle sembla ne retrouver la parole que pour prier instamment ses amis d'envoyer sur-le-champ, chercher Walde-mar.

Tous ceux qui se trouvaient près d'elle,

et surtout M. Meynell furent saisis de surprise et de consternation , et la supplièrent de leur expliquer la cause de l'accident qu'elle venait d'éprouver , et de la demande extraordinaire qu'elle faisait , son mari devant être absent un mois ou six semaines.

Ethelinde ayant recouvré le pouvoir de la réflexion , et songeant que son mari , parti pour une affaire importante , pouvait à peine être encore arrivé à Presbourg , imposa silence aux terreurs qui l'avaient agitée , et dit à ses amis qu'au lieu de dépêcher un exprès à Waldemar , elle se contenterait de lui écrire pour l'engager à revenir à l'instant même que ses affaires le lui permettraient , et dès qu'elle eut repris assez de forces pour leur donner les détails qu'ils désiraient , elle leur fit le récit suivant.

« Vous ne serez plus surpris de l'effet qu'a produit sur moi ce que vient de dire M. Meynell , quand vous saurez que le scélérat qu'il a vu à Bruxelles , le jour même qu'il sortit de prison , me desti-

naît le coup qui priva en même temps ma pauvre amie Mina , de la vie , et sa malheureuse mère , qui était près de nous , de l'usage de la raison.

« Et après avoir échappé à un tel danger que j'étais bien loin de craindre , vous ne serez pas étonnés davantage de cette irritabilité de nerfs qui m'est restée et qui m'occasionne des tremblemens et même des convulsions , à la moindre émotion inattendue. Walde-mar connaît seul l'histoire déplorable dont je vais vous instruire , afin que vous me donniez vos avis sur la conduite que je dois suivre. » Ethelinde s'étant arrêtée un moment, ses auditeurs lui exprimèrent à la fois leur surprise, et l'intérêt que leur inspiraient ses malheurs. Elle reprit alors la parole en ces termes.

« Nous allions , Mina et moi , prendre des leçons de danse dans une école fréquentée par un grand nombre de jeunes gens des deux sexes. Geraldi Duval , l'homme dont il est question , y allait aussi. Je fus assez malheureuse

pour fixer son attention ; mais malgré les soins qu'il me prodiguait, il ne m'inspira jamais que de l'éloignement , et je ne pouvais même le voir sans éprouver quelque alarme. Je dus sans doute ce sentiment involontaire à l'expression dure et fière de sa physionomie ; car sa figure était agréable, il était grand, bien fait ; mais ses yeux étaient si noirs , si perçans , si brillans , qu'il était difficile de soutenir son regard , et qu'après les avoir vus une seule fois, il était impossible de les oublier jamais. »

« Cela est exact, dit M. Meynell , je ne l'ai aperçu qu'un seul instant , et s'il se présentait devant moi au milieu de cent personnes, je le reconnaîtrais à ses yeux. »

« Il paraissait plus âgé que moi , continua Ethelinde , quoiqu'il n'eût que quatorze ans ; mais j'en avais seize, je le regardais comme un enfant , et je ne dansais avec lui que lorsque je ne pouvais m'en dispenser.

« Il était orphelin à cette époque.

Son père était un Français d'une naissance obscure qui avait épousé une Napolitaine. Ils avaient pourtant amassé quelque argent en allant vendre des gravures et des médailles de ville en ville, et quand ils moururent, ils laissèrent à leur fils une fortune assez honnête. Son tuteur veillait à son éducation, et c'était par son ordre qu'il venait à l'école où nous prenions des leçons. Les jeunes gens qui la fréquentaient étaient presque tous d'une naissance distinguée, et le fils de Guillaume Duval et de Thérèse Géraldi avait trop de pénétration pour ne pas voir bientôt qu'on le regardait généralement comme déplacé dans cette société. La malheureuse prédilection qu'il avait conçue pour moi fut pourtant assez forte pour l'y retenir, et il supporta avec courage l'impertinente familiarité des uns, et le froid dédain des autres. Ma conscience ne me reproche pourtant pas de l'avoir jamais traité avec hauteur ; mais il ne put se méprendre sur l'éloignement qu'il m'avait inspiré.

« J'insiste sur ces circonstances, quelque minutieuses qu'elles soient , parce qu'en faisant connaître l'état probable de son ame et de ses sentimens , elles préparent à l'action atroce que je vais avoir à rapporter.

« J'étais allée un soir avec Mina , sa mère et mes parens à un bal où devait se trouver réunie la meilleure société de Bruxelles. Mina et moi , nous étions vêtues de la même manière, ce qui ajoutait encore à la ressemblance qu'on prétendait trouver entre nous. La première personne que nous aperçûmes en entrant fut Géraldi , dont les yeux étaient fixés sur nous.

« Je ne fus pas un instant sans danser, et Géraldi qui ne dansait pas, et qui semblait guetter l'occasion de me parler , fut long-temps sans pouvoir y réussir. Enfin , la soirée était déjà fort avancée lorsqu'ayant dansé une walse avec un parent de Mina, je m'étais assise avec elle près d'une croisée ouverte. Géraldi saisit ce moment pour s'approcher de

moi , et m'invita à danser avec lui la prochaine contredanse. Je le refusai , sous prétexte d'être trop fatiguée pour danser davantage , et effectivement , je me proposais alors de ne plus danser. Je lus sur sa physionomie la mortification que ce refus lui faisait éprouver, et voyant qu'il se disposait à s'asseoir près de nous , je feignis de trouver l'air de la fenêtre trop froid , et me levant je pris Mina sous le bras, et l'emmenai dans un autre salon. Géraldi prononça d'un air de dépit quelques mots à voix basse que je ne pus entendre , nous suivit à pas lents quelques instans, et se détournant tout-à-coup, il disparut.

« J'avoue que je ne puis me rappeler cette soirée sans éprouver quelque sentiment de commisération pour lui. Il avait fait des frais pour avoir une mise aussi élégante et aussi recherchée que les jeunes gens les plus distingués de la ville ; son miroir devait l'avoir assuré qu'il ne le cédaît à aucun d'eux en agrémens extérieurs ; et la jeune fille aux

yeux de laquelle il désirait surtout de plaire, refusait froidement sa main pour une contredanse, et s'éloignait de lui avec un dédain mal déguisé, lorsqu'il montrait l'intention de s'asseoir près d'elle.

« Mais je fis encore pis. Après l'avoir refusé, je dansai avec un autre. Au bout d'une demi-heure, on vint m'inviter à une autre walse. Je ne pensais plus à Géraldi ni au refus que je lui avais fait, et j'acceptai la main d'un des hommes les plus distingués de Bruxelles. Combien je me reprochai cet oubli, quand, vers la fin de la walse, je vis Géraldi en face de moi, me lançant des regards de fureur, pâle de rage, les lèvres tremblantes, et me faisant un geste menaçant ! Cette impression ne fut pourtant que passagère ; car il disparut au même instant, et je l'oubliai encore une fois.

« J'ai appris depuis qu'en sortant du bal, il était rentré chez lui, avait changé d'habits, avait bu une grande quantité

de vin coup sur coup, pour s'étourdir sur le crime qu'il avait projeté, et que s'étant armé d'une espèce de poignard, il était revenu à la porte de la maison où nous étions, pour y attendre notre sortie.

« Le bal cessa enfin; on annonça notre voiture une des premières; nos parents nous pressèrent de partir; nous nous hâtâmes de les suivre, et, dans la précipitation du moment, Mina prit mon schall et je me couvris du sien, circonstance qui lui coûta la vie en sauvant la mienne. Nous traversâmes un long et étroit corridor qui conduisait à la porte; en y arrivant, mon père avança quelques pas pour appeler les domestiques; je donnais le bras à Mina, et sa mère était derrière nous. En ce moment, je vis briller une lame d'acier à la clarté d'une lampe, et au même instant Mina poussant un cri perçant tomba à la renverse dans les bras de sa mère. Mon père qui revenait alors vit un poignard ensan-

glanté dans la main d'un jeune homme; il le lui arracha, le fit arrêter, et on le ramena près du corps de sa victime.

« Je m'étais précipitée sur le corps de ma malheureuse amie: quand on me releva, je reconnus Géraldi. Son visage qui exprimait la joie féroce de la vengeance satisfaite, prit en me reconnaissant, l'expression de la rage et du désespoir. « *Je te retrouverai un jour,* » me dit-il à demi-voix, avec un regard et d'un ton que je n'oublierai de ma vie.

« On le conduisit en prison, et quelques jours après il fut mis en jugement, et convaincu de meurtre. On épargna ses jours en considération de sa jeunesse, et on ne le condamna qu'à vingt ans d'emprisonnement, avec faculté au juge de réduire ce terme à quinze, s'il se conduisait bien, pendant ce temps.

Mon père fut obligé de paraître devant le tribunal comme témoin. Malgré le crime de Géraldi, son âge lui avait inspiré quelque compassion; et il ne fut pas fâché d'entendre prononcer contre

lui une sentence d'emprisonnement, au lieu d'une condamnation à mort. Mais quand le juge, après lui avoir fait faire lecture de son arrêt, lui demanda s'il se repentait de son crime, il répondit avec effronterie qu'il se repentait d'avoir tué Mina Sternheim au lieu d'Ethelinde Manstein, attendu qu'il n'avait satisfait ni sa haine ni sa vengeance, mais qu'il espérait mieux réussir quelque jour.»

« Lorsque mon père entendit prononcer ces paroles et vit le regard dont elles furent accompagnées, il éprouva pour ma vie une crainte qui depuis ce moment ne le quitta pas un seul instant. J'étais alors au lit, souffrant d'une maladie nerveuse, occasionnée par la terreur, et par le chagrin que m'avait causé la mort funeste de mon amie, et la pauvre madame Sternheim était dans l'état dans lequel elle est encore aujourd'hui.

« Son fils, homme sans honneur et dépourvu de tous sentimens, accourut d'Angleterre dès qu'il apprit la mort de sa sœur, et la situation de sa mère. Il ne

perdit pas un instant pour se faire nommer administrateur de ses biens, et consentit volontiers à la proposition que lui fit mon père de garder avec nous madame Sternheim. Il insista cependant pour payer sa pension, mais ayant quitté Bruxelles, il trouva bientôt moyen de dissiper toute la fortune de sa mère, qui ne consistant pas en immeubles, se trouvait entièrement à sa disposition. Elle fut donc entièrement à notre charge ; mais nous étions bien loin de la considérer comme un fardeau. Mon père au contraire éprouvait un profond regret de la mort funeste qui avait frappé la pauvre Mina, malheureuse victime de l'assassin qui menaçait mes jours, et il se regardait comme obligé, en conscience, d'avoir pour son infortunée mère tous les soins et toutes les attentions capables d'adoucir sa triste situation. Lorsqu'on essaya de me présenter à ses yeux, qu'on vit qu'elle me prenait pour sa fille, et qu'elle semblait lorsque j'étais avec elle, oublier ses cha-

grins, la satisfaction que lui procurait ma présence, les remplit de joie, en leur offrant un faible moyen de nous acquitter envers elle, autant que son malheureux sort nous le permettait : et ils me la léguèrent après leur mort comme un dépôt précieux et sacré.

« Nous ne pûmes nous décider à rester plus long-temps à Bruxelles. Nous désirâmes même nous établir à une grande distance de cette ville, et ce fut la raison qui nous amena à Ratisbonne. Malgré ce changement de demeure, mon père était dans des allarmes perpétuelles pour ma sûreté. Il tremblait que Géraldi ne parvînt à s'échapper de prison. Jamais il ne me laissait sortir seule, et quand il lui était impossible de m'accompagner; il me faisait escorter par Maurice, ancien serviteur qui connaissait Géraldi, et sur le zèle, le courage et la fidélité duquel on pouvait compter; et par mon fidèle Carlo qui m'était fort attaché, et que j'avais élevé moi-même. Il me recommanda en mou-

rant de ne jamais me séparer ni de l'un ni de l'autre. Je le perdis trois ans après ce fatal événement, et j'exécutai fidèlement tout ce qu'il m'avait prescrit.

« Deux ans après, le meilleur des marisme dédommagea de cette perte autant que la chose était possible. Avant notre mariage Waldemar fit un voyage à Bruxelles, uniquement pour voir Géraldi dans la prison où il était détenu, et juger de l'effet que cinq années de détention avaient pu produire en lui. Il me dit, à son retour, qu'en conversant avec lui, il l'avait trouvé très-repentant de son crime, et résolu à mener une conduite régulière quand le moment de recouvrer sa liberté serait arrivé; qu'il l'avait assuré que je prenais intérêt à lui, et que je plaignais la situation où il se trouvait; qu'enfin il lui avait demandé s'il désirait que je lui envoyasse des livres pour charmer l'ennui de sa captivité; mais que Géraldi en le priant de me remercier d'une bonté si peu attendue, lui avait dit qu'il ne pouvait se résoudre

à recevoir une faveur d'une personne à la vie de laquelle il avait voulu attenter.

« Cette nouvelle appaisa mes craintes pour l'avenir, si elle ne les dissipa point entièrement, et quand nous apprîmes qu'il était probable qu'on lui ferait grâce des cinq dernières années d'emprisonnement, je n'y vis qu'une preuve que le juge était convaincu de la sincérité de son repentir, et je ne regrettai pas qu'il fût traité avec cette indulgence, quoique je remarquasse qu'elle ne plaisait point à Waldemar.

« Tel est, mes chers amis, le récit que j'avais à vous faire. Maintenant vous savez que l'événement qui nous avait été annoncé comme vraisemblable, est effectivement arrivé. Géraldi est en liberté; mon mari est absent : donnez-moi vos avis. Croyez-vous que les craintes que je ne puis m'empêcher de conserver soient sans fondement ? Dois-je rappeler Waldemar sans délai ? »

Ce ne fut qu'après une assez longue discussion et de mûres réflexions que ses au-

diteurs osèrent répondre à de telles questions. Enfin il fut convenu qu'elle écrirait à son mari pour l'informer de la mise en liberté de Géraldi, et qu'elle lui dirait en même-temps que tous ceux qui se trouvaient en ce moment chez elle, ne la quitteraient pas avant son retour.

Quant aux dangers qui pouvaient encore la menacer, ils pensèrent d'une part qu'en supposant la continuation des projets criminels de Géraldi, il ne lui serait pas facile de découvrir qu'Ethelinde Manstein qu'il avait connue à Bruxelles, était devenue madame Waldemar et demeurait à Ratisbonne ; et d'une autre, qu'il y avait lieu d'espérer que quinze ans d'emprisonnement avaient pu déraciner les mauvaises dispositions d'un enfant qu'un instant de dépit et de colère avait porté au crime.

Ethelinde malgré le désir qu'elle en avait, ne pouvait partager cette opinion. Elle appréhendait qu'une si longue détention, le regret d'avoir vu sa jeunesse se flétrir entre les murs d'une prison, le

désespoir de trouver fermés pour lui à l'avenir, tous les chemins que son ambition aurait pu s'ouvrir, n'eussent rendu plus amer le fiel que le cœur de Géraldi nourrissait contre elle. Il ne pouvait plus, comme un autre Caïn, reparaitre il dans le monde qu'avec le signe du meurtrier empreint sur son front, n'y rentrerait-il donc pas enflammé d'une nouvelle soif de vengeance ? La société des scélérats de toute espèce qu'il avoit dû avoir si long-temps pour compagnons, n'avait-elle pas dû l'endurcir dans le crime, l'éloigner de tout retour vers la vertu ; et dégradé à ses propres yeux, comme à ceux des autres hommes ; sans amis, sans occupations, sans ressources ; ne trouvant rien à craindre ni à espérer, n'allait-il pas suivre sans remords, et avec une nouvelle activité, l'affreux sentier où il étoit entré si jeune ?

« Au surplus, pensait Ethelinde avec la confiance qu'inspire une véritable piété, la même providence qui m'a déjà protégée contre ses coups, veille

encore sur moi, et sans sa permission le poignard de l'assassin ne peut l'atteindre.»

Lorsque Waldemar reçut avec la lettre d'Ethelinde la nouvelle de la mise en liberté de Géraldi, il conçut des inquiétudes encore plus vives que celles de son épouse, parce qu'il avait des sujets de crainte qu'elle ne connaissait point.

Tout ce qu'il lui avait dit de son entrevue avec Géraldi était exactement vrai ; mais ce qu'il n'avait pas voulu lui dire, de peur de lui causer de nouvelles alarmes, c'est qu'en sortant de la chambre dans laquelle il était détenu, sur le seuil même de la porte, s'étant retourné de son côté, au lieu de l'air humble et paisible qu'il lui avait remarqué pendant son entretien, il lui avait vu le sourcil froncé, l'œil menaçant, tous les traits annonçant un ressentiment implacable, et une soif de vengeance que le meurtre seul pourrait éteindre.

Waldemar ne pensait pas que Géraldi récemment rendu à la liberté, pût de

sitôt s'il méditait un crime , en tenter l'exécution. Cependant, malgré toute sa confiance dans le zèle des amis qu'il savait près d'Ethelinde , il n'espérait de tranquillité que lorsqu'il pourrait lui-même veiller à sa sûreté. Quelque importante que fût l'affaire qui l'avait appelé à Presbourg, il aurait tout abandonné pour retourner à Ratisbonne, s'il avait cru y être retenu long-temps. Mais dès son arrivée il avait trouvé tout disposé pour conclure, et il ne crut pas qu'un retard de deux jours pût avoir le moindre inconvénient dans la circonstance. Il écrivit donc à Ethelinde, afin de modérer ses craintes, tout en lui recommandant la prudence ; sa lettre annonçait à son épouse le jour de son départ de Presbourg, et celui où il arriverait probablement à Ratisbonne.

Pendant ce temps M. Meynell avait écrit à un ami qu'il avait à Bruxelles pour qu'il tâchât d'obtenir des renseignemens certains sur ce qu'était devenu Géraldi après sa sortie de prison ; la réponse de

celui-ci l'assura qu'il s'était rendu sur les côtes dans l'intention de s'embarquer pour l'Amérique, et qu'un habitant de Bruxelles l'avait vu à bord du bâtiment qui devait l'y conduire.

Cette nouvelle rendit la tranquillité à Ethelinde, et elle attendit plus patiemment le retour de son mari.

Le jour où il devait revenir était arrivé, et tirait vers sa fin, et Walde-mar ne paraissait point. Ethelinde connaissant son exactitude, et s'attendant à le voir à chaque instant, résolut d'aller à sa rencontre sur le chemin de Ratisbonne. Elle appela Carlo, et elle était encore dans une petite avenue qui conduisait de sa maison à la grande route, quand à travers une haie qui la bordait, elle vit deux yeux fixés sur elle, deux yeux qu'elle ne pouvait ni méconnaître, ni oublier.

Elle reconnut aussitôt toute l'étendue du danger qui la menaçait, et cette conviction lui donna le courage du désespoir. Personne n'était à portée pour la secou-

rir, et le fidèle Carlo lui-même était à quelque distance à jouer avec un autre chien. Elle l'appela, mais la terreur avait tellement changé sa voix que Carlo ne la reconnut point. Elle prit la fuite vers la maison en poussant de grands cris, mais au même instant elle vit paraître devant elle Géraldi, qui l'arrêtant par un bras, et levant sur elle un poignard, s'écria avec une joie féroce : « *je te retrouve enfin !* »

Ethelinde redoublant ses cris, saisit d'une main le bras qui la menaçait, et tandis que Géraldi cherchait à se dégager, il se sentit saisir la jambe ; la douleur qu'il éprouva lui fit lâcher le poignard. Il se retourna. C'était Carlo qui arrivait au secours de sa maîtresse, et qui lui sauta à la gorge. Tandis qu'il luttait contre cet animal furieux, les cris d'Ethelinde avaient été entendus. M. Meynell et plusieurs autres personnes parurent au bout de l'avenue. Géraldi vit qu'il n'avait pas un instant à perdre pour se sauver, et ayant déchargé sur la tête du chien un si furieux coup de poing qu'il en fut

étourdi pour quelques instans, il sauta par-dessus la haie, monta sur un cheval qu'il avait à quelques pas et s'enfuit au grand galop. On fut bientôt à sa poursuite ; on suivit quelques temps ses traces indiquées par le sang qui coulait de la blessure que Carlo lui avait faite à la jambe ; mais bientôt on ne vit plus de marques de son passage et il fallut renoncer à le poursuivre.

Waldemar arriva deux heures après. Il trouva sa femme au lit, malade des suites de la terreur qu'elle avait éprouvée ; sa maison qu'il avait laissée si tranquille, était devenue le séjour de la consternation. Sa présence ne tarda pas à calmer l'agitation d'Ethelinde. « Oh ! mon bien-aimé, s'écria-t-elle tandis qu'il l'embrassait tendrement, vous ne me quitterez plus, n'est-il pas vrai? »

« Jamais ! jamais ! répondit-il : mais je ne goûterai plus de tranquillité jusqu'à ce que cet ennemi acharné soit hors d'état de vous nuire, et je vais mettre

tout en œuvre pour le découvrir et le faire arrêter, dût-il m'en coûter la moitié de ma fortune! »

« Mon cher Waldemar, dit Ethelinde, j'aurais pu, et je puis encore courir un bien plus grand danger. J'ai quelque obligation à Géraldi de n'avoir menacé que ma vie; il aurait pu en attaquer une qui m'est bien plus précieuse. Je vous en conjure, prenez garde d'attirer sa haine sur vous-même! »

Une pareille crainte ne pouvait empêcher son époux de faire faire contre l'assassin les recherches les plus actives, mais il fut impossible de le découvrir; circonstance qui aurait moins surpris, si l'on eût connu la vie qu'il menait alors.

Ethelinde sans perdre ses craintes, recouvra pourtant un peu de tranquillité, grâce à la présence de son mari qui ne la quittait pas un instant. Ils renoncèrent au projet qu'ils avaient conçu un moment d'aller s'établir dans quelque

province éloignée. Mais Géraldi ne les laissa pas jouir long-temps de cette sécurité.

Un soir qu'Ethelinde était assise avec deux autres dames sur un banc dans le jardin, près d'une haie qui lui servait de clôture, Carlo se mit tout-à-coup à gronder, puis à aboyer, la tête tournée du côté de la haie; enfin l'ayant traversée, il descendit dans un fossé qui la bordait extérieurement.

Ethelinde prit aussitôt l'alarme, mais voyant à deux pas son mari qui se promenait avec quelques amis, elle ne songea point à s'enfuir, et monta sur le banc pour découvrir ce qui pouvait causer l'agitation de Carlo. Elle le vit poursuivre un paysan couvert de haillons, qui paraissait fuir avec difficulté, mais qui se retournait de temps en temps, en menaçant le chien d'un gros bâton qu'il tenait à la main. En ce moment un domestique qui revenait de Ratisbonne où il avait été envoyé en commission passa à peu de distance, et voyant Carlo donner la chasse à un

vieux paysan boiteux, il l'appela. Le chien obéissant vint à lui, et le suivit en continuant à gronder, et en se retournant souvent en arrière.

Dès qu'il fut assez près pour qu'on pût lui parler, Ethelinde lui demanda pourquoi il avait rappelé le chien. Il lui répondit que c'était parce qu'il attaquait un pauvre vieux paysan qui n'avait intention de nuire à personne.

— « Etes-vous bien sur qu'il fût vieux? »

— « Oh ! oui, madame. Il avait la barbe et les cheveux gris, et il était tout courbé. Cepeudant à la manière dont il maniait son bâton, on voyait qu'il était encore vigoureux, et en regardant Carlo, on aurait dit qu'il sortait des éclairs de ses yeux. »

— « Ces yeux étaient ceux de Géraldi ! s'écria Ethelinde épouvantée. Carlo l'a reconnu, et c'est pour cela qu'il s'acharnait à sa poursuite. »

L'alarme fut une seconde fois dans la maison. On courut à l'écurie, on prit les meilleurs chevaux, on fit des recher-

ches de tous côtés, on visita toutes les chaumières des environs, tout fut inutile on n'en put découvrir aucune trace. Plusieurs villageois se souvinrent d'avoir vu dans la matinée un vieux mendiant boiteux qu'ils ne connaissaient pas; mais, il n'avait pas reparu depuis ce temps.

Personne ne douta pourtant que ce prétendu paysan ne fût Géraldi, et Waldemar convaincu qu'il était caché dans le voisinage, cherchant l'occasion d'exécuter son crime, résolut de quitter sa demeure actuelle le plus secrètement possible, et de fixer son domicile dans un autre pays.

On eut le lendemain une nouvelle preuve que Géraldi rôdait autour de la maison, comme l'esprit malfaisant sans cesse occupé de sinistres desseins; car le pauvre Carlo étant entré en chancelant dans la chambre où Ethelinde était avec ses enfans, mit la tête sur les pieds de sa maîtresse et mourut.

Cet évènement fut une nouvelle source de chagrin pour la famille de

Waldemar. Les enfans pleurèrent sur le corps de leur ami Carlo, et Ethelinde qui le regardait comme un serviteur fidèle, comme le sauveur de sa vie, comme un souvenir de l'affection de son père et des tendres inquiétudes qu'il avait conçues pour ses jours, déplora sa perte avec des regrets que son mari partagea bien sincèrement.

Mais Waldemar ne se borna pas à d'inutiles plaintes. Il voulut connaître la cause de la mort de Carlo, et l'ayant fait ouvrir, on reconnut qu'il avait été empoisonné. Le valet qui avait rappelé le chien lorsqu'il poursuivait le prétendu paysan, se souvint que tandis qu'il répondait aux questions d'Ethelinde, il l'avait vu manger quelque chose dans le fossé, et l'on ne douta plus que Géraldi n'y eût déposé un morceau de viande empoisonnée, afin de priver Ethelinde de son fidèle défenseur. Il était donc évident que l'assassin invisible ne perdait pas de vue sa victime; le départ devenait indispensable, et l'on s'en occupa sérieusement, quoique dans le plus grand secret.

Il n'était pas facile de décider lequel serait le plus prudent, de partir pendant la nuit, ou d'attendre le jour. La nuit pouvait favoriser les projets criminels de Géraldi, et le jour donner à leur départ plus de publicité. Enfin ils résolurent de partir au petit jour, de s'arrêter dès que l'obscurité arriverait, et de continuer à voyager ainsi jusqu'à ce qu'ils arrivassent à leur destination. Dans le dessein de rendre leur marche secrète, ils décidèrent qu'ils n'emmèneraient avec eux que Maurice et une fille pour prendre soin des enfans.

L'idée qu'ils étaient forcés d'abandonner une habitation agréable pour fuir la vengeance infernale d'un scélérat forcené, rendait cette résolution encore plus pénible, et la fermeté de Walde-mar même en fut ébranlée. Il tâcha pourtant, comme le faisait Ethelinde, de vaincre sa mélancolie, et d'écarter ses sombres pressentimens, pour ne pas jeter un nuage sur l'innocente gaieté de ses enfans, et leur ravir l'heureux privi-

lége de leur âge, celui de ne verser d'autres larmes que celles qu'on oublie dès qu'elles ont cessé de couler.

Ce fut par une belle matinée du mois de septembre que la famille de Waldemar se mit en route pour Hambourg, où ils comptaient rester pendant qu'on ferait de nouvelles recherches pour s'assurer de la personne de Géraldi. Waldemar avait choisi cette ville comme un port d'où l'on pouvait facilement s'embarquer pour l'Angleterre, si de nouvelles alarmes les obligeaient à abandonner leur pays. Ils voyageaient dans deux voitures. Monsieur et madame Waldemar étaient dans l'une avec deux de leurs enfans et madame de Sternheim qui vivait encore, et qui était toujours dans la même situation; Maurice était dans la seconde avec les deux plus jeunes enfans, et la fille qui en prenait soin.

La première journée fut aussi agréable que pouvait l'être un voyage causé par des circonstances si affligeantes. La gaieté innocente des enfans se communiqua

même plusieurs fois à leurs parens, dont l'esprit toujours occupé de leur ennemi acharné, le cherchait dans tous les voyageurs qu'ils rencontraient, dans toutes les voitures qui passaient sur la route. Une fois un homme à cheval passa au grand galop, après avoir regardé dans la voiture, à ce que dit un des enfans. Waldemar et sa femme examinaient un château situé sur une éminence, de l'autre côté de la route, lorsque l'enfant qui avait vu un homme s'arrêter pour regarder dans la voiture, s'écria : voyez, maman ! Mais Ethelinde en se retournant ne vit qu'un homme qui courait à toutes brides sur la route, et rien ne légitimait le soupçon que ce pût être Géraldi.

Ils arrivèrent à la chute du jour dans une petite ville où ils devaient passer la nuit. Ils descendirent dans la principale auberge ; la soirée était fort belle ; la pauvre madame Sternheim n'avait pris aucun exercice pendant toute la journée, ce qui avait paru la contrarier ; Ethelinde après avoir fait coucher ses enfans, des-

descendit avec elle dans le jardin, où Wal-
 demar promit d'aller les rejoindre dès
 qu'il aurait fini une lettre qu'il écrivait.
 Ce jardin n'était guères qu'un passage
 qui conduisait dans un plus grand où l'on
 donnait une fête cette nuit, et qui était
 illuminé. La porte qui y conduisait était
 ouverte, et la *pauvre maman* regardait
 d'un air d'admiration stupide les verres
 de couleur qui produisaient une illumi-
 nation brillante. La musique se faisait
 entendre dans une autre partie du jardin.
 Tout-à-coup une voix de femme chanta
 un des airs que Mina chantait autrefois,
 et aussitôt madame Sternheim s'é-
 criant: Ecoutez, voilà Mina qui chante!
 tira Ethelinde par le bras pour la con-
 duire du côté d'où la voix partait.
 Ethelinde ne se souciait pas d'entrer
 dans ce jardin sans être accompagnée
 de son mari, et cependant elle ne pou-
 vait se résoudre à priver cette malheu-
 reuse femme du seul plaisir qu'elle fût
 capable de goûter. Elle la suivit donc
 quelques pas; mais se trouvant dans une

allée qui n'était que faiblement éclairée par quelques lampes placées de loin en loin, par laquelle il fallait nécessairement passer pour aller à l'endroit où le concert se donnait, et dans laquelle il ne se trouvait personne, tout le monde s'étant rassemblé autour des musiciens, elle fut saisie d'une sorte de crainte, et arrêtant sa compagne, elle résolut de rentrer dans le petit jardin et d'y attendre Waldemar.

Que devint-elle lorsqu'en se retournant, elle se trouva en face de Géraldi?

Tiens! lui dit-il, en levant pour la frapper, sa main armée d'un poignard. Le coup allait suivre la menace quand l'infortunée créature qu'il avait privée de sa fille et de la raison, oubliant l'espace de temps qui s'était écoulé depuis ce moment terrible, crut y être encore en cet instant; la vue du poignard levé, du meurtrier dont les yeux étincelaient de rage produisirent sur elle une révolution qu'elle ne put supporter. Elle se précipita au devant d'Ethelinde, pour la

couvrir de son corps, et s'écriant : Mina ! Mina ! ma chère enfant ! Elle tomba par terre privée de tout sentiment.

Ses yeux égarés, ses joues pâles et creuses, ses bras levés au ciel semblèrent paralyser le bras du meurtrier, qui la reconnut, et qui savait quel l'état déplorable où il la voyait était son ouvrage. Mais comme il sortait de cette stupeur involontaire et momentanée, et qu'il se préparait à consommer son crime, il vit Waldemar et Maurice entrer dans le jardin, et ne songeant qu'à leur échapper il s'enfuit sous des allées sombres.

Cependant Ethelinde s'était jetée sur le corps de sa malheureuse amie qu'elle croyait avoir été frappée, comme sa fille, du coup qui lui était destiné. Mais ne voyant sur ses vêtemens aucune trace de sang, elle espéra que la terre n'avait fait que la priver de ses sens, et elle tâchait de la rappeler à la vie quand M. Waldemar et Maurice arrivèrent. Ils ne pensèrent d'abord qu'à donner du secours à madame Sternheim ; ils la croyaient

frappée d'une attaque subite d'apoplexie, et avant même de songer à demander à Ethelinde la cause de cet accident, ma chère amie, lui dit Waldemar en la relevant, laissez nous transporter cette infortunée dans la maison, où il sera plus facile d'employer les moyens nécessaires pour chercher à lui rendre l'usage de ses sens.

« Oui ! dit Ethelinde, d'un ton qui le remplit d'alarmes : oui, fuyons ! il pourrait revenir, et il nous tuerait aussi ! »

« Qui pourrait revenir ? s'écria M. Waldemar d'une voix tremblante. »

— « Géraldi. Il était ici. Elle l'a reconnu, elle lui a parlé, elle l'a épouvané, elle m'a sauvé la vie. »

Son ton, son air, ses gestes, tout convainquit Waldemar que cet événement avait troublé son esprit. Il chargea Maurice du soin de faire transporter madame de Sternheim, et soutenant Ethelinde il la reconduisit dans l'auberge.

On déposa sur un lit le corps de madame de Sternheim : on employa tous

les secours de l'art pour la rappeler à la vie, et l'empressement d'Ethelinde à partager les soins qu'on lui donnait, l'inquiétude qu'elle montrait pour sa malheureuse amie firent espérer à Waldemar que son épouse échapperait au danger de perdre la raison, comme elle venait d'échapper encore au fer assassin.

Il craignait cependant pour elle le moment où la mort de madame de Sternheim ne serait plus douteuse. Les chirurgiens ne tardèrent pas à déclarer qu'il ne restait aucune espérance; se livrant alors à toute sa douleur, elle se précipita sur ce corps inanimé, et versa les premières larmes qui eussent mouillé ses yeux depuis cet événement affreux. Waldemar jugeant cette émotion salutaire, ne chercha qu'à l'augmenter. « infortunée! s'écria-t-il, te voilà donc aussi victime de ce scélérat! Mais pour cette fois il s'est montré compatissant. Après t'avoir privée de tout ce qui donne du charme à la vie, la mort qu'il t'a donnée est un bienfait pour toi. Mais tout en me

réjouissant de voir la fin de tes souffrances , je te pleurerai toujours; toujours je regretterai de ne pouvoir plus par mes soins et mes attentions , adoucir le sort d'une infortunée à qui je dois aujourd'hui , comme à sa fille , les jours de ma chère Ethelinde. »

Les pleurs d'Ethelinde redoublèrent à ces mots. Son mari l'embrassa tendrement , et elle sentit qu'elle ne pleurerait pas seule. « Quoi ! s'écria-t-elle bientôt après, ne la reverrai-je donc plus me sourire en arrivant près d'elle ? Ne l'entendrai-je plus m'appeler, Mina! chère Mina! Ne jouirai-je plus du plaisir de savoir que ma présence avait le pouvoir de rappeler à l'existence un être infortuné qui ne faisait que végéter loin de moi ? »

Elle donnait ainsi une bien forte preuve de cette observation si connue, qu'on s'attache plus par les services que l'on rend, que par ceux qu'on reçoit.

— « Oubliez-vous , ma chère Ethelinde , que vous devez jouir d'un plaisir

encore plus doux, celui de savoir que les souffrances de notre pauvre amie sont terminées, et qu'elle vient d'entrer dans une vie plus heureuse où elle sera réunie à sa fille si chérie? Si cette idée ne suffit pas pour vous consoler, où pouvez-vous jamais puiser des motifs de consolation? »

Ethelinde continuait à pleurer sans répondre. Elle faisait pourtant des efforts sur elle-même afin de paraître plus calme. Elle avait résolu de passer la nuit en prières près de la défunte, et elle craignait que son mari ne s'y opposât, si elle montrait une douleur excessive.

Mais Waldemar pensait qu'après une scène si déchirante, et qui avait produit une impression si terrible sur l'esprit d'Ethelinde, le repos lui était indispensable. Il insista pour qu'elle se retirât dans sa chambre, et ce ne fut pas sans peine qu'il l'y décida, après lui avoir promis de passer lui-même la nuit près de la défunte. Il eut pourtant la satisfac-

tion de voir bientôt un sommeil salutaire lui faire perdre le sentiment de ses douleurs.

Il passa la nuit dans un état moins tranquille, en proie aux réflexions les plus déchirantes, agité par la crainte de l'avenir et par le souvenir du passé. Il allait de la chambre de sa femme à celle de la défunte, et en voyant les joues décolorées de celle-ci, il pensait en frémissant, que, sans son intervention, Etheline ne serait en ce moment qu'un cadavre froid et inanimé comme celui qu'il avait sous ses yeux. Il ne pouvait oublier que les mêmes dangers la menaçaient encore; qu'un ange de mort, un démon déchaîné, invisible, qu'on rencontrait partout sans le trouver nulle part, veillait sur tous ses pas, et s'apprêtait à immoler sa victime, à l'instant où l'on s'y attendrait le moins.

Mais que faire? où était maintenant Géraldi? comment lui faire subir le châtiment qu'il méritait si bien? Waldemar en s'adressant ces questions at-

tendait le retour du jour avec impatience; un garçon de l'auberge avait dit à Maurice qu'un inconnu était venu reprendre son cheval dans l'écurie au moment où l'on rapportait dans la maison le corps de madame Sternheim, et avait pris le chemin qui conduisait à Hambourg, en s'éloignant au grand galop. Qui pouvait-ce être, si non Géraldi? Maurice accompagné de deux valets de la maison, s'était mis sur le champ à sa poursuite. Mais quand Maurice fut de retour, il apprit à son maître qu'ils avaient d'abord suivi les traces de l'assassin sans se tromper; d'après les renseignemens des premières personnes qu'ils avaient rencontré, on avait vu peu de temps auparavant un homme à cheval courant à toutes brides sur la route; on l'avait encore vu plus loin, mais étant sans doute mieux monté, il avait gagné sur eux beaucoup d'avance; et ayant fini par perdre ses traces, ils avaient été obligés de renoncer à le poursuivre.

La fille qui prenait soin des enfans

de Waldemar, lui apprit encore qu'après les avoir vus endormis, elle était descendue dans la cuisine de l'auberge, et s'y était assise au coin du feu, pour savoir de l'hôtesse, quelle était la distance jusqu'à Hambourg, et si les routes étaient bonnes; pendant qu'elles causaient, elle avait remarqué un homme à grands yeux noirs qui parlait avec l'hôte près de la porte. Ayant alors demandé à l'hôtesse si elle le connaissait, celle-ci lui avait répondu que c'était un voyageur qui n'était arrivé que depuis une heure ou deux, et qui, ayant mis son cheval à l'écurie allait, probablement voir la fête qui se donnait dans le jardin.

Waldemar ne douta pas un instant que cet homme ne fût Géraldi, et que le hasard lui ayant appris qu'ils se rendaient à Hambourg, ce scélérat n'en suivît la route: il se détermina donc à prendre une direction opposée, et à se rendre en Bohême: Géraldi s'imaginant peut-être qu'ils se rendaient à Hambourg

dans la vue de s'y embarquer, il était probable que ne les y voyant pas arriver, il les croirait partis pour quelque autre port de mer, qu'il les y chercherait, et que se trouvant dépisté, il renoncerait peut-être à ses projets, faute de moyen pour les exécuter.

Il fit part de son nouveau dessein à Ethelinde dont le repos qu'elle avait goûté, avait calmé l'agitation; tout en regrettant sa malheureuse amie, elle supportait maintenant sa perte avec une résignation chrétienne, et pensait comme son mari que la mort était pour cette infortunée, une faveur de la providence. Elle était fort indifférente sur le choix de sa résidence future, pourvu qu'elle s'éloignât de Géraldi. Tout ce qu'elle regrettait avant de partir, c'était de ne pas rendre les derniers devoirs à madame de Sternheim; elle aurait voulu verser encore des larmes sur sa tombe; mais il fallait sans délai mettre une grande distance entr'eux et Géraldi, pour le dérouter complètement sur

leurs projets. Waldemar en ayant fait sentir la nécessité à son épouse donna des ordres pour les obsèques de leur amie, et pour un monument qu'ils voulaient lui faire élever; dès le même jour, la famille prit le chemin de la Bohême.

Le temps était beau, les routes meilleures qu'à l'ordinaire. Ils arrivèrent au terme de leur voyage plus promptement qu'ils ne l'espéraient. Rien sur la route, ne renouvela leurs alarmes; seulement s'ils voyaient passer un cavalier courant au galop, ils craignaient toujours de voir briller les yeux terribles du redouté Géraldi.

Waldemar avait plusieurs fois voyagé en Bohême, il connaissait parfaitement le pays, et ne fut pas long-temps sans trouver une demeure qui lui convint. C'était une espèce de château entouré d'un fossé, et dans lequel on entrait par un pont-levis. Il était à louer pour plusieurs années, et il en prit le bail sur le champ.

Les personnes des environs qui l'avaient connu autrefois, furent surprises du changement physique et moral qu'on remarquait en lui. Les inquiétudes perpétuelles dans lesquelles il vivait depuis long-temps, l'avaient vieilli bien plus que les années, et ce n'était que rarement et presque à contre-cœur qu'il se livrait aux plaisirs de la société dont il avait fait jadis l'ornement. Ethelinde aussi, quoique toujours aimable, avait un air de mélancolie qui ne paraissait pas lui être naturel, et qui prouvait, non pas comme dit Marmontel, que « *l'Amour avait passé par-là,* » mais que les chagrins et les alarmes avaient fait sur elle plus de ravages que le temps.

Les enfans étaient pourtant gais, vifs et bien portans. Etrangers aux soucis de leurs parens, ils avaient tous les charmes et goûtaient tous les plaisirs de l'enfance, excepté celui d'une liberté entière dont on ne pouvait les laisser jouir. Leur promenade habituelle se bornait à un petit parterre donnant

sous les fenêtres du château, et que Waldemar avait fait entourer d'une grille en fer; quand on leur permettait l'entrée du jardin, ils étaient toujours accompagnés du vieux Maurice, et d'un gros chien qui avait remplacé le pauvre Carlo. Ethelinde avait exigé ces précautions. Elle croyait que la haine que Géraldi nourrissait contre elle, s'augmentait par la difficulté qu'il trouvait à la satisfaire, et elle craignait qu'il ne cherchât à la frapper de coups bien plus sensibles en les dirigeant contre son époux ou ses enfans.

Waldemar hésita quelque temps à faire connaître à ses amis ce qui l'avait amené en Bohême. Il se détermina enfin à leur conter sa déplorable histoire; c'était le moyen d'expliquer ses fréquents refus de se rendre à leurs invitations; l'homme d'ailleurs aime à exciter l'intérêt, et quoi qu'un appel à la compassion d'autrui nous réduise à une sorte d'infériorité, on éprouve du plaisir à peindre les souffrances d'une maladie

dangereuse , à raconter les chagrins de cœur et d'esprit qu'on a éprouvés, les dangers qu'on a évités. On s'affectionne à l'auditeur qui a écouté ces détails avec attention et intérêt.

Un autre motif, plus puissant encore, déterminna Waldemar à dévoiler sa situation. Il pensait qu'en donnant plus de publicité aux tentatives d'assassinat faites par un scélérat contre son épouse, on aurait plus de chances pour le découvrir et pour le faire arrêter; que toute la Bohême ferait cause commune avec lui, et que si ce terrible ennemi osait en franchir les limites, il ne pourrait y rester inconnu. Il ne se trompa point dans cette attente. Le récit des dangers qu'Ethelinde avait courus, l'idée de ceux qu'elle courait encore excitèrent un intérêt général, et produisirent une espèce de croisade contre son persécuteur. Son signalement fut envoyé de tous côtés, des ordres sévères furent donnés pour l'arrêter partout où l'on pourrait le découvrir, et pas un étranger n'entraît

dans une ville sans être scrupuleusement examiné.

Le mal est toujours près du bien. Il était possible que tout cet éclat servît à faire connaître à Géraldi la demeure actuelle de Waldemar, Mais un autre inconvénient non moins fâcheux, fut que depuis ce moment Waldemar reçut sans cesse quelques avis d'une apparition de Géraldi. Ces avis étaient dictés moins par la bienveillance que par la cupidité ; car les recherches qu'il fallait faire , les gens qu'il fallait employer , coûtaient des sommes considérables ; cette dépense ne pouvait avec le temps que devenir ruineuse. C'était une source d'inquiétudes d'un genre nouveau. A peine Waldemar en était-il dédommagé par le plaisir de voir sa famille plus tranquille ; depuis qu'elle était établie en Bohême.

On était alors au mois de juin ; la belle saison favorable à la santé de Waldemar et de son épouse , semblait encore leur rendre le contentement et la joie ; Waldemar jugeant nécessaire une réforme

dans ses dépenses eut le courage de l'exécuter. Il congédia une partie de ses domestiques , supprima le précepteur de ses fils , la gouvernante de ses filles , et se consacra ainsi qu'Ethelinde à leur éducation.

Pendant cet intervalle de bonheur et de sécurité, Waldemar reçut une lettre du premier magistrat d'une petite ville située à environ cinquante milles. Ce magistrat lui mandait qu'il se trouvait dans la prison de cette ville un homme arrêté depuis peu , dont le signalement ressemblait en tous points à celui de Géraldi; mais qu'il était dangereusement malade et ne paraissait avoir que quelques jours à vivre ; il engageait donc Waldemar à s'y rendre sur-le-champ , ou à y envoyer quelqu'un qui connût ce misérable , afin de pouvoir s'assurer de son identité.

Waldemar ne pouvait négliger cet avis. Il était du plus grand intérêt pour lui d'être informé de la mort de Géraldi, cet événement seul pouvant lui ôter

toute inquiétude pour l'avenir. Si au contraire son ennemi recouvrait la santé, il n'était pas moins important de le poursuivre en justice.

Il n'existait dans sa maison que Maurice et lui qui pussent prononcer avec certitude sur l'identité de cet individu. Mais Maurice était convalescent d'une maladie qu'il avait essuyée, et hors d'état d'entreprendre un voyage de cinquante milles. Il fallut donc, au grand regret d'Ethelinde, qu'il prît le parti de le faire lui-même. Avant son départ, il eut une conférence avec Maurice. Il lui recommanda de veiller à ce que pendant son absence le pont-levis fût levé nuit et jour, et de coucher dans l'antichambre de l'appartement de sa maîtresse. Plus tranquille après ces précautions, il monta en chaise de poste et partit.

Il n'était pas à vingt milles de chez lui, qu'il perdit une grande partie de sa sécurité par la rencontre qu'il fit d'un homme à cheval, qui du plus loin qu'il aperçut une chaise de poste, enfonça

son chapeau sur ses yeux , et mit son cheval au grand galop. Quoiqu'il n'eût fait que l'entrevoir , il crut reconnaître en lui l'air et la tournure de Géraldi , et peu s'en fallut qu'il ne retournât chez lui sur-le-champ pour veiller lui-même à la sûreté de tout ce qu'il avait de plus cher au monde. Mais se défiant des illusions que crée souvent une imagination prévenue , et convaincu de la nécessité du voyage qu'il avait entrepris , il se décida à continuer sa route.

Il n'arriva au lieu de sa destination que le lendemain à midi. Mais qui pourrait peindre sa désolation quand s'étant rendu chez le magistrat dont il avait reçu une lettre , il apprit de lui que cette lettre était fausse , la signature contrefaite , et que tout ce qu'elle contenait , n'était qu'une fable. L'affreuse vérité se présenta tout d'un coup à ses yeux. Il vit que Géraldi avait imaginé cette ruse pour l'éloigner de sa maison , et trouver plus de facilité pendant son absence pour l'exécution du crime qu'il méditait.

depuis si long-temps ; Waldemar ne douta plus que ce ne fût véritablement lui qu'il avait rencontré la veille. Il repartit sans perdre un seul instant ; mais tandis qu'il retourne chez lui, navré de désespoir, aidé de toute la vitesse de quatre excellens chevaux, que se passait-il dans sa maison ?

Le plus jeune des enfans d'Ethelinde, alors âgé d'environ cinq ans, ayant eu depuis quelques jours de légers accès de fièvre, elle le faisait coucher dans la chambre, ne s'en rapportant qu'à elle seule, des soins qui lui étaient nécessaires. L'accès avait été cette nuit un peu plus violent ; et à minuit elle hésitait encore si elle n'enverrait pas chercher un médecin. L'enfant se plaignant sans cesse de la chaleur de la chambre, elle trouva une fenêtre. Le renouvellement d'air parut le soulager, et peu d'instans après, il s'endormit d'un sommeil paisible.

Elle veilla encore quelque temps près de son fils ; enfin ne voyant aucun sujet

d'inquiétude, elle laissa brûler une Lougie sur une table, afin d'avoir de la lumière, si l'enfant venait à se réveiller, se jeta sur son lit pour prendre un peu de repos, et ne tarda pas à perdre le souvenir de ses soucis et de ses dangers dont l'absence de son mari lui avait rappelé l'idée. Ils ne devaient se représenter à elle que trop tôt !

Ses inquiétudes pour son fils ne lui permettaient pas de dormir d'un sommeil profond. Un léger bruit qu'elle entendit dans sa chambre la réveilla en sursaut. Elle ouvrit les yeux, et vit Géraldi debout devant son lit, fixant sur elle ses yeux terribles, et la main droite passée sous son habit, comme pour y prendre un poignard.

« Te voilà éveillée enfin ! » dit-il à voix basse comme s'il eût craint d'être entendu. « Silence ! ou je poignarde ton fils, et je ne veux pas sa mort. La tienne me suffit ; mais je voulais te faire connaître la main qui va te frapper.

Pendant qu'il parlait ainsi, Ethelinde,

craignant pour la vie de son fils plus que pour la sienne , et le connaissant capable d'exécuter sa menace , se contentait de lever les bras au ciel , et de le regarder avec une expression capable de toucher le cœur le plus féroce.

Mais rien ne pouvait émouvoir le farouche Géraldi; il avait levé le poignard sur elle , et s'apprêtait à la frapper , quand l'enfant qui venait de s'éveiller , voyant un étranger dans la chambre, et ayant la tête pleine de l'idée de Géraldi dont il avait souvent entendu parler , poussa des cris perçans , et s'écria : « Méchant Géraldi! ne tue pas maman! »

Géraldi hors de lui , et craignant que les cris de l'enfant n'attirassent du monde , laissa la mère pour courir au fils , et le saisissant du bras gauche il allait immoler à sa rage cette innocente victime quand Ethelinde trouvant de nouvelles forces dans l'amour maternel , s'élança hors du lit et lui arrêta le bras. Elle n'avait pu lui résister qu'un instant : mais cet instant suffit. Maurice,

avait conçu de vagues inquiétudes , et quoique souffrant , il avait résolu de veiller cette nuit ; vers onze heures, les chiens avaient aboyé. A minuit il avait entendu un bruit comme si une masse pesante fût tombée dans les fossés pleins d'eau qui entouraient le château. Au premier cri de l'enfant il avait prêté une oreille attentive , et le nom de Géraldi l'ayant effrayé , il pensa que soit que ce scélérat eût réellement trouvé le moyen de s'introduire dans la chambre , soit que l'enfant fût dans le délire de la fièvre , sa présence ne pourrait qu'être utile à Ethelinde. Il ouvrit donc la porte sans bruit , et vit sa maîtresse luttant encore contre un homme qui tournait le dos à la porte et qui tenait un poignard à la main. Il se précipita sur lui , et arracha son arme à l'assassin.

On a déjà pu remarquer que la soif de la vengeance ne faisait jamais oublier à Géraldi le soin de sa sûreté. Il ne se vit pas plutôt désarmé qu'il s'élança avec agilité par la fenêtre vis-à-vis de laquelle

il se trouvait, sauta sur son cheval qu'il avait laissé à deux pas, lui fit passer le fossé à la nage, comme il l'avait fait pour venir, et il était en sûreté sur l'autre rive, avant qu'on pût seulement songer à le poursuivre.

Ethelinde n'avait pas vu fuir Géraldi, ne savait pas encore qu'elle n'en avait plus rien à craindre; elle n'était occupée que du danger de son fils qu'elle voyait saisi de violentes convulsions.

Le premier soin de Maurice fut de bien fermer la fenêtre, de peur que Géraldi ne revînt après s'être pourvu de nouvelles armes; il partagea ensuite les soins que la mère désolée donnait à son fils. Les convulsions cessèrent, l'enfant se calma peu à peu; il ouvrit les yeux regarda autour de lui d'un air égaré : « Où est le méchant homme? dit-il : « ne tuera-t-il ni Ernest ni maman? » On le rassura en lui disant qu'il était parti et qu'il ne reviendrait plus; quelques instans après il s'endormit sur les genoux de sa mère. Elle le remit alors

doucement dans son lit , et Maurice lui ayant promis de continuer à veiller le reste de la nuit dans la chambre voisine, comptant sur sa protection , et encore plus sur celle de la providence dont elle venait encore une fois d'obtenir le secours , elle se recoucha , et parvint à goûter quelque repos.

Cependant, Waldemar qui avait voyagé toute la nuit , revenait chez lui rongé d'inquiétudes et de craintes. Le postillon arrêta près du pont-levis, sonna deux fois inutilement ; ce ne fut qu'à la troisième qu'un jeune garçon jardinier arriva pour le baisser. Cette circonstance porta au plus haut degré la terreur de Waldemar. On dirait, pensa-t-il , « que cette maison est maintenant inhabitée ; que c'est le séjour de la mort et de la désolation ! n'en doutons plus ! le crime est accompli ! »

Il n'eut pas la force de questionner ce jardinier et il s'avança vers sa maison avec un désespoir qu'il prenait pour de la fermeté. En entrant dans le vestibule,

il y vit arriver par une autre porte Ethelinde et trois de ses enfans qui accourraient à sa rencontre. Ce bonheur inespéré, lui fut presque aussi difficile à supporter que l'aurait été la certitude du malheur. La tête lui tourna, il chancela, ses jambes lui refusèrent le service, il se laissa tomber sur une chaise, et se trouva en même temps serré dans les bras de son épouse et accablé des caresses de ses enfans.

« Dieu soit loué ! s'écria-t-il alors ; c'était une fausse alarme. Je retrouve encore tous mes trésors. Mais convenez, Ethelinde, qu'il régnait dans cette maison à mon arrivée un air de solitude d'autant plus inquiétant que j'avais des raisons pour craindre que Géraldi..... »

« Qui vous a dit cela, papa ? » crièrent les trois enfans à la fois. « Oh ! oui, il est venu, et le pauvre Ernest.... »

« Que dites vous d'Ernest ? » S'écria-t-il vivement. « Où est-il ? pourquoi ne le vois-je point avec vous ? »

Ethelinde lui raconta alors tout ce qui

s'était passé pendant la nuit , et lui expliqua pourquoi il ne s'était trouvé personne pour le recevoir à son arrivée.

Dès la pointe du jour, Maurice avait fait monter à cheval tous les domestiques , pour battre les environs , afin de découvrir Géraldi, et ils n'étaient pas encore de retour. Ethelinde en s'éveillant, ayant réfléchi sur les événemens de la veille : bientôt convaincue que la lettre écrite à Waldemar n'était qu'un piège pour l'éloigner de chez lui, et persuadée qu'il devait être plongé dans les plus vives inquiétudes , avait fait partir le jardinier pour aller à sa rencontre , et le rassurer en lui portant la nouvelle de ce qui s'était passé. Mais les postillons avaient pris un chemin de traverse pour arriver plus vite , ce qui avait empêché ce messenger de rencontrer la voiture. Elle avait exigé que le vieux Maurice se couchât pour qu'il se reposât des fatigues de la nuit. Enfin elle était occupée elle-même avec la fille qui prenait soin des enfans , à mettre Ernest dans un

bain , à l'instant de l'arrivée de son mari.

Oubliant les périls passés , ces deux tendres époux ne songèrent plus qu'à jouir du plaisir de se trouver réunis , et à rendre grâces au ciel de la protection signalée qu'il venait encore de leur accorder. Peu s'en fallait qu'Ethelinde pleine de confiance dans le ciel, ne crût sa vie à l'épreuve des coups de Géraldi, et elle gronda presque Waldemar d'un nouveau projet qu'il venait de former pour sa sûreté ; en voyant que le fossé qui entourait le chateau n'était pas une défense suffisante pour empêcher d'y pénétrer , il pensait à le border à l'intérieur d'une grille de fer très-élevée, terminée par des espèces de chevaux de frise. Cette précaution était sans doute inutile , si l'on avait soin de tenir les fenêtres et les contrevents exactement fermés ; mais on pouvait l'oublier , et sans faire attention à ce qu'il en coûterait , Waldemar donna sur-le-champ ordre de mettre la main à l'œuvre.

Il était de retour depuis deux mois ; la nouvelle défense d'une grille avait été ajoutée au château ; Géraldi n'avait plus reparu, et les deux époux commençaient à jouir de nouveau de quelque tranquillité, quand ils apprirent une nouvelle qui paraissait devoir leur en assurer la durée pour toujours.

Un ami de Waldemar, dont il connaissait parfaitement l'écriture et la signature, lui manda que Géraldi venait d'être arrêté avec plusieurs autres brigands par suite d'un vol accompagné de meurtre ; qu'il était alors dans les prisons d'Altenbourg, qu'il serait incessamment mis en jugement, et que d'après les circonstances de cette affaire, il était impossible qu'il ne fût pas condamné à mort.

Cette lettre combla de joie Waldemar en lui donnant l'espérance et presque la certitude de voir désormais Etheline à l'abri de la vengeance atroce de cet ennemi acharné. Il lui resta pourtant encore quelques doutes. Son ami ne connaissait pas personnellement Gé-

raldi. Un autre scélérat pouvait porter le même nom, et pour sortir de toute incertitude, il résolut d'envoyer à Altenbourg le vieux Maurice qui était alors assez bien portant pour faire ce voyage.

Il partit, et rapporta l'heureuse nouvelle qu'il avait; vu Géraldi en prison et chargé de fers, et qu'il en avait reçu des imprécations et des malédictions qui, ajouta-t-il, devaient attirer sur ses cheveux blancs toutes les bénédictions du ciel.

La mort probable d'un homme ne pouvait être un sujet de joie pour le cœur sensible d'Ethelinde; mais Géraldi avait mérité son sort, et elle ne pouvait voir sans reconnaissance que la providence en le châtiant de ses crimes, allait lui accorder à elle-même la fin des maux qu'elle avait supportés avec courage et résignation. Elle n'était pourtant pas encore tout-à-fait sans inquiétude. Il paraissait maintenant que Géraldi faisait partie d'une troupe de brigands: n'était-il donc pas possible que ses complices

parvinsent à lui rendre la liberté ? Ne pouvait-il lui-même trouver quelque moyen pour s'échapper de prison ?

Maurice proposa un moyen pour bannir ces nouvelles allarmes ; ce fut d'aller de temps en temps à Altenbourg s'assurer que Géraldi était toujours dans sa prison. Il avait déjà fait trois fois ce voyage qu'il entreprenait toujours avec plaisir pour calmer les craintes de sa maîtresse, quand arriva le douzième anniversaire du mariage d'Ethelinde. Waldemar avait toujours célébré ce jour ; mais depuis deux ans, les inquiétudes perpétuelles dans lesquelles il était plongé ne lui avaient pas permis de goûter ce plaisir. Maintenant que l'emprisonnement de Géraldi lui donnait plus de sécurité, il résolut de donner une fête champêtre dans son château, et pour qu'elle ne fût troublée par aucune crainte, quelques jours auparavant il envoya encore Maurice à Altenbourg.

Celui-ci, à son retour, annonça qu'il avait vu Géraldi toujours en prison, et

gardé plus étroitement que jamais , depuis la découverte d'une tentative qu'il avait faite pour s'évader ; son procès devait commencer dans peu de jours.

Cette nouvelle porta la paix et la tranquillité dans la famille, et l'on ne songea plus qu'aux préparatifs pour la fête projetée.

Depuis l'emprisonnement de Géraldi, Ethelinde avait donné plus de liberté à ses enfans ; elle leur permettait de se promener hors du parc avec Maurice ou avec la fille qui en prenait soin , et pour former leurs jeunes cœurs à l'exercice de la plus belle des vertus , elle les chargeait de distribuer les secours de toute nature qu'elle accordait aux pauvres des environs , et qu'elle aurait eu tant de plaisir à leur porter elle-même , si ses propres craintes et celles de Waldemar lui eussent permis de sortir de l'enceinte de son château. Mais depuis le dernier voyage que Maurice avait fait à Altenbourg , ne croyant plus

avoir à craindre un homme resserré de si près, elle les suivait souvent dans ces courses charitables, et donnait par sa bienveillance un nouveau prix aux bienfaits qu'elle répandait.

La veille du jour fixé pour la fête, la bonne se promenant hors du parc avec les enfans, dans la soirée, rencontra une jeune fille couverte de haillons qui lui demanda la charité pour une pauvre femme malade demeurant, lui dit elle, dans une chaumière qu'elle lui montra à deux pas.

« La bonne lui donna une pièce de monnaie, mais Adèle, l'aînée des enfans de Waldemar qui avait alors près de dix ans, dit à sa bonne : « Allons voir cette pauvre femme, ma bonne, nous verrons ce dont elle a besoin, et maman le lui enverra. »

La bonne y consentit, et entra avec eux et la jeune mendiante dans la chaumière qu'on leur avait indiquée.

Elle trouva une femme couchée sur un mauvais grabat dans une chambre où

tout annonçait la plus grande pauvreté. La malade souleva un instant la tête, pour voir qui entraît, et la laissa retomber sans avoir la force de se soutenir.

« Quelle est votre maladie, bonne femme ? lui demanda Adèle, mais elle ne reçut aucune réponse.

« Elle est si sourde, dit la jeune mendiante, qu'elle n'entend rien à moins qu'on ne lui parle à l'oreille, et très-haut. »

La bonne s'approcha du lit, et lui fit la même question.

« Je suis bien mal ! » répondit la malade, d'une voix faible et languissante.

« Je crois, dit la jeune fille, que sa maladie vient de défaut de nourriture. Elle est arrivée ici hier soir ; elle m'a dit qu'elle n'avait rien pris depuis deux jours, et malheureusement je n'ai pu lui donner qu'un peu de pain et de l'eau. »

« Pauvre femme ! s'écria Adèle. Partons bien vite, ma bonne, afin de lui envoyer des secours.

A ces mots, la bonne et les enfans sortirent de la chaumière, et se rendirent sur le champ au château. Ils racontèrent à leur mère l'état déplorable dans lequel ils avaient trouvé la vieille femme, et Ethelinde lui envoya aussitôt du vin et des alimens, en lui faisant dire qu'elle irait la voir le lendemain matin, afin de pouvoir juger par ses propres yeux de ce qui pouvait lui être nécessaire.

Mais le lendemain était le jour de la fête, et Ethelinde fut si occupée toute la matinée des apprêts qu'elle avait à faire pour recevoir les hôtes qu'elle attendait, que, pour la première fois de sa vie, elle oublia un acte de charité.

Le soleil brillait pûr et sans nuage, tel qu'aurait été l'union des deux époux si leur bonheur n'avait été troublé par les forfaits d'un monstre, d'un malin esprit revêtu de la forme humaine. Indépendamment de la compagnie qui avait été invitée, le parc avait été ouvert à tous les paysans pour qui on avait dressé des tables dans le jardin. Revêtus de leurs plus

beaux atours , les hommes portant autour de leurs chapeaux des rubans de diverses couleurs , les femmes avec des bouquets à leurs collerettes , formaient des contredanses dans des salles de verdure , préparées exprès , au son des instrumens de toute espèce qu'on entendait dans toutes les parties du jardin. Une innocente gaieté régnait dans tous les groupes , et Waldemar et sa femme jouissaient avec délice du plaisir qu'ils procuraient aux autres.

« Cette vue me rappelle nos jours de bonheur , dit Waldemar , quand un Géraldi n'était pas encore venu empoisonner toutes nos jouissances.

« Puissent-ils continuer à durer ! dit Ethelinde en soupirant. Mais voyant quelques amis qui arrivaient de Prague , elle alla les recevoir ; ce fut une diversion à ces tristes pensées , et de nouveaux hôtes arrivant successivement elle ne put s'occuper que du soin de faire les honneurs de la fête.

On donna le signal d'une walse , et

Ethelinde souriant elle-même d'une conduite si peu conforme aux usages du monde, prit la main de son mari, en disant qu'elle ne dansait plus qu'avec son mari et ses enfans. Chacun imita son exemple, et sous la voûte des cieux ou plutôt sous l'abri du feuillage épais de grands arbres autour desquels étaient suspendues des guirlandes de roses et d'autres fleurs, toute la noblesse des environs convint que les plaisirs champêtres valent bien ceux qu'on trouve dans les salons richement décorés des villes. Les jouissances du pauvre n'étaient pas moins pures, peut-être même était-elle plus vives, parce qu'elles étaient plus rares, et Waldemar ne voulant pas qu'un jour passé dans les plaisirs fût pour quelques-uns d'entr'eux une source de regrets pour le lendemain, avait fait remettre à chaque famille qui vivait du travail de ses mains, une somme plus qu'équivalente à ce qu'elle aurait pu gagner pendant la journée.

Mais pourquoi Ethelinde vient-elle de

tressaillir? pourquoi un nuage a-t-il tout à-coup obscurci son front?

Elle apperçut par hasard derrière les barreaux de la grille dont on avait entouré le parc, une jeune fille couverte de haillons qui regardait, sans doute d'un œil d'envie, toutes les belles choses qu'elle voyait, qu'elle n'avait jamais vues, et Adèle qui se trouvait près d'elle en ce moment lui dit que c'était elle qui demeurerait avec la vieille femme malade. Elle se reprocha d'avoir oublié sa promesse de l'aller voir dans la matinée, et se le reprocha d'autant plus vivement qu'on lui avait dit qu'elle était plus mal, et qu'elle la laissait peut être manquer du nécessaire, tandis qu'elle songeait à de frivoles plaisirs.

Cette idée ne se fut pas plutôt présentée à son esprit qu'elle fut pour elle un poids insupportable dont elle résolut de se délivrer à l'instant. La chaumière était presque à la porte du château; elle pouvait y aller et en être revenue en un quart-d'heure. Se dérochant à la compa-

gnie sans être apperçue, elle jeta un voile sur sa tête, prit un schall, et se faisant suivre par la bonne de ses enfans, elle prit le chemin de la chaumière.

A peine sortie du château, elle réfléchit que l'argent qu'elle se proposait de donner à la pauvre malade n'était peut-être pas ce qui lui était le plus utile pour l'instant, et elle renvoya la fille qui l'accompagnait chercher une bouteille de vin vieux et quelques provisions.

Elle entra seule dans la chaumière : son regard était celui d'un ange qui vient accomplir par l'ordre du ciel une œuvre de charité sur la terre. Elle vit l'objet qu'elle venait chercher sa bienfaisance, couché sur un mauvais lit, le visage tourné du côté de la porte, mais presque totalement caché par sa couverture. La malade ne fit pas un mouvement, ne prononça pas une parole en la voyant entrer, et Ethelinde qui avait été prévenue qu'elle était sourde, venait seulement de s'asseoir sur un escabeau près

du chevet de son lit, quand elle entendit la voix de ses enfans qui ayant rencontré leur bonne avaient voulu l'accompagner chez la pauvre femme, pour laquelle ils avaient conçu la plus grande compassion.

Ethelinde se leva aussitôt et s'avança vers la porte qu'ils ouvraient en ce moment, pour leur recommander de ne pas faire de bruit. Mais tandis qu'elle faisait ce mouvement, elle vit la prétendue malade se soulever brusquement sur le coude, et jeter un regard de rage du côté de la porte sur ceux qui arrivaient si mal à propos pour ses desseins. Elle aperçut sous la coiffure d'une femme ces yeux toujours brillans du feu de la haine et de la soif de la vengeance, et reconnut à l'instant qu'elle avait été attirée dans un piège. Elle n'avait pas le temps de délibérer. Elle conserva pourtant assez de sang-froid pour continuer à s'avancer vers la porte, comme pour parler à ses enfans, et dès qu'elle y fut arrivée, elle leur dit de la suivre, et

courut à toutes jambes vers le château. La bonne et les enfans surpris et ne sachant que penser de cette conduite, mais pensant bien qu'elle avait quelque cause extraordinaire, coururent aussitôt après elles, mais sans pouvoir la rejoindre.

Elle arriva au château toute hors d'haleine, chercha partout son mari, et quand elle le trouva, n'eut que la force de prononcer le mot *Geraldi* ! et tomba sans connaissance entre ses bras.

Elle ne tarda pas à reprendre ses sens, et conta à son mari et aux amis qui s'empressaient autour d'elle, ce qui venait de lui arriver, et les assura que la prétendue vieille femme malade à qui elle était allée porter des secours, était bien certainement Géraldi.

Waldemar, suivi de quelques amis, courut à la chaumière avec la rapidité de l'éclair; mais il n'y trouva plus ni la vieille femme ni la jeune mendiante; il ne restait d'autres traces d'elles que les haillons dont celle-ci était couverte, et

un mauvais bonnet de femme jeté sur le plancher.

Il demanda à quelques paysans qui l'avaient aussi accompagné, à qui appartenait cette chaumière, et il apprit qu'elle était inhabitée depuis plusieurs mois ; qu'elle appartenait à une pauvre femme qui y demeurerait avec sa fille encore fort jeune, et que la mère étant morte, la fille était allée demeurer avec une de ses tantes dans le même village. Il soupçonna que cette fille pouvait être celle qui avait trompé Ethelinde ; il la fit venir, l'emmena avec lui au château, et se convainquit que ce n'était pas elle.

« Pour cette fois, dit Ethelinde, mon ennemi s'est montré compatissant. Le moment où je m'occupais d'un acte de charité était le plus favorable pour paraître devant le trône du juge suprême. »

Tous les amis de Waldemar, et même les paysans voulaient parcourir sur-le-champ tous les environs, les uns à cheval, les autres à pied, pour cher-

cher Géraldi qui ne pouvait être bien loin.

« Ce serait un soin superflu , dit tristement Waldemar. C'est un ennemi qui devient invisible , à l'instant où il est découvert. Nous l'avons déjà poursuivi bien des fois, et nous n'avons jamais eu même la plus légère lueur d'espoir de le découvrir. Que la fête continue, nous avons un nouveau motif pour nous réjouir. Voici la quatrième fois que ma chère Ethelinde échappe à la mort que lui prépare ce scélérat. Je crois réellement que la providence lui refuse les moyens d'accomplir son détestable projet , et ne lui laisse aucun pouvoir sur les jours d'une épouse, d'une mère, si précieuse à sa famille. Mes amis, ajouta-t-il d'un ton plus grave, ce serait être coupables envers la providence, que de ne pas lui rendre graces de ce nouveau bienfait. Nous allons d'abord nous acquitter de ce devoir , et je vous invite à vous joindre à nous. »

En parlant ainsi , il donna le bras à

Ethelinde, et se rendit à la chapelle, précédé du chapelain du château, accompagné de ses enfans, de tous ses amis, et suivi de tous les paysans, dont un grand nombre ne put entrer dans la chapelle qui se trouva trop petite pour les contenir; tous n'eurent qu'une voix pour rendre au ciel de ferventes actions de grâces, de leur avoir conservé une bonne mère, une tendre épouse, une excellente amie, une maîtresse bienfaisante.

« Je crois, dit Ethelinde à son mari en sortant de la chapelle, je crois que ce moment a été le plus touchant, le plus attendrissant de ma vie. »

Les instrumens donnèrent une seconde fois le signal de la danse; un repas somptueux lui succéda; les jardins furent illuminés dans la soirée, et la fête se termina par un feu d'artifice. Walde-mar et Ethelinde ne furent pas fâchés quand ils virent partir leurs derniers hôtes. La nécessité de paraître partager des plaisirs dont ils ne pouvaient plus

jouir leur était devenue pénible , et ils se retirèrent dans leur appartement , moins pour goûter le repos que pour se livrer à leurs tristes réflexions, et s'épuiser en conjectures sur les moyens que Géraldi avait employés pour s'échapper de prison.

Une première tentative qu'il avait faite pour s'évader , n'avait pas réussi ; mais il avait été plus heureux dans la seconde, ou plutôt le hasard l'avait bien servi. Le porte-clefs de la prison étant venu à mourir , sa place fut donnée à un homme qui avait autrefois fait partie de la bande de brigands dont quelques-uns y étaient détenus. Il reconnut ses anciens camarades , et il ne fut pas difficile à ceux-ci de le déterminer à les remettre en liberté , et à reprendre avec eux son ancien métier. Une fois hors de prison , Géraldi s'était occupé sur-le-champ de ses projets de vengeance, et la chaumière qu'il avait trouvée inhabitée lui avait donné l'idée du stratagème qu'il avait employé.

Quand il vit Ethelinde s'enfuir, précipitamment , il jugea bien qu'elle l'avait reconnu , et sautant par une fenêtre qui donnait derrière la chaumière, ainsi que la prétendue mendicante qui était un jeune homme de quatorze ans déjà enrôlé parmi les bandits , il gagna précipitamment un bouquet de bois voisin où on l'attendait avec de bons chevaux , et partant à toute bride , il fut bientôt sans inquiétudes sur les poursuites qu'on pourrait faire contre lui.

Le soleil se leva le lendemain avec le même éclat que la veille, mais ses rayons ne répandaient plus la joie et la gaieté sur Waldemar et Ethelinde. Ils étaient de nouveau en proie aux soucis et à la terreur. Leur ennemi mortel était déchaîné , et qui pouvait prévoir quelles nouvelles ruses il emploierait pour parvenir à exécuter le crime qu'il méditait. Il fallait de nouveau qu'Ethelinde se renfermât dans l'enceinte du château , qu'elle renonçât à ses excursions de bienfaisance ; qu'elle ne quittât pas un

instant la compagnie de son mari ou de ses amis : il fallait aussi faire continuer des recherches contre Géraldi dans toute l'Allemagne et surtout dans la Bohême , et ces recherches coûteuses avaient déjà endommagé considérablement leur fortune.

Ethelinde à la vérité , engageait Waldemar à ne pas faire de nouvelles dépenses pour obtenir l'arrestation de ce misérable , et lui représentait qu'ayant déjà été arrêté pour un assassinat , les magistrats prendraient sûrement eux-mêmes toutes les mesures nécessaires pour le découvrir , si la chose était possible ; mais Waldemar ne pouvait écouter ce raisonnement. Il voyait la vie de son épouse intéressée à la prompt découverte de ce scélérat , et il était déterminé à sacrifier toute sa fortune , s'il le fallait , à cet objet important.

Enseveli dans de sombres réflexions , en se promenant dans le parc qui la veille était le théâtre du plaisir et de la gaieté , et jetant des regards mélancoli-

ques sur tout ce qui l'environnait, nous étions si heureux ici hier! s'écria-t-il, et maintenant.... En parlant ainsi ses yeux se portèrent sur les guirlandes de fleurs qui s'étaient fanées sous les arbres où elles avaient été suspendues, et il sentit que ses espérances étaient flétries comme elles. Il se reprochait pourtant chaque murmure qui lui échappait, comme une ingratitude envers la Providence qui avait tant de fois sauvé presque miraculeusement la vie d'Ethelinde, et se disait qu'il devait compter avec confiance sur sa protection.

« Mais, pensa-t-il, tout en mettant notre principal espoir dans le secours du ciel, les moyens qu'indique la prudence humaine ne sont pas à négliger : et il ne lui fallut pas long-temps pour convaincre Ethelinde que le meilleur parti qu'ils pussent prendre était de fixer à l'avenir leur résidence à Prague : d'abord parce que dans une ville, leur ennemi trouverait moins de facilités pour les attaquer, et ensuite parce qu'ils pourraient

y vivre avec plus d'économie, et que l'économie allait leur devenir plus nécessaire pour faire face aux frais des recherches contre Géraldi. Ils chargèrent donc un ami de leur chercher une maison dans cette ville, et firent dans l'intérieur de leur maison toutes les réformes encore praticables, ne conservant que les domestiques qui leur étaient strictement nécessaires.

La maison que Waldemar et Ethelinde devaient aller habiter à Prague, était retenue depuis plusieurs jours, le regret de quitter une charmante demeure qu'ils avaient embellie à grand frais, et à laquelle ils étaient attachés, les y retenait encore comme malgré eux; cependant leur départ était définitivement fixé au lendemain, et ils se promenaient le soir dans le parc pour lui faire leurs derniers adieux, accompagné du major Manstein, frère d'Ethelinde, qui était venu passer quelques jours avec eux.

Le fossé qui entourait le parc, était bordé d'un côté par une haie qui le sépa-

rait de la grande route. Le major s'était arrêté à quelques pas pour examiner un point de vue, quand un coup de feu se fit entendre, et une balle, sifflant aux oreilles d'Ethelinde, perça son chapeau, et tomba à quelques pas.

La même idée se présenta à l'instant à l'esprit de tous trois. C'était Géraldi qui avait tiré ce coup de derrière la haie, et voyant qu'il n'avait pas porté, il en allait sans doute tirer un second. Le major se précipita vers la porte du parc pour courir après l'assassin, quoique sans espoir d'arriver à temps, et Waldemar couvrant de son corps Ethelinde immobile de terreur, s'écria : tire maintenant, barbare, tire si tu le veux ! C'était bien le dessein de Géraldi ; mais il vit sur la route quelques cavaliers qui approchaient de son côté, et le soin de sa sûreté le déterminant à la fuite, il n'eut que le temps de monter sur son cheval arabe, et de le mettre au grand galop. En conséquence tout ce que Manstein vit en arrivant de l'autre côté de la haie ; fut

un homme à cheval à une-très grande distance, courant à toute bride à travers champs.

Mais quel surcroît de nouvelles inquiétudes cet événement ne fit-il pas naître dans cette malheureuse famille ? Tant que Géraldi n'avait eu recours qu'au poignard pour menacer la vie d'Ethelinde, il ne pouvait l'attaquer que lorsqu'elle était seule, lorsqu'il pouvait l'approcher. Mais en employant une arme à feu, il pouvait s'en servir de loin, et quand elle se trouvait accompagnée. Tout espoir de sécurité semblait donc évanoui pour jamais, à moins qu'Ethelinde ne se condamnât à une éternelle réclusion, et ne renonçât aux bienfaits de l'air et de l'exercice si nécessaires pour la santé. Cette idée, toute pénible qu'elle était, produisit pourtant l'heureux effet de lui faire quitter avec moins de regret l'habitation chérie qu'il fallait, plus nécessairement que jamais, abandonner au plutôt, quoique ce ne fût pas sans peine qu'elle réfléchit qu'à

moins que Géraldi ne fût arrêté, condamné et exécuté, il lui serait désormais défendu par la prudence de quitter l'enceinte de la ville, ni peut-être celle de la maison, et que le voyage qu'elle avait à faire pour s'y rendre, ne serait vraisemblablement pas exempt de danger pour elle et son mari.

Ils partirent le lendemain matin. Manstein et Maurice, à cheval, et bien armés, étaient aux deux côtés de la voiture dans laquelle étaient M. et Madame Waldemar. Les enfans suivaient dans une autre avec leur bonne, leur mère tremblant pour eux plus que pour elle-même, n'ayant voulu en prendre aucun avec elle, de crainte d'accident. Waldemar ayant enveloppé Etheline d'un grand manteau, et lui appuyant la tête sur sa poitrine, la soutenait dans ses bras, et lui disait : « Maintenant, Etheline, maintenant ma bien-aimée, une balle ne peut t'atteindre qu'à travers mon corps. »

« Parlez-vous ainsi pour me rassurer? »

lui demanda Ethelinde d'un ton de reproche: et elle ne jouit pas d'un instant de tranquillité avant d'être entrée à Prague et arrivée dans sa maison.

Plusieurs mois se passèrent sans qu'Ethelinde sortît de chez elle, et sans qu'on entendît parler de Géraldi. Mais les moyens qu'employa Waldemar pour parvenir à faire arrêter ce misérable, en payant des agens dans toutes les villes et presque dans tous les villages de la Bohême et d'une grande partie de l'Allemagne, l'obligèrent à vendre la plus grande partie de ses biens, et le réduisirent à un état qu'on aurait pu appeler pauvreté en le comparant à son ancienne opulence. Ethelinde le voyant devenir plus triste et plus mélancolique que jamais, employait le secours d'un enjouement factice pour l'empêcher de s'abandonner au découragement; mais les efforts qu'elle faisait sur elle-même étaient trop visibles pour tromper Waldemar. Jamais elle ne perdait de vue qu'elle était le but marqué pour les

coups d'un assassin sans pitié, et l'indigence qu'elle voyait en perspective menacer ses enfans , ajoutait encore à ses craintes et à ses inquiétudes , au point qu'elle ne pouvait songer à eux sans verser des larmes, comme pour se dédommager de la sérénité qu'elle affectait en leur présence.

Cependant quand elle réfléchissait que ce meurtrier sanguinaire ne poursuivait qu'elle , et ne semblait menacer la vie ni de son époux ni de ses enfans , elle remerciait le ciel qui ne permettait pas que l'idée de se venger d'elle en frappant ce qu'elle avait de plus cher, se présentât à son esprit. Elle reconnaissait qu'on ne peut être complètement malheureux tant qu'on est entouré de tout ce qui fait sentir le prix de l'existence , et quoiqu'elle ne pût jouir comme autrefois des plaisirs du monde , combien n'en était elle pas dédommée par ceux qu'elle trouvait dans l'intérieur de sa famille !

Mais Ethelinde , comme je viens de

le dire , n'avait pas à craindre pour les jours de ceux qui lui étaient chers : il n'en était pas de même de Waldemar , et plus il aimait Ethelinde , plus ses inquiétudes étaient vives , plus les tourmens qu'il souffrait étaient déchirans.

Il aurait pu se résoudre à souffrir avec elle les rigueurs de la pauvreté ; mais si elle périssait enfin par la main d'un assassin ; si , à force d'efforts inutiles pour la sauver , il réduisait ses enfans à la misère , quel serait son destin ? quel serait son désespoir ? il tâchait pourtant de se soumettre à son sort avec résignation , et son sort changea tout-à-coup au moment où il l'espérait le moins.

Un parent éloigné , dont il n'attendait rien , mourut en lui laissant tous ses biens qui consistaient principalement en plusieurs domaines considérables situés dans les environs de Bruxelles , et en une belle et grande maison dans cette ville. Sans la crainte que lui inspirait Géraldi , il aurait été s'y fixer , ou du moins y aurait fait un voyage pour

prendre possession de la succession ; mais il ne pouvait penser ni à quitter Ethelinde , ni à l'exposer aux embûches que son ennemi pouvait lui tendre sur la route. Il fut donc obligé de se borner à y envoyer un agent pour remplir en son nom toutes les formalités de la prise de possession.

Ethelinde désormais à l'abri de la crainte de voir ses enfans tomber dans la pauvreté, depuis qu'elle avait obtenu de son mari qu'il cesserait ses poursuites ruineuses contre Géraldi, recouvra une partie de sa gaieté et de sa tranquillité. Mais il n'en était pas ainsi de Waldemar. Il sentait que cette augmentation de richesses ne lui procurerait pas le bonheur, si sa chère Ethelinde lui était enlevée, qu'il n'existait pas de plaisir pour lui sans elle, et tant que la vie de son épouse était menacée, il demeurerait insensible aux faveurs de la fortune.

En ce moment, les journaux annoncèrent que Géraldi Duval, et un de ses complices, ayant passé en Angleterre

pour se soustraire aux recherches dirigées contre eux en Allemagne, venaient d'être arrêtés à Londres pour crime d'assassinat; on les avait pris sur le fait, renvoyés devant un jury, et leur procès devait être instruit aux assises suivantes.

Je n'essayerai pas de décrire la joie de Waldemar à cette nouvelle, quoi qu'elle ne fût pas sans mélange, car il était trop humain pour qu'il ne lui fût point pénible d'être forcé de se réjouir de la mort d'un de ses semblables; Ethelinde malgré tous les dangers que Géraldi lui avait fait courir ne put l'empêcher de déplorer le sort de cet homme coupable, mais à plaindre, en se rappelant qu'elle s'était trouvée bien involontairement la cause occasionnelle de ses crimes.

« Mais cette nouvelle est-elle bien sûre ? dit-elle à son mari en soupirant.

« C'est ce que nous saurons bientôt, lui répondit-il : écrivant aussitôt à M.

Meynell qu'il savait être alors à Londres et avec lequel il avait toujours été en correspondance depuis son départ d'Allemagne, il le pria de prendre les renseignemens les plus certains pour s'assurer de la vérité de cette nouvelle, et de lui faire savoir, le plutôt possible le résultat de ses informations.

Enfin après un intervalle qui leur parut bien long, il reçut de M. Meynell une lettre qui contenait ce qui suit.

A M. WALDEMAR, A PRAGUE.

« J'ai le plaisir, mon cher ami, de vous annoncer que la nouvelle est véritable. Dès que je reçus votre lettre, je quittai ma campagne où j'étais alors, et je me hâtai de me rendre à Londres. J'allai de suite à Newgate, et ayant fait part au concierge du motif de ma visite, j'appris de lui que Géraldi Duval, et Joseph Cernarno étaient détenus dans cette prison comme prévenus d'assassinat. Je lui demandai à voir le premier, et il me

conduisit dans la chambre où ils étaient détenus tous deux, les fers au mains et aux pieds. Je n'avais guères besoin de demander lequel des deux était Géraldi, car quoique je ne l'eusse vu qu'un instant et de bien loin lorsqu'il luttait avec le pauvre Carlo, il était impossible de me méprendre à l'éclat extraordinaire de ses yeux qui semblaient réellement lancer des éclairs.

« Vous nommez-vous Géraldi Duval? lui demandai-je pourtant.

« Que vous importe? me répondit-il en Français. »

« Je suis un ami de madame Walde-
demar, lui répliquai-je en le regardant fixement.

« Eh bien, me dit-il, en me lançant un regard dont l'expression me fit frémir, » dites-lui que je vis encore et que je serai son ennemi jusqu'à la mort.

« Le lendemain, ils furent mis en jugement, et j'appris dans la soirée que Géraldi Duval avait été condamné à mort, et Joseph Celarno acquité. L'exécution

du jugement doit avoir lieu demain. Quelque révoltant que soit un pareil spectacle, je prendrai sur moi d'y assister afin qu'il ne puisse vous rester aucun doute.

.....
.....

« Me voici de retour. Le cœur malade ; mais n'importe. Vous pourrez maintenant être aussi heureux que vous le méritez.

« J'ai cru que je ne pourrais jamais arriver au lieu de l'exécution, tant la foule était grande. Je suis pourtant parvenu à me placer en vue de l'échafaud quoique bien loin, et j'ai vu mourir Géraldi, je l'ai vu MORT ! je voudrais pouvoir vous dire qu'il est mort repentant, mais je n'en crois rien, car il repoussait le ministre qui l'exhortait, et se détournait de lui.

« Enfin vous n'avez plus d'ennemi, et vous pouvez vivre en paix. Adieu, j'espère vous aller voir quand vous irez à Bruxelles, et je suis votre affectionné

« G. MEYNELL. »

« Il est donc mort ! Nous allons donc être heureux ! » s'écria Waldemar. Mais Éthelinde accablée par son émotion ne put prononcer une seule parole, et son agitation ne se calma que lorsque s'étant prosternée aux pieds des autels de son créateur, elle eut imploré sa miséricorde pour celui qui avait été son ennemi mortel. Pieuse comme elle l'était, son premier soin fut de faire faire des prières solennelles pour le repos de l'âme de Géraldi.

« Maintenant, dit Waldemar, rien ne nous empêche d'aller à Bruxelles. » Éthelinde y consentit, en donnant un soupir à la mémoire de Mina et de sa mère. Il lui en coûtait de revoir et d'habiter le lieu où ses malheurs avaient commencé ; mais elle sentait qu'il était de son devoir de vaincre cette répugnance. Ils firent donc sur-le-champ les préparatifs de leur départ, et après un heureux voyage, ils arrivèrent à Bruxelles et furent bientôt établis dans leur nouveau domicile.

Ils avaient laissé en Bohême des amis dont ils regrettaient l'absence ; mais Ethelinde retrouvait à Bruxelles son frère , sa famille , plusieurs compagnes de son enfance , et si elle avait pu effacer de sa mémoire un seul événement , cette ville et ses environs ne lui auraient offert que des souvenirs agréables. Cependant malgré les retours pénibles que son imagination faisait souvent sur le passé , le séjour de Bruxelles ne put que lui plaire , et ce fut un plaisir bien doux pour elle, de voir que la mémoire de ses parens y était toujours chérie et respectée par tous ceux qui les avaient connus.

Le premier soin de Waldemar et d'Ethelinde , lorsqu'ils entrèrent en possession de leurs domaines , fut de prendre des renseignemens certains sur les pauvres qui pouvaient s'y trouver , de pourvoir à leurs besoins urgens , et de s'assurer par des précautions convenables, qu'ils seraient désormais à l'abri de l'indigence. Leurs soins furent couron-

nés de succès ; faire ainsi de leurs richesses une source de bonheur pour les autres , c'était prouver de la manière la moins équivoque leur reconnaissance pour tous les bienfaits qu'ils avaient eux-mêmes reçus de la providence.

D'après le désir exprès d'Ethelinde , Waldemar sollicita et obtint la permission de faire transférer à Bruxelles le corps de madame Sternheim , et il le fit déposer à côté de celui de sa fille chérie dans l'église cathédrale de cette ville où on érigea en même temps par ses ordres un monument en marbre qui rappelait leurs vertus et leurs malheurs.

La personne qui fut chargée d'aller chercher les restes de madame de Sternheim , raconta à son retour cette anecdote singulière. Quelques jours après le départ de M. et madame Waldemar de la petite ville où elle avait été enterrée, on trouva sa tombe couverte de fleurs , et l'on avait enfoncé en terre un pieu sur lequel était attachée cette inscription :
« Tribut de regrets malheureusement

trop tardifs ! » Quelques personnes se rappelèrent avoir vu dans la matinée , presque à la pointe du jour , un homme de grande taille , paraissant avoir trente à trente-cinq ans , sortir du cimetière , le visage appuyé sur ses mains , monter sur un cheval arabe , et partir au grand galop ,

« Je ne puis en douter, s'écria Ethelinde , c'était Géraldi ! » Et elle ne put s'empêcher de trouver un secret plaisir au récit d'une preuve de sensibilité donnée par son barbare ennemi , par cet ennemi maintenant sans pouvoir , subissant peut-être le châtiment que la justice divine réservait à ses crimes , si le repentir ne les avait effacés.

« Est-il possible, » dit Waldemar , que cet homme dont la haine implacable menaça tant de fois votre vie , ait donné quelques regrets à deux personnes dont il n'a occasionné la mort qu'involontairement ? »

« Elles ne l'avaient pas offensé comme

moi , répliqua Ethelinde , et j'avoue que la pensée qu'il était capable de faire cette distinction , est un baume pour mes plaies. De malheureuses circonstances égarèrent Géraldi , et donnèrent à ses passions ardentes une direction fatale. Son premier crime une fois commis , pensez à quel désespoir a dû s'abandonner un jeune homme ambitieux qui voyait à quatorze ans toutes ses espérances s'évanouir , et pour qui le cours d'une longue vie n'était plus qu'une triste carrière sans but et sans espérances. Puisse son ame reposer en paix ! »

Elle ne s'en tint pas à ces vœux , et elle fit encore faire pour lui des prières publiques, à Bruxelles, à Prague et à Ratisbonne.

« Aimable enthousiaste ! pensa Meynell qui était venu les voir à Bruxelles , si ces prières sont inutiles à Géraldi , elles ne le seront pas pour toi , aux pieds du trône de la justice divine. » Mais il renferma ce sentiment en lui-même ,

respectant la piété d'Ethelinde , et ne voulant pas blesser sa sensibilité par une opinion qu'elle n'aurait pas approuvée.

M. et madame Waldemar établis à Bruxelles depuis plusieurs mois , jouissaient d'un bonheur sans mélange et qu'aucune crainte , qu'aucune inquiétude ne pouvaient plus troubler. Ils recevaient et rendaient les visites de l'amitié , et voyaient avec joie s'approcher le temps où ils allaient jouir d'un nouveau plaisir , celui d'introduire leurs enfans dans le monde. Cependant les événemens qui avaient marqué la vie d'Ethelinde lui avaient laissé une répugnance décidée pour les bals et pour toutes les réunions publiques ; les deux époux étaient si universellement connus , que partout où elle paraissait , elle devenait l'objet de la curiosité générale , sentiment qu'il lui était pénible d'exciter ; car elle ne s'en rappelait que trop tôt la triste origine.

Mais Waldemar craignait en elle un goût trop exclusif pour la retraite ; quand

ses filles seraient en âge de paraître dans le monde sous les auspices de leur mère. Il appréhendait qu'un devoir que le cœur d'une tendre mère trouve si doux à remplir, ne lui parût trop pénible, et il résolut de lutter contre son penchant pour une solitude absolue.

Lorsque le monument consacré à la mémoire de madame Sternheim et de Mina fut terminé, quand le temps adoucissant des souvenirs trop amers eut calmé les agitations d'Ethelinde, Waldemar lui dit qu'il avait une demande à lui faire.

« Elle est accordée d'avance, dit Ethelinde en souriant.

« Peut être, répliqua Waldemar en souriant : Je n'ose encore me flatter du succès. »

« Et que pourrais-je vous refuser ? » dit Ethelinde avec vivacité.

« Nous allons voir, » reprit-il. Il lui dit alors qu'un de ses anciens amis, le comte de Friberg, mais avec lequel il avait eu autrefois un différend dans lequel ils

avaient peut être eu tort tous deux , et qu'il avait cessé de voir depuis ce temps, venait d'arriver à Bruxelles dans le dessein de s'y fixer ; qu'il l'avait rencontré en maison tierce ; que la bonne intelligence était rétablie entre eux ; et que le comte devant donner un bal dans quelques jours , pour célébrer la majorité de son fils aîné , l'avait invité à y assister avec sa famille. « Je sais , ajouta-t-il , que ces sortes de fêtes ne sont guères de votre goût ; mais dans cette circonstance particulière , vous m'obligeriez beaucoup en acceptant cette invitation , et en y conduisant vos enfans.

— « Quoi ! les enfans aussi ? ils sont donc invités ? »

— « Oui , il y aura un bal d'enfans dans un salon séparé , et un souper particulier sera préparé pour eux. Quant à nous, nous irons en habit de caractère ou en domino. »

— « Un bal masqué ! oh ! impossible ! je ne puis me résoudre à y aller. »

— « Mais je n'irai pas sans vous , et songez que si je n'y vais point, le comte doutera de ma sincérité dans notre réconciliation. J'aurais eu bien du plaisir à donner une preuve publique du renouvellement de notre amitié ; car ce fut à Bruxelles , peu de temps avant mon départ pour Ratisbonne que notre malheureux différend eut lieu, et il fut généralement connu. Ce serait d'ailleurs un grand plaisir pour nos enfans ; plusieurs de leurs jeunes amis doivent s'y trouver , et madame de Friberg doit venir aujourd'hui vous inviter elle-même. »

Ethelinde se rendit enfin , quoique avec une répugnance marquée , et lui dit : J'irai puisque vous le desirez , mais uniquement par devoir , et pour vous complaire.

La soirée où le bal devait avoir lieu arriva enfin , et Ethelinde vêtue en simple bergère monta avec les deux aînés de ses enfans dans la voiture qui devait les conduire chez le comte de Friberg,

accompagnée de son mari en domino bleu, et masqué.

« Où demeure le comte de Friberg ? » demanda Ethelinde.

— « Nous n'allons pas chez lui. Le bal se donne dans une des salles publiques de Bruxelles. »

« Dans laquelle ? » s'écria Ethelinde en pâlisant, car elle se souvenait que c'était à un bal donné dans une des salles publiques de cette ville, qu'était arrivée la fatale catastrophe dont son amie Mina avait été victime.

« Elle est située dans la rue de....., » répondit Waldemar, « et l'on y entre par un superbe portique. »

Ethelinde se calma. Le nom de la rue n'était pas celui qu'elle craignait d'entendre, et elle était certaine qu'il n'existait pas de portique à l'entrée de la salle dont elle conservait un douloureux souvenir.

En arrivant à ce portique remarquable par la beauté de son architecture et magnifiquement illuminé, en entrant dans un grand vestibule qui conduisait à une

suite d'appartemens splendidement décorés, elle ne vit rien qui lui rappelât le théâtre où s'était passée la scène tragique toujours présente à son esprit; elle éprouvait pourtant un serrement de cœur involontaire en jetant les yeux sur sa fille aînée âgée alors de près de quatorze ans. Encore deux ans, pensait-elle, et elle sera arrivée à l'âge que j'avais lorsque mes infortunes commencèrent. Puisse la Providence écarter d'elle tout accident qui pourrait lui faire éprouver une partie des malheurs dont sa mère a été victime.

Madame de Friberg, dont elle avait fait la connaissance quelques jours auparavant, avait gagné son affection, par ses qualités aimables; elle vint recevoir Ethelinde, qui s'efforça d'écarter les idées dont elle était poursuivie et de montrer une gaieté qu'elle était loin d'éprouver.

Waldemar heureusement délivré de toutes ses craintes, cessa cette soirée, pour la première fois de sa vie, de se tenir constamment à côté d'Ethelinde.

Il se livra aux plaisirs qu'offre le bal masqué ; Ethelinde ne fut nullement fâchée de voir que son mari goûtait un instant de dissipation ; mais son absence ne fit qu'augmenter l'abattement d'esprit dont elle était accablée, et après être restée deux ou trois heures au bal, après avoir satisfait sa tendresse maternelle en voyant ses enfans danser quelques contredanses, elle aurait voulu se retirer chez elle, confier ses enfans aux soins de madame de Friberg, et laisser avec eux leur père pour les ramener. Mais elle savait que son départ contrarierait Waldemar, et elle ne voulut pas lui faire connaître ses désirs.

Fatiguée de la chaleur qui régnait dans la salle de danse, elle passa dans un salon voisin où l'on avait placé quelques tables de jeu, et s'assit près d'une porte entr'ouverte où elle trouva la fraîcheur qu'elle cherchait. Elle resta quelques temps comme absorbée dans une rêverie mélancolique, ses yeux errans autour d'elle sans donner aucune attention aux

objets extérieurs. Ils se portèrent enfin par hasard du côté de la porte dont elle était voisine ; mais comment peindre ce qu'elle éprouva quand elle s'aperçut qu'elle donnait sur un long et étroit corridor faiblement éclairé, qu'elle ne reconnut que trop bien pour celui où Géraldi tant d'années auparavant avait donné le coup de la mort à l'infortunée Mina. Tout son corps frémit, elle voulut se lever pour fuir ce lieu funeste ; mais ses jambes refusèrent de la soutenir, et elle fut forcée de rester dans un endroit qui lui rappelait de si cruels souvenirs ; il lui était impossible de détourner les yeux d'un endroit dont la vue lui déchirait le cœur. Enfin elle ne put douter qu'elle ne fût dans la même salle où la haine que Géraldi lui avait vouée avait pris naissance, quoiqu'elle eût été trompée par une nouvelle entrée percée dans une rue voisine et par le changement de distribution qui avait eu lieu dans l'intérieur.

Le hasard conduisit Waldemar dans ce salon. Il vit Ethelinde, la figure pâle,

les yeux égarés, poussant des soupirs convulsifs, et il courut à elle.

Mina ! s'écria-t-elle , en lui montrant des doigts le passage, Mina !

—« C'est là ! ne voyez-vous pas encore son sang sur ces murs ? Ah ! de grâce , tirez-moi d'ici, sauvez-moi, je ne puis résister à ce que j'éprouve. Waldemar d'abord ne comprenait pas trop le sens de ces exclamations ; mais elle parvint à les lui expliquer en phrases entre-coupées, et son état l'inquiétant, il résolut de la reconduire sur-le-champ chez elle. Il la conjura de se calmer, lui dit qu'il allait faire appeler leur voiture, et qu'après l'avoir remise chez elle, il viendrait rechercher ses enfans.

Il la quitta en cet instant, et sortit par le corridor si terrible à l'imagination d'Ethelinde, et qu'il croyait plus voisin que le nouveau portique, de l'endroit où devait être sa voiture. Ethelinde le suivant des yeux jusqu'à ce que son domino bleu disparût dans l'obscurité, se disait à elle-même ; « A coup sûr il n'a

pas dessein de me faire passer dans ce corridor effrayant ! j'y recevrais le coup de la mort ! »

Quand le souvenir du passé causait à Ethelinde de si vives agitations, qu'eût elle éprouvé si elle eût su que Géraldi qu'on croyait mort à Londres vivait encore, était à Bruxelles, et se trouvait avec elle dans la même salle de bal !

Elle avait prouvé qu'elle connaissait bien le cœur humain, en regardant comme peu probable que quinze ans d'emprisonnement pussent éteindre la haine qu'il avait conçue contre elle. Cette longue détention n'avait fait au contraire que nourrir et qu'irriter encore cette animosité. Dans la solitude de son cachot, il ne vivait que pour la vengeance, ne rêvait qu'aux moyens de l'assurer, et c'était le désir d'exécuter plutôt ses projets sanguinaires, qui lui avait donné la force de se conduire pendant quinze ans de détention de manière à obtenir la remise des cinq autres.

Dès l'âge de quatorze ans, il était fier

de ses avantages personnels, et ce n'était pas sans raison. Il était grand et bien fait, ses traits étaient réguliers ; son âme avait déjà assez d'énergie pour concevoir et suivre des plans d'ambition, des projets de fortune. L'obscurité de sa naissance lui paraissait le seul obstacle à son élévation, et il se flattait de la faire oublier en s'alliant à une noble famille.

Il n'avait pas été insensible aux charmes d'Ethelinde Manstein ; mais c'était encore moins l'amour que l'ambition qui l'entraînait vers elle. Il vit qu'il ne lui plaisait point, et il attribua le dédain d'Ethelinde à l'orgueil, au mépris que lui inspirait l'obscurité de sa naissance.

Il en fut d'autant plus outré qu'il craignit de s'être livré à un espoir trompeur, en aspirant à s'allier dans un rang trop supérieur au sien.

Ethelinde devint à ses yeux responsable des mécomptes de son ambition. Piqué du refus qu'elle avait fait de danser avec lui, il n'avait pourtant pas encore conçu le projet d'une atroce

vengeance; mais quand après ce refus, il la vit danser avec un autre, et lui faire ainsi un affront qu'elle n'aurait osé se permettre envers un égal, lorsqu'il la vit choisir pour danseur un homme de la plus haute naissance, comme pour lui faire sentir qu'elle l'avait refusé par mépris pour la sienne, sa rage ne connut plus de bornes, et il se résolut à commettre son premier crime. Il se trompa de victime; mais cette erreur ne fit qu'envenimer sa haine contre Ethelinde. Ce fut elle qu'il accusa du meurtre de Mina, de la perte de la raison de madame Sternheim; car bien loin d'avoir à se plaindre d'elles, il en avait toujours été accueilli avec bonté, et sa mère qu'il avait tendrement chérie avait reçu plus d'un service de celle de Mina. Le temps n'aurait pourtant peut-être pas augmenté son ressentiment contre Ethelinde, s'il n'avait trouvé dans sa prison un homme tout disposé à l'irriter encore, à l'entretenir dans ses affreux projets de vengeance, et cet homme

n'était autre que le fils indigne et dénaturé de madame Sternheim.

Après avoir dissipé la fortune de sa mère dans la débauche et dans des extravagances de tout genre, ce misérable avait été arrêté pour dettes; et le hasard avait voulu qu'il fût jeté dans la même prison que l'assassin de sa sœur. Mais chose étrange! au lieu de fuir sa présence, il la rechercha, et lui donna même une sorte de consolation, en lui disant qu'il lui pardonnait ce meurtre involontaire, auquel il avait été entraîné par un juste désir de vengeance, mais qu'il ne pardonnerait jamais à Etheline de l'avoir été la cause de la mort de Mina.

Géraldi n'avait pu d'abord s'empêcher de concevoir du mépris pour un homme capable d'accueillir le meurtrier de sa sœur, le destructeur du bonheur et de la raison de sa mère; il finit cependant par goûter ses horribles conseils: était-il étonnant en effet que dans sa fureur il trouvât quelque justice à charger de l'horreur du crime, celle qui à ses yeux

en avait été la cause première? cette idée donna une nouvelle force à sa haine contre Ethelinde.

Géraldi ne soupçonnait pas les vils motifs qui dirigeaient Sternheim. C'était un malheureux en qui l'égoïsme et la débauche avaient détruit tout sentiment d'honneur. Comme Mina aurait dû partager avec lui la fortune de ses parens, sa mort lui avait paru un accident heureux pour lui. Le malheur de sa mère ne lui avait pas inspiré plus de regret : il en avait profité pour jouir d'avance de tous ses biens ; il voyait donc dans Géraldi un homme auquel il devait d'avoir passé quelques années agréables, et il le lui aurait dit à lui-même, si malgré les passions terribles qui dévoraient son compagnon d'infortune, il n'avait remarqué en lui des sentimens qu'il ne s'attendait guères à trouver dans un assassin.

Sternheim avait d'ailleurs conçu une haine implacable contre le baron Mantein, précisément parce qu'il en avait

reçu des bienfaits. Manstein , à qui il devait payer une pension pour sa mère, non seulement ne l'avait jamais réclamée, mais lui avait même prêté une somme assez considérable; et à la nouvelle du désordre des affaires de Sternheim, son obligation lui était revenue acquittée. Après la mort du baron, il eut l'audace de solliciter d'Ethelinde un nouveau prêt, faisant valoir, pour l'obtenir, la prétendue exactitude avec laquelle il avait remboursé le premier. Mais elle était instruite de la générosité de son père; cette bassesse ajouta au mépris qu'elle avait déjà pour Sternheim et elle le refusa. Aussi, animé contre elle d'un ressentiment implacable, ne cessait-il d'encourager Géraldi à ce qu'il appelait un acte expiatoire.

- Il avait encore sur lui d'autres desseins dans lesquels il réussit; car ce jeune homme se croyant expulsé pour jamais de la société, se laissa déterminer par ce faux ami, à joindre avec lui, à la fin du terme de son emprisonnement, une

bande de brigands dont la principale retraite était une caverne située dans la forêt Hercinienne, non loin de l'endroit où Waldemar s'était retiré en quittant Ratisbonne. Ils étaient tous parfaitement bien montés, et Géraldi, quand il croyait avoir trouvé l'occasion d'exécuter le crime qu'il méditait, avait toujours soin de choisir le meilleur cheval de l'écurie, ce qui explique la facilité qu'il trouvait à échapper aux poursuites dirigées contre lui. Il fut pourtant pris avec Joseph Celarno, son cousin, et quelques autres, dans une rencontre où Sternheim fut tué; et on les conduisit dans la prison d'Altembourg. S'en étant évadés de la manière que j'ai déjà rapportée et le repaire des bandits étant découvert, Géraldi informé que son signalement était répandu partout, vit qu'il ne pourrait éviter d'être arrêté s'il restait en Allemagne; après avoir fait une dernière tentative pour tuer Ethelinde d'un coup de pistolet, il était passé en Angleterre avec Celarno, ne renonçant point à sa vengeance,

mais l'ajournant à un autre temps.

Ils vivaient, en ce pays, de brigandages comme ils l'avaient fait en Allemagne, et Joseph Celarno ayant été arrêté pour un meurtre dans lequel Géraldi se trouvait compromis, ils furent tous deux conduits à Newgate. Géraldi savait qu'il n'existait aucune preuve contre lui; Celarno au contraire ne pouvait se flatter d'échapper à la vengeance des lois. Tous deux étaient entièrement inconnus à Londres, et il convinrent de changer de nom lors de l'instruction du procès. Géraldi y trouvait l'avantage, que sa mort devenant publique, il pourrait retourner en Allemagne avec moins de danger, et que la famille de Waldemar croyant n'avoir plus à redouter sa vengeance, il en trouverait plus de facilité pour le crime auquel il n'avait pas renoncé. Ce fut ainsi que M. Meynell fut trompé; c'était bien à Géraldi qu'il avait parlé dans la prison, et quand il assista à l'exécution, il était trop loin de l'échafaud pour distinguer ses traits; il ne pouvait

d'ailleurs soupçonner l'idée que le criminel qu'il voyait périr sous le nom de Géraldi fût un autre que lui.

Dès qu'il fut mis en liberté, il s'embarqua à Harwick et se rendit à Ostende. En lisant un journal dans cette ville, il y vit que M. Waldemar venait de faire une succession considérable à Bruxelles, et qu'il devait s'y établir incessamment avec toute sa famille.

Il se rendit sur-le-champ en cette ville, déterminé à y attendre sa victime. Il savait que les journaux avaient rendu un compte détaillé de son jugement à Londres et de son exécution, il ne craignait donc pas d'être reconnu, il avait d'ailleurs pris la précaution de porter une perruque rousse, et de teindre ses sourcils de même couleur.

Waldemar et sa famille étaient établis depuis plusieurs mois à Bruxelles, et quoiqu'ils ne prissent plus de précautions extraordinaires depuis qu'ils se croyaient assurés de la mort de Géraldi, celui-ci n'avait pas encore trouvé d'oc-

casion pour accomplir ses projets. Il entendit parler d'un grand bal que devait donner le comte de Friberg dans le lieu même où vingt ans auparavant il avait commis son premier crime ; il entendit nommer la famille Waldemar parmi les personnes qui devaient y assister, et la confusion d'un bal masqué lui parut l'occasion la plus favorable pour le sacrifice qu'il méditait. « Quel triomphe ; pensait-il , si je pouvais lui arracher le jour dans le lieu même où elle m'a fait l'affront qui a décidé du destin de ma vie , qui a souillé mes mains d'un meurtre involontaire ! ma vengeance serait complète ; Mina et sa mère seraient aussi vengées ! »

Croira-t-on que pendant qu'il méditait et , combinait l'exécution de ce plan infernal , le jour anniversaire de la mort de sa mère , il se rendit dans l'église de la cathédrale , où elle avait été enterrée , il acheta des fleurs dont il orna son tombeau , et il l'arrosa de ses larmes ? Ainsi ce furieux au moment où il projet-

fait un meurtre abominable , se livrait au sentiment de la piété filiale que tous ses crimes n'avaient pu déraciner de son cœur.

En entrant dans l'église , il fut arrêté par la vue d'un nouveau monument , et il tressaillit en voyant par l'inscription qu'il était érigé à la mémoire de ses deux victimes, madame Sternheim et sa fille. « Vous serez vengées ! » dit-il , et sa main prête à trancher les jours de celle qui pendant tant d'années avait consolé la mère infortunée de Mina, déposa sur le marbre qui les couvrait quelques-unes des fleurs qu'il avait apportées pour en orner la tombe de Thérèse Duval.

Étrange , mais ordinaire inconséquence du cœur humain. Shakespeare représente lady Macbeth arrêtée dans son projet d'assassinat par un motif de piété filiale. « S'il n'eût ressemblé à mon père en dormant, dit-elle , il était mort ! » N'est-il donc pas permis de croire qu'au moment où un homme est sur le point de commettre

le plus grand crime, il est encore susceptible d'un retour à la vertu, si on la fait briller à propos à ses yeux? est-il invraisemblable que, dans le moment où le cœur de Géraldi s'ouvrait aux douces impressions de l'amour filial, la voix de la persuasion se fût fait entendre à lui? que si quelqu'un connaissant ses intentions sanguinaires, eût pu en ce moment lui en dévoiler la noirceur, il eût pu faire entrer dans son âme un remords salutaire? que s'il eût fait briller à ses yeux une nouvelle espérance en lui disant : « Vous êtes supposé mort, vous pouvez dans un autre pays, et sous un autre nom, commencer une nouvelle vie, et racheter l'honneur que vous avez perdu ; » il eût pu le décider à quitter la carrière du crime, à respecter les jours d'Ethelinde?

Mais aucune voix ne sortit du sein des tombeaux pour rappeler le coupable au repentir. Après une demi-heure de méditation, il se releva, quitta le tombeau sur lequel il s'était prosterné,

donna un nouveau soupir à ses deux victimes, en passant près du monument qui leur était consacré, et alla se mettre en embuscade près de l'endroit où il voulait en immoler une autre; car le hasard avait voulu que le jour de la mort de sa mère fût celui auquel avait été fixé le bal du comte de Eriberg.

Dès que les voitures commencèrent à arriver au portique dont j'ai déjà parlé, Géraldi confondu dans la foule, attendit avec impatience la famille Waldemar.

Elle arriva enfin. Waldemar descendit le premier et Géraldi observa avec grand soin la forme de son chapeau et la couleur de son domino. Son masque qu'il tenait en main était un masque noir ordinaire; les deux enfans suivirent leur père, et Ethelinde parut la dernière. Certain qu'elle serait au bal, il allait se retirer quand il vit Waldemar en attachant son masque avant d'entrer, laisser tomber un papier. Il le ramassa sans affectation et disparut.

En l'examinant ensuite, il trouva qu'il pouvait être de la plus grande utilité pour ses projets ; c'était un billet d'entrée pour le bal, et le nom de celui à qui il était destiné n'y était pas rempli. « Tout me favorise ! » pensa-t-il : et il se rendit sur-le-champ dans une boutique où il savait qu'on louait des habits de masque. On lui fit voir un domino et un chapeau exactement semblables à ceux qu'il avait vus à Waldemar ; il feignit d'y remarquer des défauts ; le marchand l'assura qu'il n'en pouvait trouver de mieux conditionnés, ajoutant pour preuve que M. Waldemar en avait choisi de pareils. Géraldi prit alors un masque noir, et retourna vers le théâtre où il devait consommer son crime.

Il remarqua qu'on recevait les billets d'entrée non-seulement au portique, mais à la porte du corridor qu'il ne connaissait que trop bien. Cette dernière entrée, lui parut préférable, comme étant plus sombre, et il s'intro-

duisit dans la salle du bal, non sans quelque crainte d'être reconnu pour un intrus. Il fut bientôt rassuré, plusieurs personnes le rencontrant lui dirent : « je vous connais, Waldemar — Waldemar vous pouvez quitter le masque. » Rien ne lui était donc plus facile que de passer pour Waldemar, en gardant le silence et en évitant de se trouver avec celui-ci dans la même salle. Géraldi ne perdait pourtant pas Ethelinde de vue; l'ayant vue passer dans le salon donnant sur le corridor, il l'y suivit, et fut témoin de l'effet que l'aspect de ce lieu produisait sur elle. Remarquant que Waldemar allait la joindre et la quittait au bout de quelques instans, il le suivit de loin, et l'entendit appeler ses domestiques pour leur donner l'ordre de faire approcher la voiture du portique, afin d'éviter la sortie par le corridor. On fit observer à Waldemar que la multitude d'équipages empêcherait d'arriver jusqu'au portique. « Eh bien, répondit-il, approchez-en le plus possible, et nous vien-

drons vous rejoindre à pied, je vais aller avec vous, pour être sûr de l'endroit où nous vous trouverons. »

Waldemar prenait toutes ces précautions pour ménager la sensibilité d'Ethelinde, et ne se doutait guères que ces précautions mêmes devaient lui devenir funestes.

Voici le moment ! pensa l'assassin, et rentrant dans le salon où il avait laissé Ethelinde, il mit la main droite sur son poignard et ne songea plus qu'à exécuter son crime.

Géraldi n'éprouva aucune difficulté. Ethelinde qui attendait Waldemar avec impatience, ne vit pas plutôt rentrer son ennemi, qu'elle se leva, alla à sa rencontre, et passa son bras sous le sien. Voyant qu'il la conduisait vers le passage dont la vue lui faisait horreur : « Non ! non ! s'écria-t-elle, point par ici ! ce serait me donner le coup de la mort ! »

Géraldi serrant son bras fortement continuait à l'entraîner, sans lui répoi-

dre, au grand étonnement d'Ethelinde, aux moindres désirs de laquelle son mari s'était toujours rendu. Elle était, malgré sa résistance, à peu près au milieu du corridor, quand elle entendit son conducteur lui dire d'une voix qu'elle ne reconnut que trop : « Tiens ! le voilà le coup de la mort, et c'est Gèraldi qui te le donne ! » Au même instant elle se sentit percer d'un coup de poignard, et tomba en poussant un grand cri.

Le cri poussé par Ethelinde avait été entendu jusques dans la salle de bal. Il retentit comme un coup de foudre aux oreilles de Waldemar qui la traversait en ce moment. Courant aussitôt dans le salon où il avait laissé son épouse, ne l'y voyant plus, et entendant plusieurs voix dans le corridor, il s'y précipita, et la trouva baignée dans son sang et privée de tout sentiment.

Le meurtrier après avoir frappé sa victime n'avait plus songé qu'à s'échapper : et il espérait sortir sans obstacle

par la porte qui conduisait du corridor dans la rue. Mais le cri perçant d'Ethelinde avait alarmé une foule de laquais qui y attendaient leurs maîtres, ils obstruaient le passage, et quand Géraldi qui avait eu la présence d'esprit de jeter son poignard se présenta pour passer au milieu d'eux, l'un d'eux remarquant du sang sur ses habits, le saisit par le bras; Géraldi voulut en vain résister, il fut accablé par le nombre, on le livra entre les mains d'un officier de police, et on le conduisit dans la même prison où il avait déjà passé quinze ans, pour un crime semblable commis dans le même lieu.

Waldemar cependant ne savait encore ni quel était l'assassin, ni ce qu'il était devenu. Il ne voyait rien que la femme qu'il idolâtrait, qu'il serrait en vain dans ses bras, et qu'il conjurait inutilement de lui adresser ne fut-ce qu'une seule parole.

Le comte et la comtesse de Friberg

furent instruits de ce malheur presque au même instant. On envoya chercher médecins et chirurgiens et en attendant leur arrivée, on déposa Etheline sur le même lit et dans la même chambre où vingt ans auparavant le corps sanglant de Mina avait été placé.

Elle fut une heure entière sans donner le moindre signe de vie ; enfin un chirurgien qui lui tenait le bras, annonça que le pouls commençait à battre , et ajouta que cet état de mort apparente n'était l'effet ni de la perte de son sang, ni du danger résultant de la blessure, mais qu'il était occasionné par un évanouissement profond, résultat de la terreur.

Dèsque Waldemar entendit ces mots, il quitta le chevet du lit d'Etheline, près duquel il s'était mis à genoux, se leva brusquement, et saisissant la main du chirurgien qui lui donnait cet heureux présage : « Sauvez-la, s'écria-t-il, sauvez-la, et demandez-moi ma vie et

ma fortune ! » et le délire de la joie sembla succéder à la frénésie du désespoir.

Le pouls d'Ethelinde reprit insensiblement plus de force, et le sang coula avec plus d'abondance de sa blessure. On prit les moyens nécessaires pour l'arrêter, on lui mit le premier appareil, et l'on jugea alors convenable de la transporter dans un autre lieu; car on prévit qu'en reprenant ses sens, elle ne se rappellerait que trop que c'était sur ce même lit qu'elle avait elle-même versé des larmes amères sur le corps de sa malheureuse amie.

On fit donc venir une litière, et on la conduisit dans la maison du comte de Friberg qui n'était qu'à deux pas. Peu de temps après y avoir été transportée, elle ouvrit les yeux et promena autour d'elle des regards égarés, mais sans reconnaître personne, sans s'apercevoir qu'elle n'était pas chez elle, et son pouls agité, ses joues enflammées, son œil étincelant attestaient les ravages d'une fièvre terrible, que les gens de l'art dé-

clarèrent plus dangereuse que sa blessure.

Son délire devint effrayant ; les images les plus affreuses étaient sans cesse présentes à son esprit ; elle ne voyait que Géraldi et le conjurait constamment de prendre sa vie, et d'épargner celle de son mari et de ses enfans. Tandis que Waldemar passait les jours et les nuits au chevet de son lit, elle l'appelait à grands cris, se plaignait de son absence, lui reprochant de l'abandonner à la rage de Géraldi ; elle conjurait Waldemar lui-même d'aller chercher son mari et de le lui amener ; enfin elle perçait involontairement son cœur à chaque instant, de coups aussi cruels que ceux de l'implacable meurtrier.

Ce délire diminua avec la fièvre ; elle reconnut alors son mari dévoré par le chagrin et l'inquiétude, accablé par tant de veilles. Mais au moment où l'on cessait de craindre pour la vie de l'infortunée, on avait à trembler pour sa raison. La crainte de Géraldi était la seule

idée qui occupât son esprit et quoiqu'on l'assurât qu'il fût en prison, elle refusait de le croire.

« Vous ai-je jamais trompée, ma chère amie? » lui demanda Waldemar.

— « Non. Mais vous avez été trompé, et vous pouvez l'être encore. »

— « Eh bien, si je vais moi-même à la prison, si j'y vois Géraldi de mes propres yeux, me croirez-vous? »

— « Oui, je vous croirai : mais vous ne l'y trouverez pas. »

Waldemar se rendit à la prison, et quelque pénible que fût pour lui l'aspect de l'assassin de son épouse, il demanda à le voir.

Géraldi le reconnut aussitôt et se levant avec fureur en secouant les chaînes dont il était chargé : « Waldemar, s'écria-t-il, vient-il pour triompher lâchement d'un ennemi enchaîné? »

— « Non. Je ne viens pas vous insulter. Je viens par complaisance pour les desirs de mon épouse. »

— « De votre épouse? n'est-elle donc pas morte? »

— « Non. Elle est même hors de tout danger. »

Je n'essayerai pas de décrire la rage de Géraldi quand il entendit ces mots. Il vomit des imprécations contre elle et contre lui-même, et y mêla des regrets sur la mort de Mina et de sa mère, qu'il se reprochait d'avoir tué quoiqu'innocentes.

Waldemar ne put s'empêcher de lui dire qu'Ethelinde était aussi innocente que madame Sternheim et sa fille.

« Innocente ! s'écria Géraldi : innocente ! Quand elle m'a méprisé ! quand son orgueil lui a fait refuser ma main pour danser, et qu'elle a ensuite accepté celle d'un homme qui n'avait au-dessus de moi que sa naissance ! jamais les pauvres Sternheim n'avaient méprisé Géraldi ! et cependant ils n'existent plus, tandis que l'orgueilleuse vit pour triompher de son ennemi ! »

— « Non. Elle vit pour vous plaindre. Elle n'a pas de ressentiment contre vous, et avant de vous quitter je regarde

comme un devoir de vous assurer de son pardon. »

— « De son pardon ? de son pardon ! et qu'a-t-elle à me pardonner. N'a-t-elle pas été heureuse dans ses amis, dans son époux ; dans ses enfans ? N'a-t-elle pas été chérie, honorée, respectée ? Et moi, qu'ai-je été ? que suis-je ? que serai-je ? le tout, grâce à son détestable orgueil qui a flétri ma vie dans sa fleur. Je l'aimais, tout enfant que j'étais, Waldemar ; je l'aimais ; elle le savait ; et elle m'a humilié ; et elle m'a blessé au vif ! il est vrai que la haine a succédé rapidement à l'amour ; mais elle l'avait mérité. C'est elle qui m'a rendu l'horreur du genre humain, le rebut de la société. Son pardon ! c'est à elle à implorer le mien, pour avoir détruit toutes les espérances de ma jeunesse, pour m'avoir privé de tout avenir de bonheur dans ce monde et dans l'autre. »

Il se fit un instant de silence. Une vive émotion coupait la parole à Géraldi, et Waldemar quoiqu'étonné d'un ressen-

timent si profond, pour une cause aussi légère cédaient en ce moment à sa pitié pour le sort d'un homme doué de qualités énergiques qui, bien dirigées, auraient pu lui assurer une toute autre destinée! il le conjura avec instances de lui dire s'il pouvait le servir en quelque chose.

« Me servir! s'écria Géraldi d'un ton d'ironie amère; sans doute. Faites tomber mes fers; rendez-moi la liberté. Abandonnez votre poursuite, et obtenez de tous mes ennemis qu'ils en fassent autant. Vous voyez que je mets votre sincérité à une forte épreuve. Je sais que vous ne pouvez, ne voulez, ni ne devez me sauver. »

— « Vous savez que vous me demandez une chose qui n'est pas en mon pouvoir. »

« Pourquoi donc me faire des offres de service? »

— « Vous pourriez en désirer quelqu'autre? »

— « Oui. Le seul que j'attende de vous. Laissez-moi en repos! »

Waldemar retourna chez lui.

« Eh bien , lui dit Ethelinde d'un air de méfiance, vous ne l'avez pas vu? il s'est évadé, j'en suis sûre. »

Les assurances de Waldemar la convainquirent pourtant qu'il était réellement en prison ; mais elle resta bien persuadée qu'il finirait par trouver le moyen de s'échapper, ou qu'il serait acquitté lors de son jugement, et elle supplia vivement son mari de lui permettre de se retirer dans un couvent, comme dans le seul lieu où elle pût être à l'abri de sa haine. Enfin Waldemar, pour la tranquilliser, lui promit d'assister en personne au procès, de la conduire à l'instant même dans un cloître, s'il était acquitté ou s'il s'échappait.

Aucun de ces événemens n'arriva, et Géraldi fut condamné à perdre la vie. Il devait se passer deux jours entre le jugement et l'exécution, et Ethelinde, avec cette opiniâtreté froide qui prouvait le dérangement de son esprit, persistait à dire qu'il s'évaderait de prison, qu'il en était déjà évadé. A chaque ins-

tant, elle tressaillait, croyait l'entendre sur l'escalier, et le voir à la fenêtre. Waldemar ne savait comment combattre ces terreurs chimériques.

« Allez à la prison, lui dit-elle, et vous verrez que vous ne l'y trouverez plus. »

Il y retourna dans l'espoir de rendre un peu de calme à l'esprit d'Ethelinde.

Lorsqu'il entra dans la chambre où Géraldi était détenu, il le trouva la tête penchée sur sa poitrine; et absorbé dans ses réflexions; les yeux de son ennemi n'avaient plus cette expression de haine et de fureur qui l'avaient frappé lors de sa première visite.

Géraldi le regarda d'un air tranquille.

« Waldemar, lui dit-il, pourquoi persistez-vous à vous présenter devant moi. Vous passez pour un homme humain et généreux, et je ne puis croire que vous veniez ici pour insulter un malheureux. »

« Non, sur mon ame! répondit Waldemar, avec une émotion évidente. Géraldi fixa les yeux sur lui comme s'il eût

voulu lire au fond de son cœur.
« Votre épouse est-elle donc morte ? mourante ? »

« Non, grace au ciel ! elle vit, elle est bien portante. »

— « Pourquoi donc cette agitation ? Est-ce mon destin qui la cause ? je vous remercie. Waldemar, j'ai vu un prêtre depuis votre dernière visite, et il m'a dit des choses qui ont changé mes sentimens à l'égard d'Ethelinde Manstein. J'ai appris qu'avec tout son orgueil, elle avait cru du moins que Géraldi Duval avait une ame ; que me croyant mort, elle avait fait faire des prières publiques pour moi, ici, à Prague et à Ratisbonne. Je l'en remercie. Je crois que je suis satisfait de ne pas l'avoir tuée. Dites lui que... oui... je le crois... dites-lui que je lui pardonne. Maintenant ajouta-t-il, en se détournant, comme s'il eût rougi d'avoir un témoin de l'émotion qu'il éprouvait, laissez-moi, de grace, laissez-moi. »

« Que ne puis-je vous sauver ! s'écria

Waldemar, de ce ton qui porte la conviction dans le cœur de celui qui l'entend.

— « Vous ne le pouvez, mais on m'assure que le Rédempteur en a le pouvoir, et je m'efforce de le croire. Adieu ! »

« Vous aurez toutes nos prières ! » s'écria Waldemar, et il se retira.

Le lendemain matin Géraldi expia ses crimes sur l'échafaud. Il mourut avec fermeté, mais en exprimant un repentir sincère, et le récit de ses derniers momens fut satisfaisant pour Waldemar qui ne pouvait s'empêcher de prendre intérêt à cet homme extraordinaire.

Mais personne ne put convaincre Ethelinde qu'il fût mort. Elle persista à soutenir qu'il était vivant, qu'il avait trompé l'exécuteur, et les spectateurs, qu'il avait feint d'être mort, et qu'il reparaîtrait un jour pour l'assassiner.

Waldemar désespéré, craignait qu'elle n'eût perdu la raison sans retour; mais d'après l'avis du médecin qui se trouvait

près d'Ethelinde quand on vint lui annoncer l'exécution de Géraldi, et qui, témoin de son incrédulité, dit à son mari qu'aux maux désespérés il fallait opposer de violens remèdes, Waldemar se rendit chez le magistrat, et en obtint la permission de faire voir à son épouse le corps du meurtrier avant qu'il fût confié à sa dernière demeure. De retour chez lui, il la fit monter en voiture, et sans lui dire où il la conduisait, il la mena à la prison et la fit entrer dans la chambre où étaient déposés les restes de Géraldi.

« Voyez, incrédule Ethelinde, lui dit-il, regardez ces traits que vous ne pouvez avoir oubliés, et dites-moi si ce n'est pas bien Géraldi qui est sous vos yeux? »

Elle tressaillit de terreur, et reculant quelques pas, « retirons-nous, dit-elle à voix basse : il est endormi, et s'il vient à s'éveiller il me tuera. »

Waldemar perdit presque courage, et craignit que même cette dernière ressource ne lui échappât.

« Mais regardez-le bien, chère Ethelinde, lui dit-il à voix haute : ne craignez pas de faire du bruit. Le son de la dernière trompette, de la trompette du jugement peut seule l'éveiller aujourd'hui. »

Du jugement ! répéta Ethelinde en frémissant : oh ! pauvre Géraldi ! elle se rapprocha de lui, et quand elle vit ses yeux jadis si brillans et si terribles, mortes et éteints, ses joues creusées et pâles, ses lèvres livides, l'agitation de son sein annonça que la conviction était près d'entrer dans son esprit.

Waldemar sentit ses espérances se ranimer. Il prit la main de Géraldi et la mit brusquement dans celle d'Ethelinde. « Voyez, lui dit-il, si cette main si souvent armée contre vous, peut être désormais à craindre, »

Dès qu'elle sentit ce froid affreux, ce froid glacial qu'aucun être vivant ne peut éprouver, que la mort seule peut donner, ses doutes s'évanouirent, des pleurs qu'elle ne connaissait plus depuis long-temps coulèrent en abondance de

ses yeux, et opérèrent en elle une révolution salubre. « O Waldemar, s'écria-t-elle, en se jetant entre les bras de son mari, je suis convaincue ; mais délivrez-moi de cet affreux spectacle, je ne puis le supporter plus long-temps.

Depuis ce moment, rien ne troubla plus le bonheur de la famille Waldemar. Cependant quand l'idée de Géraldi se représente à l'imagination d'Ethelinde, elle éprouve toujours une agitation involontaire qui prend sa source non dans le ressentiment, mais dans la compassion, et elle ne cesse d'adresser de ferventes prières au souverain juge, pour qu'il lui pardonne comme elle lui a pardonné.

Nota. Ce roman est fondé sur un trait qui m'a été raconté ainsi qu'il suit : — Il y a environ vingt ans, une jeune fille d'environ douze ans, ayant refusé, dans un bal à Bruxelles, de danser avec un jeune homme à peu près du même âge, celui-ci sortit du bal, alla dans un café, y but plusieurs verres de vin, se mit en embuscade près de la porte de la maison où

le balse donnait, et dans le moment où l'on en sortait, tua par méprise une jeune fille qu'il crut celle qui l'avait refusé. Il fut arrêté sur-le-champ, et pendant qu'on le conduisait en prison, ayant passé par hasard près de celle qu'il avait voulu prendre pour victime, il lui dit à voix basse : « Je te retrouverai un jour ! » Il ne fut condamné qu'à vingt ans d'emprisonnement, à cause de son extrême jeunesse, et ce terme est en ce moment près d'expirer.


~~~~~

## LES CONFESSIONS

### D'UN HOMME BIZARRE.

---

#### PREMIÈRE PARTIE.

COMBIEN n'est-il pas étrange que moi qui ai fait le malheur de ma vie par un caractère ombrageux et taciturne, je songe en ce moment à révéler au monde le secret de mes pensées et de mes sentimens ! c'est la suite du changement que produisent sur l'esprit humain les vicissitudes de la vie ; quelle révolution en effet l'influence du malheur et du remords ne peut-elle pas opérer ?

J'étais né avec une fortune assez brillante. Je perdis malheureusement mes parens avant que leurs conseils et leurs exemples eussent eu le temps de former mon caractère. Jamais je ne reçus un avis, si ce n'est de la part de maîtres que je n'écoutais point, et qui m'aigrissaient au lieu de me corriger. « Et qui donc a le



droit de me blâmer, de m'adresser un reproche? » pensais-je : « ceux à qui la nature l'avait accordé n'existent plus ; je n'ai que faire des avis officieux de tous ces prétendus amis. »

J'avais pourtant un cœur sensible et affectueux ; mais porté de bonne heure à croire que l'on s'expose à être dominé et asservi en laissant voir trop d'affection et de sensibilité, je résolus de cacher soigneusement ces deux sentimens , et d'opposer une barrière de glace en apparence impénétrable, à toutes les attaques qui pourraient être dirigées contre mon cœur.

Le temps s'écoulait insensiblement. J'avais fait des études si non brillantes, au moins passables ; j'avais pris mes degrés à l'université ; ayant quitté le collège à vingt et un ans, je commençai l'étude des lois à Londres, à Lincoln's inn, et j'entrai en possession de l'héritage que m'avaient laissé mes parens.

J'avais un beau domaine à peu de distance d'une grande ville, et l'on croira



aisément que plus d'une jeune fille se proposa d'attaquer ma liberté. Mais malgré la politesse de mes manières, j'opposais tant de froideur à toutes les tentatives faites pour m'inspirer un sentiment contraire, que ni les mères, ni leurs filles ne pouvaient se flatter avec raison de réussir auprès de moi.

J'allais régulièrement à Londres pour prendre mes inscriptions en droit ; et quand je revenais chez moi, je continuais de me montrer si insensible aux avances flatteuses dont j'étais l'objet, qu'on finit par ne plus chercher à me mettre de toutes les parties ; l'opinion générale sur mon compte fut bientôt que je pouvais être fort aimable quand je le voulais, mais qu'il était si difficile d'arracher de moi un mot agréable, qu'en vérité je n'en valais pas la peine. J'avais pourtant un avocat, un avocat désintéressé, que je n'avais jamais cherché à gagner par des flatteries, ni par des attentions d'aucune espèce, mais qui par un sentiment de pure bienveillance,



naturel à un cœur généreux, prenait ma défense avec courage, toutes les fois que la médisance s'exerçait en mon absence, à mes dépens.

Ah ! que cet être sensible dont j'avais sans y penser, obtenu ainsi la protection..... mais n'anticipons point sur mon histoire.

Comme je vais avouer mes fautes, il doit m'être permis de dire un mot du peu de bonnes qualités que je possédais. J'étais riche, et j'aimais à faire part aux autres de mes richesses. Mais ce n'était pas un mérite en moi. Je n'avais le goût ni du luxe, ni de la représentation ; mes dépenses étaient toujours beaucoup au-dessous de mon revenu, et je donnais par une impulsion naturelle, plutôt que par principe ; car pour être charitable, je n'avais besoin de m'imposer aucune privation.

Le hasard voulut qu'un acte de bienfaisance que je croyais ignoré, vint à la connaissance de mon aimable apologiste, miss Caroline Orville, et fut la première



cause d'un attachement qui.... mais, comme je l'ai déjà dit, je ne veux pas anticiper sur les événements.

Elle ne devait pourtant pas m'aimer; car jamais je ne fus digne d'elle. Mon naturel bizarre ne convenait point à sa douceur, à sa tendresse, à sa complaisance.... allons! j'allais encore faire une digression.

Elle était charmante, si l'ensemble de la physionomie donne droit à ce titre, plutôt que la régularité des traits. Son sourire annonçait la gaieté douce et sans affectation d'un cœur en paix avec lui-même comme avec tout l'univers. La bienveillance animait ses grands yeux bleus, les tendres accents de sa voix. Le bonheur semblait devoir résider partout où elle daignerait fixer son séjour! — O souvenirs pénibles! laissez-moi poursuivre ma narration.

Quoique toujours en garde contre les amorces des femmes, je ne pouvais voir un être semblable avec des yeux indifférens.



Elle dansait à ravir ; j'aimais à être son partenaire.

Elle chantait délicieusement ; personne ne l'écoutait avec plus d'attention.

Elle causait avec esprit , quoique sans affectation ; je trouvais mille charmes dans sa conversation.

Souvent j'oubliais ma réserve habituelle auprès d'elle , et la froideur de mes manières disparaissait devant sa candeur et son amabilité.

C'était lui rendre un hommage : c'était reconnaître qu'elle exerçait sur moi le pouvoir le plus cher au cœur d'une femme. Rendre attentif , agréable et prévenant , un homme ordinairement distrait , froid et taciturne , était un triomphe dont toute sa modestie même ne pouvait l'empêcher de jouir, et l'on m'assura qu'elle ne permettait à personne de nier en sa présence que je fusse le plus aimable , le plus sensible et le plus communicatif des hommes ; elle ajoutait qu'elle avait les meilleures rai-



sons pour me regarder aussi comme le plus bienfaisant, et allait même jusqu'à dire qu'elle me trouvait fort bien.

Je n'avais pourtant d'autres prétentions à ce qu'on peut nommer la beauté chez les hommes, qu'une taille avantageuse et un air spirituel; mais je savais que ma physionomie était austère et peu prévenante. Elle prétendait pourtant qu'un sourire de bienveillance donnait à ma figure une expression qu'elle cherchait vainement ailleurs. Douce enthousiaste ! hélas ! hélas !.....

J'étais sur mes gardes contre tout attachement ; j'avais surtout résolu de ne jamais laisser connaître à une femme tout l'ascendant qu'elle pourrait avoir sur moi. Cependant il n'était guères possible que cette étrange prévention qu'elle éprouvait en ma faveur, ne me disposât enfin aussi favorablement à son égard.

Ainsi donc, en dépit de moi-même, je la regardai, je l'écoutai, je l'aimai. Je me trouvai bientôt hors d'état de refuser à mon aimable avocat une vive ex-



pression de ma reconnaissance, et quoique j'eusse eu grand soin de ne pas trahir l'étendue de mes sentimens, c'en fut assez pour fortifier ceux qu'elle nourrissait pour moi en secret.

Quelques circonstances peu dignes d'être rapportées m'exposèrent à des censures sévères que je ne méritais point. Ceux qui ont vécu dans une ville de province savent que le plus grand plaisir de la plupart de ceux qui l'habitent est de pouvoir rabaisser le mérite de quiconque s'élève tant soit peu au-dessus du niveau des autres, et que la ruine d'une réputation y est la plus douce des jouissances.

La calomnie qui circulait contre moi et à laquelle chacun de ceux qui la rapportaient ajoutait un nouveau coup de pinceau, fut débitée plusieurs fois en sa présence, et, tant par suite du sentiment secret qui lui parlait en ma faveur, que parce que la connaissance qu'elle avait du cœur humain lui avait appris qu'un homme est ordinairement d'accord



avec lui-même , et que certaines vertus sont incompatibles avec certains vices , elle ne manqua jamais de prendre ma défense : elle déclara qu'elle était convaincue que toute l'histoire était fausse, ou que si elle était représentée sous son jour véritable , elle ne pourrait que me faire honneur, loin d'être pour moi un sujet de reproche , et plus d'une fois sa candeur et son ingénuité réduisirent au silence ceux qu'elle ne pouvait réussir à convaincre.

Aussitôt que j'en fus informé, ma résolution fut prise.

Une fierté que je n'ai jamais pu subjuguier , quoique je ne prétende pas la justifier, m'avait déterminé à ne répondre que par le silence du mépris aux accusations injustes intentées contre moi, quoique j'eusse pu donner des preuves évidentes de mon innocence.

Mais cette femme qui avait si généreusement entrepris ma défense , sans avoir rien qui lui parlât en ma faveur que sa noble confiance en moi, l'estime



qu'elle avait pour mon caractère , et la méfiance que lui inspiraient des propos hasardés , cette femme me parut mériter , sous tous les rapports , toute ma reconnaissance , et je regardai comme un devoir pour moi de lui prouver que je faisais cas de son opinion , tout en méprisant celle des autres.

Je me rendis donc chez elle , je lui détaillai toute l'affaire ; je la forçai d'écouter ma justification, quoiqu'elle m'assurât que je n'en avais pas besoin , et je la quittai le cœur et l'esprit plus que jamais pleins de son image.

Depuis ce moment , mes soins pour elle devinrent si constans, le langage de mes yeux devint si tendre , qu'elle ne put douter de la conquête qu'elle avait faite, quoique sa délicatesse l'empêchât de montrer par un seul regard qu'elle en fût assurée ; elle devait s'attendre à fixer exclusivement mon attention partout où je la rencontrais, cependant elle ne paraissait jamais croire qu'elle y eût quelque droit. Cette conduite si diffé-



rente de celle de la plupart des femmes, fit que je l'aimai encore davantage ; car j'étais avant tout esclave d'une fierté mal entendue, qui ne voulait accorder à qui que ce fût aucun droit sur ma liberté, et à une femme moins qu'à tout autre.

Jusques-là tout allait bien : mais malheureusement le commérage de la ville vint se mêler de mes affaires et gâta tout. Je n'avais pas encore prononcé le mot d'amour à Caroline, que déjà le bruit de notre mariage était répandu partout.

Ce bruit était bien naturel après mes assiduités auprès d'elle. Mais mon amour pour l'indépendance se réveilla dans toute sa force, je rentrai dans mon caractère, je m'imaginai qu'on me croyait trop avancé pour pouvoir reculer, et que peut-être même les amis de Caroline avaient accrédité ce bruit pour me forcer à me déclarer plus promptement.

Un homme généreux n'aurait pas pensé ainsi, mais j'étais sans générosité.



Non seulement je conçus cette opinion, mais j'y conformai ma conduite: j'affectai tout à coup de la froideur pour l'être sensible dont je croyais avoir obtenu la tendresse, sans autre motif que celui de ne pouvoir supporter l'idée qu'on crût avoir influencé mes actions, et m'avoir forcé par des propos à épouser une femme que j'adorais.

En conséquence à un bal où nous nous trouvions tous deux, au lieu de solliciter sa main pour danser, je me contentai de la saluer et me tins éloigné d'elle. J'eus assez de courage pour supporter les regards qu'elle jetait sur moi d'un air de surprise plutôt que de reproche, et je vis avec une basse satisfaction cette Caroline ordinairement si vive et si gaie, danser toute la soirée d'un air distrait et ennuyé.

J'avais affiché la même froideur dans deux autres occasions, quand un rival et un rival formidable, vint me disputer ma conquête.

On savait que Caroline avait refusé



plusieurs partis qui s'étaient présentés pour elle ; mais aucun de ces partis n'était bien brillant , et le rival qui se mettait alors sur les rangs , était digne d'elle sous tous les rapports. Je dois lui rendre cette justice , et je fus plus d'une fois étonné qu'elle n'en fît pas autant. Je m'avouai même qu'elle aurait dû l'aimer , et que rien ne pouvait l'en empêcher , qu'une prévention aveugle pour un homme qui la méritait moins. Pour moi , je me jugeai si sévèrement que je la trouvai à blâmer de me donner la préférence sur lui. Il était bien fait , jeune , d'une figure agréable , d'un excellent caractère , plein d'instruction , de talens et de vertus ; il était au-dessus d'elle par le rang , la naissance , et la fortune : il fut pourtant refusé , parce que le cœur de Caroline s'était prononcé pour moi. Qu'est-ce donc que cette passion qu'on nomme amour , qui refuse d'écouter la voix du jugement , et qui renverse les autels de la vérité pour en élever à l'erreur ?

Rien ne m'assurait pourtant que ce



rival redoutable ne réussirait point , et je relâchai quelque chose de ma froideur , quand je m'aperçus du but auquel tendaient ses attentions marquées. J'y fus surtout déterminé par les regards satisfaits et ironiques que jetait sur moi une amie de Caroline , Mistriss Belson , qui ne pouvait me souffrir , qui protégeait mon rival , et dont l'air semblait me dire : « Vous l'avez perdue pour toujours. »

En conséquence , au premier bal , j'invitai Miss Orville à danser. Elle était engagée à mon rival pour les deux premières contredanses ; mais elle accepta pour les deux autres , et je trouvai une différence frappante entre la manière dont elle dansa avec moi , et celle dont elle avait dansé avec lui. En dansant avec lui ses regards erraient au hasard de tous côtés , et se fixaient sur lui sans expression. Quand nous dansâmes ensemble , ses yeux brillaient , son teint était animé , et si ses regards semblaient fuir les miens , on voyait que sa fierté



justement blessée de mon indifférence apparente , n'osait avouer le plaisir qu'elle éprouvait.

Bien des femmes se seraient vengées en me traitant avec une froideur qui n'aurait peut-être pas existé au fond de leur cœur ; et elles auraient eu raison. Mais le cœur de Caroline était étranger à tout artifice, et quoique, dans mes humeurs injustes, je l'aie quelquefois accusé de pousser l'ingénuité jusqu'à manquer de délicatesse, à présent je lui rends justice, et je suis convaincu que si toutes les femmes lui ressemblaient , les amans et les époux n'en seraient que plus heureux : mais il faudrait aussi que les hommes fussent plus parfaits pour mériter de pareilles femmes. C'est encore une digression. Je tâcherai de m'en abstenir.

Après avoir fait cet effort sur mon amour-propre , et m'être assuré que mon rival, malgré tous ses avantages ne m'avait pas encore supplanté, je continuai à être peu assidu auprès d'elle, et



comme on était certain que je n'avais encore annoncé aucune prétention positive à la main de Caroline, mon rival en fit la demande formelle. Mistriss Belson l'appuya de tout son crédit, fit valoir les avantages d'une telle alliance, mais tout fut inutile; Caroline le refusa avec une obstination que je dois appeler mal entendue, et désespérant de réussir, il partit de la ville.

On s'attendait alors que je me présenterais à mon tour; car personne ne doutait qu'il n'eût été refusé pour l'amour de moi. Mais ce fut précisément parce que je savais qu'on s'attendait à cette démarche, que je résolus de ne pas la faire, et je persistai dans cette résolution, quoique je fusse bien souvent près de la voir échouer quand je me trouvais près de Miss Orville, quand j'étais exposé aux charmes de ses traits, de sa voix, de ses manières ingénues, et quand je voyais l'air de douce mélancolie répandu sur son front depuis que je lui marquais moins d'empressement,



expression touchante qui lui donnait encore plus d'attraits à mes yeux.

Au lieu de lui témoigner autant de froideur que je l'avais fait pendant quelque temps, j'eus alors l'impertinence de m'arroger avec elle un ton d'aisance et de familiarité qui prouvait combien je comptais sur l'empire qu'elle m'avait laissé prendre sur son cœur. Au lieu de l'aborder en la saluant respectueusement, je lui prenais la main en lui disant : Eh bien ! comment va la santé ? Quand je la rencontrais je lui faisais une légère inclination de tête, sans même porter la main à mon chapeau. Je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir que l'indignation que Mistriss Belson témoignait ouvertement de cette conduite, commençait à être partagée par la douce Caroline elle-même.

Et pourquoi agissais-je ainsi ? Tout ce que je puis dire c'est que j'obéissais à la bizarrerie de mon caractère, et j'exhorte bien vivement toutes mes lectrices à ne jamais confier le soin de leur bonheur



à un homme en qui elles en remarqueraient un semblable.

Après m'être ainsi joué des sentimens d'un cœur trop ouvert pour qu'il pût les cacher à mes observations, je me rendis à Londres pour y prendre une de mes inscriptions en droit ; mais on savait que j'avais dessein de revenir passer chez moi les fêtes de Noël, et j'y revins effectivement deux ou trois jours avant le 25 décembre.

Aussitôt après mon retour, j'allai voir Miss Orville, chez qui je trouvai Miss Belson. Je fus surpris du changement que je remarquai dans Caroline ; elle me reçut d'un air calme et presque avec froideur. Elle me dit qu'elle partait le lendemain pour aller passer les fêtes de Noël chez Sir Charles Denham. J'eus beaucoup de peine à cacher le chagrin que me causa cette nouvelle : je savais que la maison de Sir Charles serait à cette époque le rendez-vous d'un grand nombre de personnes aimables des deux sexes, et que Caroline y serait l'ob-



jet des soins de bien des jeunes gens dont quelqu'un réussirait peut-être à prendre ma place dans son cœur.

Mais voyant les yeux de son amie fixés sur moi, j'eus recours à la dissimulation. J'étais enchanté, lui dis-je, qu'elle dût passer les fêtes si agréablement ; je l'engageai même à y rester toute la semaine suivante, ajoutant que d'après la connaissance que j'avais des maîtres de la maison, je ne doutais pas qu'ils ne procurassent à leurs hôtes tous les plaisirs possibles.

Comptez-vous y aller ? me demanda Mistriss Belson, avec empressement, tandis que Caroline me regardait avec une émotion que j'interprétai en ma faveur : comptez-vous y aller ? je sais que vous y êtes invité. »

« Je l'ai été, dis-je, mais je n'irai point. Ainsi l'avis que je donne à votre aimable amie est entièrement désintéressé, et de pure bienveillance. Je parle même contre mes intérêts ; car qu'est cette ville sans elle ? un véritable désert. »



Je jetai sur Caroline un regard à la dérobée en finissant de parler, et je vis son visage se couvrir d'une rougeur soudaine ; mais je ne pus distinguer si c'était de plaisir du compliment que je lui adressais, ou de dépit de ce que son départ ne me décidait pas à la suivre. Son amie me complimenta d'un ton railleur sur la bienveillance désintéressée dont je semblais me faire un mérite. Elle avait raison sans doute de tourner en ridicule un sentiment que j'affichais tout-à-coup, et dont ma conduite passée n'avait guère donné de preuves à Miss Orville. Voyant alors Caroline tomber dans une rêverie dont le sujet n'était probablement pas agréable, j'appelai à mon secours tous mes moyens de plaire et je parvins à l'engager dans une conversation.

Peu-à-peu, elle reprit avec moi son ancien ton d'aisance et de franchise, et nous parûmes tous deux goûter autant de plaisir à converser ensemble, qu nous en avions jamais éprouvé ; mais



mesure que notre gaieté augmentait, et ne nous paraissions charmés l'un de l'autre, le sourcil de Mistriss Belson se fronçait, et son ton devenait aigre et piquant.

Quelqu'un la demanda, et elle fut forcée de nous quitter un instant, à son grand regret, car il était évident qu'elle désirait rester présente à notre conversation. Je demeurai seul avec Caroline. Au même instant la vivacité qui nous animait fit place à l'embarras; nous gardâmes le silence; les yeux de Miss Orville m'évitaient, tandis que les miens la cherchaient. Enfin entraîné épar la situation dans laquelle je me trouvais je m'approchai d'elle, et m'appuyant sur la cheminée près de laquelle elle était assise, je lui dis avec l'accent le plus tendre : « Ainsi donc vous partez pour quinze jours, peut-être pour un mois? »

« Probablement, répondit-elle, en jouant avec le cordon de la sonnette. C'est vous même, vous le savez, qui m'y avez engagé.



« Je vous ai y engagé, m'écriai-je; et j'allais laisser échapper quelques-uns des sentimens de mon cœur, quand Mistriss Belson reparut. Ne voyant aucune apparence qu'elle me laissât de nouveau tête-à-tête avec Miss Orville cette soirée, je me retirai, non sans avoir obtenu la permission de la revoir le lendemain avant son départ, pour lui apporter un livre qu'elle m'avait prié de lui prêter.

J'aurais certainement désiré ne pas laisser une ennemie déclarée près de Caroline; car je savais que la bizarrerie de ma conduite m'exposait à de sévères et justes reproches. Mais je savais aussi que j'avais un avocat dans son cœur, et je retournai chez elle le lendemain avec plus d'espérance que de crainte. Je n'eus pourtant pas à m'applaudir de la réception que me firent les deux amies. Mistriss Belson me témoigna plus d'humeur et d'antipathie que jamais, et Miss Orville qui probablement avait réfléchi que le moment de tendresse que je lui avais montré la veille avant de la quitter,



n'était qu'un nouveau trait de coquetterie, me reçut avec une sorte de réserve et de dignité que je n'avais jamais jusqu'alors remarquée en elle, et que mon jugement approuva, quoique mon cœur en fût déchiré.

Ce fut en vain que j'entamai les sujets les plus intéressans; Carolinen'était pas disposée à la conversation. Je cherchai en vain à rencontrer ses yeux, à lui exprimer par mes regards l'amour et le regret que j'éprouvais, elle parut éviter sans effort et sans émotion, de jeter les yeux sur moi, et je commençai à craindre de m'être trompé, en m'imaginant qu'elle avait conçu pour moi un sentiment décidé de préférence. Cette idée m'était presque insupportable, et voyant combien ma présence semblait peu agréable, je serais parti sur-le-champ, si je n'eusse senti qu'il m'eût été impossible de prendre congé de Miss Orville, sans lui faire connaître au vrai l'état de mon cœur, ce dont mon orgueil ne pouvait supporter l'idée.



Je restai donc, tantôt parlant, tantôt tournant les feuilles d'un livre de musique, quelquefois considérant à travers ma lorgnette des tableaux suspendus dans son salon.

La voiture qui devait les conduire arriva enfin. Elles mirent leurs schalls et se disposèrent à partir. Je ne pouvais me dispenser de leur offrir la main, je présentai un bras à Mistriss Belson et j'avancais l'autre vers Caroline quant elle déconcerta mes projets en descendant l'escalier avec agilité, et en sautant légèrement dans la voiture sans attendre mon aide. Cette conduite piqua mon amour-propre et me donna la force de lui faire mes adieux d'une voix ferme et assurée.

Je fis plus, misérable fat que j'étais ! quand elle me salua, lorsque la voiture partit, je lui adressai un de ces sourires auxquels elle prétendait trouver tant d'expression, voulant que le dernier souvenir qu'elle emporterait de moi fût en ma faveur.



Je retournai chez moi peu satisfait de moi-même, mécontent de miss Orville et maudissant presque mistriss Belson. Je ne pouvais chasser de mon esprit l'idée pénible que j'allais être des jours, des semaines sans voir Caroline, et qu'elle allait se trouver entourée de jeunes gens auxquels elle ne pourrait manquer de plaire, et qui auraient des prétentions égales aux miennes, et peut-être avec plus de moyens de succès. Quelquefois je prenais la résolution de la suivre chez sir Charles dans un jour ou deux : mais comme j'avais refusé l'invitation qu'il m'avait faite, l'orgueil me défendait cette démarche à laquelle mon cœur me portait ; car il n'était pas douteux qu'on l'attribuerait à sa véritable cause, au pouvoir qu'avait Caroline de m'attirer.

Pour la première fois de ma vie je me trouvais dans la pénible nécessité de chercher à faire ce qu'on appelle tuer le temps. J'avais refusé d'aller passer les fêtes chez sir Charles pour me livrer à



l'étude de quelques livres de jurisprudence que je venais d'acheter ; mais en vain je m'asseyais à mon bureau en les tenant ouverts devant moi ; je ne voyais à chaque page que les yeux bleus de Caroline. Je crus qu'une lecture moins sérieuse conviendrait mieux à la situation de mon esprit ; j'eus recours à l'histoire, aux belles lettres, mais si j'y trouvais un fait remarquable, un passage saillant, c'était pour le répéter à Caroline à son retour que je cherchais à le retenir.

Ce n'était pas que je trouvasse mes chaînes légères : tout au contraire, je me révoltais contre des fers que je ne pouvais briser. Toute la fierté, toute l'indépendance de mon âme étaient humiliées de me voir l'esclave d'une femme, quoique cette femme fût la plus aimable, la plus parfaite de tout son sexe. Ainsi se passa la première semaine de l'absence de Caroline. Il en fut de même de la seconde, et l'on ne parlait pas encore de son retour.

A cette époque un ami de sir Charles,



et qui était aussi le mien , vint me voir après avoir passé quinze jours chez lui , et me fit la description de tous les plaisirs qu'on y goûtait. J'eus peine à écouter son récit jusqu'à la fin . Caroline était l'ame de toute la société. Si elle jouait d'un instrument , si elle chantait, si elle dansait, un concert unanime d'éloges s'élevait autour d'elle ; tous les jeunes gens, des hommes distingués par leur naissance et leur fortune semblaient se disputer ses bonnes grâces. Je pouvais à peine m'empêcher de rompre en visière à cet insupportable bavard qui se plaisait à m'enfoncer un poignard dans le cœur. Mais je n'avais pas encore entendu ce qui était le plus fâcheux , le plus inquiétant pour moi. « Sir Henri Douglas ajouta-t-il , fait une cour assidue à miss Orville qui paraît recevoir ses soins avec plaisir, et personne ne doute que leur mariage n'ait lieu d'ici à peu de temps. »

Heureusement pour moi , il se retira après m'avoir porté ce dernier coup qu'il



adoucit pourtant en me disant à la porte : « Sir Charles est enchanté de la société qu'il a rassemblée chez lui , et il m'a dit qu'il n'aurait rien manqué à sa satisfaction, si vous aviez accepté l'invitation qu'il vous avait faite. »

Alors, pensai-je en moi-même, puisque sir Charles a parlé ainsi, il me donne un prétexte pour me rendre chez lui en dépit de mon refus , et bien certainement j'y serai dès demain. »

Mais il régnait dans la ville une maladie épidémique, quoique peu dangereuse , et le lendemain j'en fus attaqué ; soit que j'eusse déjà gagné la contagion avant d'apprendre les détails que m'avait donné cet ami communicatif , soit que cette maladie ne fût que la suite de l'extrême agitation qu'ils m'avaient occasionnée. Quoi qu'il en soit, je fus obligé d'envoyer chercher un médecin , et de garder le lit pendant trois jours. Le cinquième je me trouvais guéri, et le sixième je me disposai à partir pour la terre de sir Charles.



Mais quand je me regardai dans une glace; quand je vis les ravages qu'avaient faits sur moi la fièvre et la diète, quand je songeai à la comparaison qu'on pourrait faire entre mes joues maigres et blêmes, et la figure riante et fleurie de tant de jeunes gens brillants de fraîcheur et de santé, mon courage m'abandonna et j'eus envie de rester chez moi. Je réfléchis pourtant que je ne devais point à des avantages extérieurs la préférence dont Caroline semblait m'honorer, et si d'ailleurs elle pouvait savoir que l'état où elle me verrait n'avait d'autre cause que l'excès de mon attachement pour elle, ne serait-elle pas portée à m'en aimer davantage? Mais comment pourrait-elle le savoir, à moins qu'elle ne l'apprît de moi? mon orgueil pouvait-il me permettre de lui faire un tel aveu? « Non! m'écriai-je, non! jamais une femme ne saura à quel état de dégradation et de dépendance elle a le pouvoir de me réduire! »

« D'ailleurs, pensai-je encore, si ce



qu'on dit est vrai , si elle a promis sa main à Douglas , pourquoi irais-je être témoin du triomphe d'un rival ? » Mais le moment d'après, un reste d'espérance se réveillait dans mon cœur ; je pensais que ce triomphe n'était peut-être pas encore bien décidé. Enfin je partis.

J'arrivai chez sir Charles Denham , deux heures avant le dîner , lorsque toute la compagnie après avoir fait sa promenade du matin , à pied , à cheval ou en voiture, était réunie dans le salon jusqu'au moment de songer à la toilette, et s'occupait les uns à différens jeux, les autres à causer, ou à examiner des portefeuilles de gravures qui se trouvaient sur une table.

Mon entrée dans le salon n'occasionna aucun mouvement , parce que me sentant fort agité , je priai le domestique de ne pas m'annoncer : car je ne connais rien de plus pénible pour un homme susceptible que d'entrer à la suite de son nom dans une salle rem-



plie de monde , surtout quand il doit y rencontrer une personne dont la seule idée lui cause de l'émotion.

La première chose que je vis en arrivant , fut ma figure répétée dans une glace en face de la porte , et je crus ne m'être jamais vu un air si pâle , une si mauvaise mine ; et tandis que je faisais cette réflexion , je remarquai un contraste parfait dans la figure de sir Henri Douglas appuyé d'un air amoureux sur la chaise de miss Orville , qui faisait une partie d'échecs avec un homme que je n'avais jamais vu. Elle jetait sur Douglas un coup-d'œil de satisfaction et de triomphe , parce qu'elle croyait être sur le point de faire son adversaire échec et mat. Je ne m'arrêtai pas près d'elle , et je n'osai même pas la regarder une seconde fois , mais je l'avais vue tressaillir en me reconnaissant , et un instant après j'entendis sir Henri s'écrier qu'elle avait mal joué. Je passai dans la pièce suivante et j'y trouvai sir Charles que je cherchais. J'en reçus tout l'accueil que je pouvais



désirer ; mais mistriss Belson qui était avec lui changea de couleur en m'apercevant, et je vis clairement que mon arrivée lui déplaisait. Elle s'approcha pourtant de moi, en s'écriant, mais non d'un ton de compassion : « Est-il possible que ce soit vous ? je n'aurais jamais cru que quelques jours pussent produire un tel changement sur la figure d'un homme ! comme vous avez mauvaise mine ? »

« Ce n'est pas en parlant ainsi que vous lui en donnerez une meilleure, » dit sir Charles Denham.

— « Pardonnez-moi ! voyez ! il a déjà plus de couleurs ; il n'est plus si horriblement blême qu'il y a un instant. »

« Vous le seriez peut-être davantage, répliquai-je, si vous aviez été aussi malade que je l'ai été. »

— « Malade ! vous malade ! je croyais que rien ne pouvait vous faire mal ; que vous étiez fort comme un lion. On croirait vraiment que vous êtes amoureux. Pauvre homme ! si cela est, je vous plains,



et vous me faites réellement compassion. »

A ces mots, elle me quitta en fredonnant un air d'opéra, et rentra dans le premier salon en pirouettant, comme si elle eût été occupée d'idées agréables, me laissant en proie à de sombres réflexions; car sa gaieté semblait m'annoncer qu'elle ne doutait plus du triomphe de mon aimable rival.

Sir Charles s'aperçut de mon émotion, et vit disparaître de mes joues le peu de couleurs que l'attaque de mistriss Belson y avait fait naître. Il me fit asseoir, me força d'accepter un verre de vin qui ne me fut pas inutile pour me donner occasion d'attribuer à la fatigue du voyage l'agitation que le dépit m'avait occasionnée. Il me demanda des détails sur la nature et la durée de ma maladie, et après que je lui eus répondu: « eh bien, eh bien, me dit-il, en voilà bien assez pour pâlir un visage, sans que l'amour vienne s'en mêler. »

Il me fit l'éloge de la société qu'il avait



en le bonheur de réunir, et me proposa de me présenter aux personnes que je ne connaissais pas encore. Je le suivis dans le salon. Caroline venait de finir sa partie, et se levait lorsque j'y entraï. Elle vint à moi en me tendant la main d'un air d'aisance et de liberté d'esprit dont je l'aurais volontiers dispensée, et qui ajouta encore à mon trouble et à mon embarras. Je remarquai que sir Henri Douglas nous examinait avec attention, et je ne me trouvai pas plus à l'aise en voyant le feu dont ses yeux brillaient quand ils se fixaient sur Caroline.

Elle me plaisanta sur le peu de stabilité de mes résolutions, et ajouta que puisque jem'étais décidé à venir chez sir Charles, elle était surprise que je n'y fusse pas venu plutôt.

« J'y serais venu plutôt, lui répondis-je, si une maladie ne m'en eût empêché. »

« Une maladie ! s'écria-t-elle d'un air inquiet : mais elle n'en put dire davantage ; son amie vint à elle, la prit par le



bras , et l'entraîna presque malgré elle, en lui disant qu'il était plus que temps d'aller faire sa toilette pour le dîner. Caroline la suivit , et le peu d'espérance que m'avait donné le désir évident de mistriss Belson de l'éloigner de moi, s'évanouit en la voyant accepter d'un air de plaisir la main de sir Henri qui la lui offrit pour traverser le salon.

Je montai dans la chambre qui m'était destinée, et je quittai mes habits de voyage, mais je crus que ma toilette ne finirait jamais. Mes cheveux étaient rebelles à la brosse et se refusaient à prendre le pli que je voulais leur donner; je ne pus parvenir à arranger à mon gré le nœud de ma cravatte, et en me regardant dans mon miroir, je ne pus que répéter l'expression de mistriss Belson. « *Horriblement blême, véritablement !* »

La cloche ayant annoncé le dîner, je descendis dans le salon. Comme je m'y attendais, sir Henri donna la main à miss Orville, quoique, étant l'homme le plus distingué de la compagnie, il eût



dû la présenter à une dame mariée. Cette petite circonstance me contraria vivement, et la dame que je conduisis dans la salle à manger, et près de laquelle par conséquent je dus m'asseoir à table, ne me trouva sûrement pas un voisin bien agréable. Pour que rien ne manquât à ma peine, j'avais en face mistriss Belson, qui me fit voir par son air de triomphe que tout était arrangé au gré de ses désirs, jetant sur moi de temps en temps un coup d'œil ironique, et regardant d'un air de satisfaction sir Henri et Caroline assis au haut de la table, et sur lesquels je n'osais lever les yeux.

Lorsque le dessert fut placé sur la table, et que les domestiques se furent retirés, la conversation devint générale; sir Charles m'adressa plusieurs fois la parole sur des sujets qui m'intéressaient. J'oubliai un instant mes motifs de chagrin en causant avec lui, et j'eus le plaisir de voir miss Orville nous écouter avec attention. Mais l'infatigable mistriss



Belson, était aux aguets ; elle mit ses gants, toussa, battit le tambour sur la table, et finit par demander aux dames si elles ne pensaient pas qu'il fût temps de passer dans le salon ; elles se levèrent toutes, et ainsi se termina mon triomphe de quelques minutes. Je me levai pour ouvrir la porte aux dames ; Caroline jeta les yeux sur moi en passant, et je lui adressai en soupirant un regard sur l'expression duquel elle ne put se méprendre. Une foible rougeur couvrit ses yeux, et je crus entendre un soupir qu'elle cherchait vainement à retenir. L'homme amoureux est comme celui qui se noye ; il s'accroche à une paille pour ne pas tomber dans le désespoir. J'étais tout autre quand je me remis à table, et lorsque nous allâmes rejoindre les dames, j'avais l'œil brillant et le visage animé.

Cette jouissance momentanée fut bientôt remplacée par une sensation pénible, quand je vis miss Orville se reculer pour faire place à sir Henri sur



le sofa où elle était assise , et causer avec lui de l'air le plus enjoué. Je ne goûtai de repos que lorsque j'eus déterminé sir Charles à la prier de passer au piano, afin de ne pas la laisser dans cette situation ; mais j'y gagnai peu de chose : sir Henri lui présenta la main, l'y conduisit, et resta ferme à son poste à ses côtés. Je me plaçai en face , et j'eus la satisfaction de voir que la manière dont je la regardais , la troublait , et qu'elle avait la voix plus tremblante que de coutume.

Je ne sais comment cela arriva ; mais quand elle eut fini de chanter, je gagnai sir Henri de vitesse , et je lui offris la main. Je ne lâchai la sienne qu'après l'avoir légèrement pressée, ce que je ne m'étais jamais permis, et un nouveau soupir annonça que mon cœur était trop épris pour pouvoir désormais cacher mes sentimens. Je ne la conduisis pas au sofa qu'elle avait quitté , mais à un fauteuil sur lequel elle fut bientôt entourée d'une foule de flatteurs qui s'é-



puisèrent en complimens , tandis que je ne pouvais prendre sur moi de lui adresser un seul mot d'éloges.

Elle écoutait leurs adulations d'un air distrait ; mais Douglas étant revenu près d'elle , elle reprit son air animé , causa avec lui d'un ton enjoué , en évitant mes regards , semblait chercher les siens avec une complaisance que j'accusais de manque de délicatesse , et dont mon rival semblait jouir avec ivresse. Je me sentis bien soulagé quand une dame commença sur le piano un concerto qui mit fin à leur conversation pour quelque temps.

Pendant ce morceau , je ne cessai d'examiner Caroline avec attention. Elle paraissait écouter la musique , mais je voyais qu'elle était enfoncée dans une profonde rêverie. Cette rêverie ne me promettait pourtant rien de flatteur , car elle semblait causée par le dépit plutôt que par l'émotion.

Je ne pourrais décrire toutes les alternatives de craintes et d'espérances qui m'agitèrent pendant cette soirée , et ,



contre mon usage ordinaire, je ne cherchai pas à les dérober aux yeux des autres. Je pouvais à peine concevoir le changement qu'avait produit en moi la crainte de perdre Caroline. Ma réserve, mon orgueil, mon sentiment d'indépendance, ma crainte du ridicule, tout avait disparu. L'amour seul, avec sa suite de doutes, d'alarmes et d'inquiétudes, régnait despotiquement sur mon cœur.

Le lendemain, le surlendemain et le jour suivant ne furent que la répétition du premier; si ce n'est que chaque jour mistriss Belson inventait quelque nouveau moyen pour me tourmenter, et me porter à croire que bien certainement miss Orville finirait par accepter la main de sir Henri Douglas. Mes propres observations me donnaient les mêmes craintes; car, pensais-je, comment une femme honnête, sincère, généreuse, encouragerait-elle un homme dont elle a rejeté les vœux, si elle n'avait pas l'intention de récompenser sa constance?



Dans la soirée du quatrième jour qui suivit mon arrivée, comme j'allumais un bougie sur une table près de laquelle Douglas et miss Orville étaient depuis quelque temps en conversation, j'entendis mon rival lui dire : « Ainsi donc, je vous trouverai demain matin à huit heures dans le jardin? »

« J'y serai, répondit-elle. »

Il prit sa main, la porta à ses lèvres et se retira.

Ce spectacle me parut l'anéantissement de mes espérances, et soit par suite de la maladie que j'avais essuyée, soit par un effet des inquiétudes d'esprit dont j'avais été dévoré depuis mon arrivée chez sir Charles, je sentis mes forces m'abandonner, ma vue se troubler; je laissai mon chandelier sur la table, et je n'eus que le temps de sortir du salon en me soutenant le long du mur. Sir Henri Douglas qui s'était détourné pour parler à d'autres personnes ne remarqua ni ce qui m'arrivait, ni l'alarme qu'en conçut Caroline qui s'en était



aperçue. Celle-ci au contraire entendant du bruit dans la chambre voisine comme si quelqu'un fût tombé, sortit avec précipitation pour me chercher. Ni son cœur ni son oreille ne l'avaient trompée. J'avais perdu un instant l'usage de mes sens ; mais ma chute me l'avait rendu sur-le-champ ; je venais de me relever , et je m'asseyais sur une chaise quand elle arriva.

Je vais maintenant décrire un des plus beaux , un des plus heureux momens de ma vie. Mais quel souvenir pénible ! comment retracer une scène de bonheur qui fut ensuite terminée par.... La plume me tombe des mains et il faut que j'interrompe ma narration.

## SECONDE PARTIE.

J'ai surmonté ma faiblesse : je crois pouvoir reprendre mon récit.

Qu'on juge de ce que j'éprouvai quand, en reprenant mes sens, je vis devant moi Caroline , debout, tremblante,



pâle d'inquiétude, et que je l'entendis me demander d'une voix à peine articulée, si je me trouvais indisposé, si j'avais besoin de quelque secours? —

Ce n'était plus le moment de la réserve ni de la dissimulation. Nous étions seuls, et dans l'agonie d'une passion sans espoir, je lui demandai pourquoi elle montrait tant d'intérêt pour un malheureux qui ne l'était que par elle, tant de compassion pour un mal qu'elle seule avait occasionné.

« Moi ! moi ! » s'écria-t-elle d'une voix faible.

— « En pouvez-vous douter ? mais pourquoi restez-vous ici ? retournez dans le salon, allez rejoindre l'heureux Douglas. Allez lui renouveler la promesse de vous trouver demain matin dans le jardin, et laissez-moi périr ici ! »

« Vous laisser périr ! s'écria-t-elle en fondant en larmes : ingrat ! »

J'attendis un instant que son émotion se fût un peu calmée, et lui prenant la



main : « Caroline , lui dis-je , n'aimez-vous donc pas M. Douglas? »

— « L'aimer ! moi ! non vraiment. »

— « Ne dois-je donc pas me livrer au désespoir ? m'ordonnez-vous de vivre et d'espérer , Caroline? »

Elle ne me répondit rien. Elle ne pouvait parler. Cette preuve du plus vif attachement qu'elle recevait alors d'un homme dont la conduite à son égard avait toujours été marquée , à ce qu'on lui avait dit et à ce qu'elle avait cru elle-même , par l'égoïsme et la coquetterie ; d'un homme qu'elle avait inutilement cherché à bannir de son cœur , était une épreuve trop forte pour sa sensibilité , et pendant quelques minutes , elle resta la tête appuyée sur mon épaule , gardant le silence , et incapable de maîtriser son agitation. Que ce silence était éloquent ! de quel bonheur ne jouissais-je pas ! — Nous ne rentrâmes dans le salon qu'après qu'elle m'eut assuré que les attentions de sir Henri ne troubleraient plus ma



tranquillité ; qu'elle se trouverait au rendez-vous qu'elle lui avait donné pour le lendemain , parce que c'était un rendez-vous d'affaires , où mistriss Belson devait se trouver avec elle , et qu'elle saisirait cette occasion pour informer Douglas qu'elle avait promis sa main à celui qui possédait déjà son cœur.

Je rentrai dans le salon avec des sentimens bien différens de ceux que j'éprouvais quand j'en étais sorti. Caroline était trop agitée pour rester ce soir en compagnie. Elle se retira presque aussitôt dans son appartement , et je ne tardai pas à aller m'enfermer dans la solitude de ma chambre pour y jouir à loisir du nouvel et délicieux avenir que cette heureuse soirée m'avoit promis si inopinément.

Si je ne passai pas la nuit à dormir , je l'employai à des réflexions bien satisfaisantes pour mon cœur , et je saluai l'aurore à son retour avec des sensations de plaisir auxquelles j'étais étranger depuis long-temps.



Il faut pourtant que je me rende la justice de dire que ce plaisir n'était pas tout-à-fait sans mélange d'amertume ! Je ne pouvais penser sans un certain regret aux chagrins que Caroline allait causer à un rival dont je savais apprécier les qualités aimables , et ce ne fut pas sans un sentiment de compassion que le la vis à ma croisée avec mistriss Belson, joindre sir Henri qui les attendait déjà sur la pelouse. Ils firent la promenade qu'ils avaient projetée. Ils se rendaient comme je l'appris ensuite, à la chaumière d'une pauvre veuve au sort de laquelle il désirait inspirer de l'intérêt à miss Orville.

Lorsque je les eus perdus de vue, je descendis et je me promenai dans les bosquets qui entouraient la pièce de gazon , en attendant leur retour. Cet intervalle me parut bien long ; enfin je les vis reparaitre. Mistriss Belson marchait en avant à la distance d'une centaine de pas , et Caroline paraissait engagée



dans une conversation sérieuse avec sir Henri.

Dès que mistriss Belson me vit, elle s'avança vers moi en souriant, et d'un air triomphant.

« Vous voyez ce qui se passe là bas , me dit-elle : je sais qu'un tiers est de trop en certaines occasions , et c'est pourquoi je les ai laissés. »

Ce discours me convainquit qu'elle ignorait la nature de cette conférence, et j'avoue que je jouis alors de la mortification que je savais qu'elle éprouverait quand elle en apprendrait le résultat, d'autant plus qu'elle me regardait fixement en me parlant ainsi, pour se donner le plaisir de voir mon trouble et mon embarras. Mais elle s'en flattait en vain ; je lui répondis d'un ton calme, mais avec une teinte de sarcasme, que j'admiraïs la manière dont elle savait pénétrer les sentimens des autres.

« Y a-t-il des hommes assez dissimulés ? s'écria-t-elle, sentant mon ironie,



mais n'en devinant pas la cause ; voudriez vous me faire croire que vous ne portez pas envie à sir Henri, en ce moment ? »

Ils étaient alors à vingt pas de nous.

« Non sur mon honneur , madame ! regardez-le , et dites-moi s'il a l'air de devoir exciter l'envie ? »

Elle jeta les yeux sur lui , tandis que voyant les joues de Caroline qu'avait décolorées la pénible nécessité d'ôter toute espérance à sir Henri , se couvrir d'une nouvelle rougeur en m'apercevant , et m'accueillir d'un sourire , je me précipitai vers elle , et j'allais passer son bras sous le mien , quand je m'arrêtai en réfléchissant que je ne devais pas sans nécessité , faire une nouvelle blessure au cœur de mon malheureux rival. Il remarqua ce ménagement , et faisant un effort digne de lui , il prit ma main , la joignit à celle de Caroline , sans prononcer un seul mot , et se déroba à nous par une allée qui conduisait aux écuries.



Mistriss Belson, le visage plus blême, pour me servir de son expression, que le mien ne l'avait jamais été, s'écria : « Sir Henri, sir Henri ! pour l'amour du ciel, expliquez-moi ce que tout cela signifie. » Elle courut après lui, le joignit, lui parla un instant, et revint sur ses pas, un mouchoir sur ses yeux. Caroline s'avança à sa rencontre; mais son amie se détourna en lui faisant signe de ne pas la suivre, et rentrant dans la maison, elle s'enferma dans son appartement.

Plus affectée que surprise, Caroline revint à moi, et me donnant le bras, nous rentrâmes dans les bosquets, où elle me fit le récit de ce qui s'était passé. C'était elle qui avait demandé à sir Henri un entretien particulier, et mistriss Belson qui lui soupçonnait un tout autre motif, s'était éloignée avec grand plaisir.

J'étais alors au comble de mes vœux; mon rival était congédié; mes vœux avaient été favorablement accueillis, et



la nouvelle du départ de sir Henri que sir Charles Denham nous apprit en déjeûnant, ne put ajouter ni à ma satisfaction ni à mon triomphe.

Mistriss Belson n'étant pas descendue pour le déjeûner, dès qu'il fut fini Caroline alla la joindre dans son appartement, et la trouva contrariée au dernier point du congé signifié à sir Henri. Il fallut à miss Orville bien du temps, bien des efforts, bien de la patience pour la déterminer à souffrir ce qu'elle ne pouvait empêcher, et surtout à me recevoir en qualité d'amant accepté de son amie. Elle y réussit pourtant, et il me fut permis de me présenter devant mistriss Belson.

L'orage n'était pas encore apaisé. Il me fallut entendre ce que ma conscience me disait tout bas n'être que des vérités désagréables. Elle justifia la préférence qu'elle accordait à sir Henri Douglas, en disant qu'il était à son avis plus aimable que moi, et qu'il avait un meilleur caractère, pour ne rien dire de son rang, de sa



fortune, et de toutes les qualités qui attirerent ordinairement l'admiration. A son grand étonnement, je convins qu'elle avait raison, et je reconnus que j'étais aussi surpris qu'elle-même que Caroline eût été assez aveugle pour m'accorder la préférence sur sir Henri.

En dépit de ses préventions contre moi, elle parut charmée de ma franchise, et me présentant sa main, elle me dit qu'elle croyait véritablement qu'avec le temps je pourrais gagner son amitié.

Je lui répondis que je l'espérais, parce que sous un rapport important, je ne le cédaïsen rien à Sir Henri, c'est-à-dire par la sincérité de mon attachement pour son aimable amie dont le bonheur serait l'étude constante de toute ma vie.

Elle remua la tête d'un air à demi incrédule, et s'écria : « Nous verrons, nous verrons. »

Ces paroles, dès ce moment même, retentirent dans mon cœur, comme si



elles eussent été le funeste présage de quelque grande calamité future ; malheureuse , malheureuse femme !

J'étais fâché que mistriss Belson désapprouvât si ouvertement mon mariage avec Caroline, mais je ne pouvais lui en savoir mauvais gré, parce que son opposition prenait sa source dans un vif intérêt, dans un intérêt que je dois appeler clairvoyant , pour le bonheur de son amie ; elle s'était persuadée que, d'après toutes les probabilités , mon caractère ne la rendait point heureuse.

Qu'il me soit permis de citer ici à mes lecteurs une petite anecdote qui m'est personnelle afin de mettre un léger contre-poids dans leur esprit au blâme que les aveux qu'il me reste à faire ne peuvent manquer de m'attirer. Le père de mistriss Belson était intendant du père de M. Orville. Il avait laissé à sa fille une assez jolie fortune ; mais l'inconduite d'un mari dissipateur finit par la ruiner , et cette malheureuse femme n'a pour vivre en ce moment qu'une



pension que je lui fais payer, sans qu'elle sache quel est l'ami qui l'oblige. Mais revenons à mon histoire.

Caroline était depuis plus d'un mois chez sir Charles, et j'y avais passé près de quinze jours. Elle avait fixé à trois mois l'époque de notre union, et comme sir Charles était seul dans notre confiance, je m'adressai à lui pour qu'il essayât de la déterminer à abréger ce terme.

Ce bon vieillard y consentit de la meilleure grâce ; il ajouta même qu'il désirait que sa fille d'adoption, la fille de son ancien ami, fût mariée chez lui avant qu'elle quittât sa maison, et malgré tous les efforts de mistriss Belton qui prétendit que ce temps était indispensable pour nous bien connaître réciproquement, miss Orville consentit à en retrancher un mois.

Je laissai à sir Charles le soin de régler toutes les conditions du mariage, et je lui donnai carte-blanche pour qu'il assurât à Caroline le douaire qu'il jugerait convenable. J'insistai seulement



pour que la totalité de sa fortune restât à sa disposition, même pendant ma vie, sans dépendre de moi en la moindre chose, et sans que j'y eusse aucun droit.

Sir Charles et Caroline firent également des objections à ce projet: sir Charles parce qu'il n'approuvait pas qu'une femme fût dans une indépendance absolue de son mari, et Caroline parce que sa tendresse lui faisait trouver des charmes à dépendre de l'être qu'elle chérissait le plus sur la terre. Mais j'étais résolu sur ce point, et sir Charles, tout en blâmant ce qu'il nommait un exemple pernicieux, fut obligé de céder, en félicitant Caroline sur la générosité de celui qu'elle allait épouser. Générosité! qu'il est aisé d'être généreux de cette manière! mais il est une autre sorte de générosité bien plus nécessaire au bonheur de la vie domestique, et cette vertu m'était absolument étrangère.

Quoi qu'il en soit, cette vertu imagi-



naire adoucit en ma faveur même le cœur de Mistriss Belson. Au moins elle la porta à me dire avec sa franchise ordinaire, que j'étais l'homme le plus étrange qu'on pût voir, parce que je ne lui permettais ni de m'aimer ni de me haïr.

Je dois convenir que je donnai bientôt à l'amitié qu'elle portait à miss Orville, un juste sujet de penser que l'affection n'était pas le sentiment qui devait l'emporter. Car dès que je me vis bien assuré d'obtenir sa main, que tout obstacle se fut évanoui, que rien ne parut pouvoir s'opposer à l'accomplissement de mes désirs, je revins à la bizarrerie de mon caractère, et la réserve, l'orgueil, la crainte de paraître céder à l'influence de qui que ce fût, reprirent leur empire sur moi.

« Qu'ai-je fait ? me dis-je à moi-même : j'ai agi contre toutes les règles que je m'étais prescrites ; j'ai permis à une femme, à la femme que je dois épouser, de connaître tout l'empire qu'elle a sur



moi ! je lui ai prouvé que ma santé même dépend de ses bonnes grâces ! après avoir été jusqu'à présent si fier de l'indépendance de mon caractère, je me suis laissé entraîner par les émotions de mon cœur, et j'ai souffert qu'une femme pût se vanter de l'influence irrésistible que ses charmes exercent sur moi ! ce triomphe ne sera pas de longue durée, ajoutai-je, et finissant promptement ma toilette, je descendis pour le déjeuner, armé d'une gravité imperturbable.

A peine daignai-je rendre le sourire de bienveillance et d'affection que Caroline m'adressa en me tendant la main, dès qu'elle m'aperçut. Je vis ses traits changer à l'instant, et mon amour-propre, je dois l'avouer, se trouva satisfait, en voyant l'attention inquiète avec laquelle elle suivait mes regards qui ne se portaient jamais vers elle. Elle attendait un de ces coups-d'œil expressifs qui, en un instant, instruisent deux amans de leurs sentimens secrets, quand la distance ou les importuns qui les séparent,



ne leur permettent pas de s'en donner l'assurance de vive voix. Elle était habituée à lire les miens dans mes yeux, mais en ce moment mes yeux étaient muets. Que signifiait un tel changement ?

Je finis par rougir moi-même de cette conduite ; je lui adressai quelques questions indifférentes pour avoir occasion de porter mes regards vers elle ; et quand je vis ses beaux yeux bleus si pleins de douceur prêts à se remplir de larmes, il me fut impossible de persister plus longtemps dans la résolution que j'avais formée de lui marquer de la froideur, et le déjeuner qui avait commencé sous de sombres auspices se termina dans l'harmonie et la gaieté.

Toute la compagnie qui s'était réunie chez sir Charles en était partie depuis quelques jours : il n'y restait que Caroline, mistriss Belson et moi.

Après le déjeuner, je vis la calèche de sir Charles s'avancer vers la porte.



« Que signifie cela? demandai-je : quelqu'un se propose-t-il de sortir? »

« Vous avez donc oublié, me dit Caroline, que nous allons rendre visite à de nouveaux mariés à neuf milles d'ici? »

— « Je ne l'ai jamais su, ou, si vous me l'avez dit, je l'ai complètement oublié. Vous n'aurez pas chaud; le vent est piquant. Et à quelle heure dois-je vous attendre? »

« Comment! dit Mistriss Belson; ne viendrez vous pas avec nous? — Non, je ne m'y suis pas préparé; je ne comptais pas sur cette visite; j'ai des lettres à écrire. »

« Il faut donc bien des préparatifs, monsieur, dit Mistriss Belson avec aigreur, pour qu'un amant se détermine à suivre sa maîtresse? aux termes où vous en êtes ensemble, votre premier devoir n'est-il pas de l'accompagner? »

« Voyez, me dit sir Charles, voyez comme l'amour de la domination est



naturel aux femmes ! ne comptez plus sur votre indépendance, mon cher ami ; vous voyez que vous faites déjà partie nécessaire de la suite de cette jeune personne. »

Les reproches de mistriss Belson et les plaisanteries de sir Charles me mécontentèrent également ; mon amour-propre s'en trouvait également blessé , et je me préparais à y répondre vivement , quand jetant les yeux sur Caroline , je la vis pâle et agitée d'une émotion qu'elle ne pouvait cacher. Il me resta assez d'humanité pour me contenir, et je fis un effort pour dire : « Quel est l'homme , sir Charles , qui ne renoncerait à son indépendance pour le plaisir d'être en semblable compagnie ? mais j'ai véritablement des lettres à écrire , j'en suis désespéré , et j'en fais mille excuses. Vous savez que vous pouvez faire cette visite sans moi. »

« Certainement , certainement ! dit mistriss Belson en avançant vers la porte. Votre présence ne nous est nullement



nécessaire. Partons-nous, sir Charles?»

« Patience ! Patience ! répondit-il , en boutonnant lentement sa redingotte, tandis que miss Orville mettait son schall, et nouait le cordon de son chapeau avec la même lenteur.

« Ayez soin de bien vous couvrir, dis-je à Caroline, en mettant sa pélerine sur ses épaules, l'air est très-froid. J'espère que vous serez de retour avant la brune ? »

Elle ne me répondit rien. Son cœur étoit plein, et si elle avait voulu parler, elle aurait fondu en larmes.

« Allons, allons, venez avec nous, me dit sir Charles, vous écrirez vos lettres un autre jour. A ces mots il suivit mistriss Belson, et étant resté seul avec Caroline, je me trouvai comme un coupable à qui l'on va prononcer sa sentence. Plût à dieu qu'elle eût eu un peu de l'énergie de son amie ! je crois que je me serais mieux conduit à son égard. J'étais trop sûr de son affection pour la mériter. Mais je m'écarte de mon sujet.



J'étais donc seul avec elle, et je voyais qu'une émotion pénible ne lui permettait pas de parler.

« Cela est fort contrariant ! dis-je en finissant d'arranger sa pélerine. »

« De quoi parlez-vous ? » demanda-t-elle d'une voix faible.

— « Des lettres qu'il faut que j'écrive. »

— « Oui, cela est contrariant ! » et elle s'avança vers la porte.

« Un moment ! m'écriai-je, un peu mortifié qu'elle ne me pressât point de l'accompagner. Je crois que je les remettrai à demain, et que je rejetterai sur vous la faute de ma négligence. Me permettez-vous d'alléguer cette excuse ? »

Elle ne répondit point, mais se tourna vers moi en m'adressant un tel sourire, tandis qu'une larme brillait dans ses yeux, qu'en la pressant contre mon cœur, je me promis de ne plus affliger à l'avenir un cœur si bon et si généreux.

« Eh bien ! s'écria mistriss Belson, en



me voyant monter en voiture, vos lettres sont-elles déjà finies? Si j'avais été miss Orville, je ne vous aurai certainement pas prié de m'accompagner. »

« Miss Orville ne m'en a pas prié, répondis-je, ne voulant point paraître avoir cédé à des sollicitations : je viens par suite du plaisir que je trouve à être près d'elle. »

« Bien ! bien ! dit sir Charles : je suis charmé que vous ayez fait céder vos affaires à votre inclination. »

Mais ni mistriss Belson ni Caroline ne purent vaincre l'une le dépit, l'autre le chagrin que leur avait occasionné ce nouveau trait de bizarrerie, et toutes deux gardaient le silence par une cause différente. Je me mis donc en frais pour ranimer leur gaieté, et je cherchai par toutes les attentions possibles à guérir la nouvelle blessure que j'avais si cruellement faite à Caroline.

Le ressentiment ne pouvait vivre longtemps dans son cœur. C'était la plus douce des créatures humaines; trop douce pour



L'homme à qui elle avait confié le soin de son bonheur : car la certitude d'obtenir le pardon me faisait multiplier les offenses. Nous n'eûmes pas fait deux milles qu'elle avait tout oublié, elle me parlait, me regardait avec la douce gaieté qui lui était habituelle; elle se communiqua même à mistriss Belson, et notre excursion finit par être fort agréable.

Je me conduisis bien la semaine suivante; mais avec mon caractère et le système que j'avais adopté, il était impossible que je ne retombase pas dans mes fautes. Je pensai que j'étais trop complaisant, trop passionné, et que si je n'y prenais garde, je passerais bientôt pour être l'esclave d'une femme. Cette idée était insupportable, et je saisis la première occasion de prouver que je n'avais pas renoncé à mon indépendance.

Sir Charles avait promis pour lui et pour nous, sans me consulter, d'aller dîner chez des personnes qui me déplaisaient, ou plutôt dont la conduite me paraissait répréhensible. Je résolus de



n'y pas aller, mais je ne fis connaître ma résolution que lorsqu'on fut prêt à partir. Je dis alors à sir Charles, qu'après y avoir bien réfléchi, je m'étais décidé à ne pas l'accompagner, attendu que les personnes chez lesquelles il allait ne me convenant point, et ayant dessein de n'avoir aucune liaison avec elles quand je serais marié, je trouvais cette visite assez déplacée; que d'ailleurs elle m'ennuyerait, et que je m'amuserais davantage en restant à la maison.

A ce discours inattendu, Caroline changea de couleur; mais elle parut plus indignée qu'affligée. Mistriss Belson après une exclamation de colère, eut assez de prudence pour sortir de la chambre et sir Charles se redressant d'un air d'humeur, me répondit ce qui suit :

« Je n'ai qu'une chose à vous dire, monsieur, c'est que je désire que tous ceux que je reçois chez moi agissent de la manière qui leur est le plus agréable. Je n'exige pas même d'eux un acte de



civilité ou de justice. Mais vous me permettez de vous faire observer que vous connaissiez depuis plusieurs jours l'engagement que j'avais pris pour vous et pour moi, et que votre silence a dû être regardé comme une acceptation. Or quand on a accepté une invitation à dîner, c'est un devoir de s'y rendre, car on aurait pu destiner à quelque autre la place qui vous est réservée, et si vous et Caroline ne venez point, car elle vous a sans doute promis de rester avec vous....

« Moi, monsieur ! s'écria Caroline : nullement. Je vous accompagnerai bien certainement. Je ne me permets jamais de rompre un engagement sous quelque prétexte que ce soit. »

« Oui ! dit sir Charles : alors ma surprise augmente. Je vous dirai donc, monsieur, que comme on n'a déjà que trop parlé, et fort mal à propos, de mon ami et de sa femme, ce serait leur témoigner du mépris que de ne pas nous accompagner ; et comme j'aimais et estimais leurs parens, je serais fâché qu'ils



reçussent une insulte personnelle de la part d'un de mes hôtes. J'insiste donc , monsieur , pour que vous veniez avec nous , quelque *ennuyante* que cette visite puisse vous paraître. Mais je dois dire qu'en pressant un amant d'accompagner sa maîtresse , si je puis juger des jeunes gens d'aujourd'hui par ce que j'étais autrefois , je ne vous demande pas une chose bien pénible , bien difficile.

J'étais honteux et confondu, quoique de mauvaise humeur. Je vis que sir Charles était décidé à prendre mon refus pour un affront , et je ne voulais pas me brouiller avec un ancien ami pour une semblable bagatelle. Mais j'étais piqué contre Caroline. La manière dont elle avait parlé avait blessé mon amour-propre , et je résolus de lui faire sentir que mon changement de détermination n'avait pas pour motif le désir de l'apaiser. Je dis donc à sir Charles qu'il suffisait qu'il le désirât ; et que mon intention n'étant pas de paraître manquer d'égards pour un de ses amis ,



j'allais prendre ma redingotte et partir avec lui.

Je sortis du salon sans regarder miss Orville, et pendant ma courte absence, sir Charles lui donna la main pour monter en voiture, cérémonie dont je désirais me dispenser, dans la mauvaise humeur qui me dominait.

On ne pouvait s'attendre que notre voyage fût bien agréable. L'égalité d'âme de sir Charles lui-même avait été troublée; mistriss Belson, dans un coin de la voiture, me lançait des regards d'indignation; Caroline blessée et affligée de ma conduite pouvait à peine retenir ses larmes; et moi, coupable auteur de tout le mal, j'étais trop péniblement bourrelé des reproches de ma conscience pour rompre le silence qui régnait parmi nous. Heureusement le mauvais état de la route nous arrachait de temps en temps une exclamation qui renouait la conversation pour un instant. Mais rien ne put dissiper le sombre nuage dont le front de Caroline s'était couvert; ses



lèvres ne s'ouvrirent pas une seule fois, et quoique ses yeux fussent toujours fixés sur les campagnes que nous traversions, son esprit ne paraissait nullement occupé des objets extérieurs. J'aurais donné la moitié de ma fortune pour serrer sa main entre les miennes; mais mon orgueil ne me permit seulement pas de la toucher, et quoique assis tous deux du même côté de la voiture, nous nous étions retirés dans chaque coin comme pour nous éviter mutuellement.

Enfin un cahot de la voiture, occasionné par une ornière profonde dans laquelle une roue s'était enfoncée, jeta Caroline contre une des glaces qui se brisa et lui fit au front une légère égratignure. Cette blessure n'était rien, et un morceau de taffetas gommé suffit pour arrêter le sang. Mais la frayeur qu'elle éprouva, jointe à la situation d'esprit où elle se trouvait, redoubla son agitation et nous fit craindre qu'elle ne s'évanouît. Ce ne fut pas sur moi qu'elle



appuya sa tête défaillante, elle saisit la main de mistriss Belson, et parut recevoir avec reconnaissance les soins empressés de sir Charles. Il lui proposa de la reconduire chez lui, mais n'y voulant pas consentir, elle dit qu'elle se trouvait mieux et que cette légère blessure ferait excuser le trouble de son esprit.

J'étais plus contrarié que jamais, et je croyais lire dans ses yeux que j'étais parvenu à refroidir son attachement pour moi. Mais pourquoi m'étais-je conduit ainsi? C'était une question à laquelle je ne pouvais répondre d'une manière satisfaisante, même pour moi, et ne me trouvant en paix ni avec moi, ni avec les autres, je dis que je ne me sentais pas à mon aise, et que j'allais me placer sur le siège, à côté du cocher, à qui je criai d'arrêter.

Il était évident que c'était un prétexte pour me livrer à ma mauvaise humeur.

« Vous serez gelé, me dit sir Charles.

« N'importe ! répondis-je : je ne puis



tenir ici davantage, je sens que j'ai besoin d'air. »

Caroline me regarda d'un air de doute et pourtant d'inquiétude ; mais j'évitai de rencontrer ses yeux , et m'élançant hors de la voiture , en dépit des remontrances de sir Charles , je montai sur le siège du cocher. Peu d'instans après, sir Charles tira le cordon pour faire arrêter la voiture , et me dit que miss Orville avait tant d'inquiétude que je ne m'enrhumasse, qu'il me priait instamment de rentrer dans la voiture, d'autant plus que nous avions encore plus de trois milles à faire.

Mon obstination me suggéra un instant , mais seulement un instant, l'idée de tenir ferme, et la minute d'après j'étais dans la voiture assis à côté de Caroline dont les yeux mouillés de larmes se fixèrent aussitôt d'un air de reproche sur les miens. J'entendis ce langage comme elle entendit celui de mes regards, et sans nous être parlé, nous sentîmes que nous étions réconciliés. Sir



Charles s'en apperçut lui-même et parut plus à son aise , il n'y eut que mistriss Belson dont l'air sérieux , les gestes de dépit et le ton d'humeur annonçaient qu'elle conservait tout son ressentiment.

Nous arrivâmes à la fin de notre voyage et je sautai hors de la voiture pour aider les dames à descendre.

Mistriss Belson refusa ma main d'un air d'indignation , je craignais presque que Caroline n'en fît autant , mais je ne lui rendais pas justice. Son cœur m'avait pardonné , et ses actions étaient toujours dictées par son cœur. Lorsque je lui pressai la main quand elle descendit de voiture, en lui disant à voix basse : « Chère Caroline, me pardonnez vous ? » Je sentis qu'elle pressait aussi la mienne, et le sourire plein de douceur qu'elle m'adressa fit rentrer la sérénité dans mon cœur. Je me trouvais comme enivré de plaisir, et j'eus pour le maître et pour la maîtresse de la maison plus d'attention et de prévenances que le bon Sir Charles n'osait l'espérer , à la grande



satisfaction de la femme que j'aimais ; autant qu'au désespoir de celle qui me détestait. Mistriss Belson garda un sombre silence pendant notre retour , mais la main de Caroline était dans la mienne , je lisais ses sentimens dans ses yeux , et rien ne manquait à mon bonheur.

Il était tard quand nous arrivâmes à la maison. Sir Charles et miss Orville se retirèrent presque aussitôt dans leur appartement. Je croyais que mistriss Belson allait en faire autant , mais à ma grande surprise , elle ferma la porte après eux , et se tournant de mon côté , m'adressa la parole en ces termes :

« Depuis que miss Orville vous a promis sa main, monsieur, voici la seconde preuve que vous nous donnez de votre mauvais caractère. Je ne sais point agir avec dissimulation , et je crois devoir vous déclarer que s'il m'est possible de l'empêcher , elle ne sera jamais votre épouse , quoique le jour de votre mariage soit fixé. Si c'est ainsi que se conduit l'amant , monsieur , que fera donc



le mari? mon amie est trop douce, trop indulgente, trop sensible, pour épouser un homme tel que vous; ce serait renoncer à toute espérance de bonheur. Ce qui s'est passé aujourd'hui..... »

« Et que s'est-il donc passé aujourd'hui, madame, qui puisse justifier ce que vous me dites? »

« Je conviens, monsieur, que le détail en paraîtrait une bagatelle; mais ce sont les bagatelles qui font le bonheur du mariage. On supporte plus facilement une forte blessure qu'on ne reçoit qu'une seule fois, qu'une piqure d'épingle répétée à chaque instant. »

Je sentais au fond de l'ame la vérité de ce qu'elle me disait; je ne voulais pas en convenir, mais je ne trouvais rien à y répliquer. Au lieu d'y répondre; je lui dis d'un ton d'humeur: « Et croyez vous madame, que dans un cas semblable, votre intervention puisse être de quelque utilité? »

« Oui sans doute, si je puis convain-



cre mon amie qu'elle ne doit pas vous épouser. »

« Si vous pouvez la convaincre , lui dis-je avec un sourire ironique , mais c'est-là que je vous attends : » Et à ces mots , je la saluai et me retirai.

Je ne me sentais pourtant pas aussi sûr de ma conquête que je voulais le lui faire croire , et quoique l'orgueil me conseillât de ne rien changer à ma conduite , et me dît qu'il fallait ou que Caroline me prît avec mes défauts , m'aimât malgré mes défauts , ou que notre engagement fût rompu d'un consentement mutuel , l'amour fut le plus fort , et me détermina à agir avec miss Orville de manière à ne laisser à la mauvaise volonté de mistress Belson aucun prétexte, aucune occasion de me nuire.

Je tins assez bien ma résolution ; car il était impossible que ma bizarrerie ne se montrât pas quelquefois par un air de réserve et de froideur qui soumettait à de cruelles épreuves le cœur affectionné



de Caroline ; mais dès que je voyais son front se charger d'un nuage un peu trop épais , je renonçais à mon système d'indépendance pour redevenir amant complaisant et attentif , et il ne fallait à miss Orville qu'un moment de plaisir pour oublier des journées entières de chagrin.

Enfin le jour de notre mariage arriva, et nous fûmes unis dans la chapelle du château de sir Charles. Nous partîmes aussitôt pour un petit domaine qui m'appartenait dans le Worcestershire , aux pieds des monts Malvern. Quel heureux voyage , et de quel bonheur il fut suivi ! jamais je n'oublierai la félicité dont je jouis pendant les six semaines que nous passâmes dans un lieu où je n'ai plus osé mettre le pied depuis ce temps, de crainte qu'il ne me retraçât trop vivement des scènes perdues pour toujours. Rien ne manquait à son bonheur, car je ne cherchais pas alors à lui cacher mes véritables sentimens, je consentais qu'elle vît toute la force de mon atta-



chement pour elle , et pourquoi ? parce que je n'avais pas d'autres témoins de ce que j'appelais ma dégradation.

Reposons-nous un moment sur le souvenir de ces jours d'une félicité qui dura si peu , et recueillons nos forces pour faire des aveux encore plus pénibles que ceux qui précèdent.

### TROISIÈME PARTIE.

Des affaires m'appelèrent enfin à Londres , et nous y louâmes pour quatre mois une maison meublée. Une des premières visites que nous y reçûmes fut celle de mistriss Belson qui demeurerait habituellement dans cette ville. Je vis à son air qu'elle ne s'attendait pas à recevoir de moi un accueil trop gracieux , mais elle fut agréablement surprise quand lui prenant la main avec affection , je lui dis qu'elle m'était chère par l'attachement qu'elle avait voué à mon épouse et que je la verrais toujours chez moi avec un nouveau plaisir. Des larmes de



sensibilité coulèrent des yeux de cette digne femme qui me remercia avec attendrissement, et un regard de Caroline me paya bien amplement d'un acte de politesse qui ne m'avait rien coûté...

Mais hélas ! maintenant que j'allais me montrer dans le monde sous un nouvel aspect, en qualité de mari, mon malheureux caractère reprit le dessus, et quoique chaque jour me convainquît que le mariage n'avait fait qu'augmenter ma tendresse pour Caroline, je ne pouvais supporter l'idée qu'elle connût tout le pouvoir qu'elle avait sur mon cœur.

Lorsque j'eus reconnu que la froideur que j'affectais quelquefois, lui faisait craindre que l'indifférence n'eût succédé dans mon cœur à l'amour, ce fut pour moi un triomphe dont j'eus la bassesse de jouir. Mon orgueil était charmé de voir cet être chéri épier chaque expression de ma physionomie pour juger des sentimens de mon cœur à son égard, et lorsque mes yeux lui peignaient



une partie de ma tendresse , un air de reconnaissance et d'affection lui prêtait un tel charme , que je ne sais comment je ne cherchais pas à l'en revêtir plus souvent. Il est pourtant certain que plus je sentais que mon bonheur dépendait entièrement d'elle, plus je m'attachais à faire parade d'indépendance. Si elle désirait que je l'accompagnasse dans une société , en ajoutant qu'elle n'y goûterait aucun plaisir sans moi, je lui répondais , même quand j'avais dessein d'y aller : « Je ne sais si cela me sera possible , vous feriez bien de vous assurer de quelques amis. » D'autrefois je feignais de ne pouvoir partir avec elle , et j'avais soin d'arriver fort tard , afin d'avoir le plaisir de la trouver assise près de la porte , épiant mon arrivée. Et comment payais-je cette tendre sollicitude ? Prenant un air froid qui était bien loin de mon cœur , ou je lui parlais un instant d'un air distrait en feignant de m'occuper de toute autre chose , ou je me contentais de lui faire un signe en



passant , et je m'avançais à l'autre bout de la salle , ayant toujours soin de choisir un endroit d'où je pusse l'appercevoir , afin de jouir du plaisir de voir ses regards dirigés sur moi , et me suivant constamment partout. Enfin quand je retournais vers elle, c'était encore avec un nouveau sourire qu'elle m'accueillait toujours.

Après quelques mois de séjour à Londres, nous nous rendîmes à ma demeure habituelle , près de la ville où j'avais commencé à la connaître. Je continuai si bien à suivre mon système de lui donner de temps en temps des marques de froideur qu'elle finit malheureusement par se persuader que ma tendresse pour elle n'était pas égale à la sienne , et que tandis qu'elle n'avait pas une pensée qui ne fût pour moi , l'indifférence s'établissait peu à peu dans mon cœur.

Et cependant jamais la main prodigue de la nature n'avait formé un être plus digne d'être adoré. Mais l'humilité accompagnée toujours le vrai mérite , et



elle s'accusait elle-même de ne pas savoir mériter plus de tendresse. Ce qui est encore plus incroyable, c'est que moi qui la chérissais de toute mon ame, moi qui la voyais chaque jour souffrir de la crainte d'en être pas aimée, à qui elle montrait quelquefois un tendre inquiétude à ce sujet, j'avais la cruauté de la laisser dans cette funeste erreur, et quand un mot de tendresse aurait banni ses doutes et rétabli la paix dans son ame, j'étais assez barbare pour ne pas le prononcer, de crainte qu'elle ne connût tout l'empire qu'elle avait sur moi.

Après avoir reçu et rendu les visites de tous les principaux habitans de la ville, nous résolûmes de borner notre société à un petit nombre de personnes, et même de ne les voir que par invitations, afin de nous débarrasser de la compagnie si ennuyeuse des oisifs, et de pouvoir passer nos soirées ensemble d'une manière agréable et instructive. Caroline travaillait ou dessinait tandis



que je lui faisais quelque lecture intéressante , et le temps planait sur nous avec des aîles rapides. Mais quoique je lui consacrasse ainsi toutes mes soirées, et qu'il fût évident que je ne désirais pas d'autre compagnie que la sienne , je trouvais encore moyen de donner des inquiétudes à cet être trop aimant et trop susceptible, par des bagatelles qui, comme me l'avait bien dit mistriss Belson , sont l'écueil du bonheur dans le mariage. Et de quelle utilité était pour ma malheureuse femme ce trésor de tendresse amassé précieusement dans mon cœur, et que j'employais tous mes soins à y bien cacher ? c'est comme si j'avais désiré lui laisser à ma mort un immense revenu , en lui refusant pendant ma vie une guinée pour l'empêcher de mourir d'inanition.

Quelques mois après notre retour dans cette ville , Caroline eut la perspective de devenir mère, et quoiqu'il fût impossible que mon affection pour elle augmentât , plus le moment de sa



délivrance approchait , plus mes inquiétudes me faisaient sentir combien elle m'était chère; et ce fut avec un chagrin que je cherchai soigneusement à lui cacher comme si c'eût été une faiblesse, que je me vis forcé à la quitter pour une affaire importante , environ un mois avant l'époque où elle devait me rendre père.

Mais en dépit de tous mes efforts , je ne pus réussir à cacher mon chagrin à l'instant de mon départ , et je suis sûr que la joie que Caroline éprouva en voyant combien elle m'était chère, l'emporta sur le regret avec lequel elle me voyait partir. Cependant, fidèle à mes principes , je ne pus me résoudre à lui promettre que je lui écrirais aussitôt mon arrivée à Worcester où je me rendais , et tournant ses inquiétudes en ridicule je la laissai dans l'incertitude sur ce que je comptais faire. Elle voulut me conduire elle-même jusqu'à la diligence, et remarqua que j'étais le seul voyageur dans la voiture, les autres ayant préféré



prendre les places extérieures. Je fus pourtant joint en route par un compagnon de voyage que je quittai à quelques milles de Worcester, ayant à parler à un ami qui demeurerait en cet endroit, de l'affaire qui m'appelait en cette ville. J'avais bien le temps d'écrire à Caroline, je désirais le faire, mais un désir plus puissant m'en empêcha, celui de lui prouver que les siens n'étaient pas des ordres pour moi. Je résolus donc de ne lui écrire que lorsque je serais arrivé à Worcester, c'est à dire le surlendemain. Mais une justice rétributive ne tarda pas à me punir sévèrement d'un sentiment si bas.

Le hasard voulut que la diligence versât un quart-d'heure après que je l'eus quittée, et que mon malheureux compagnon de voyage en voulant s'élancer dehors, fut tué sur la place. Cette nouvelle fut mise dès le lendemain dans les journaux, qui ne manquèrent pas de mentionner la circonstance que le seul voyageur qui se trouvât dans l'intérieur



de la voiture avait perdu la vie. Ma femme déjà inquiète de n'avoir pas reçu de lettre de moi par le premier courrier, lut cet article; elle m'avait vu partir *seul* dans l'intérieur de la voiture, elle en conclut que je n'existais plus, tomba dans d'affreuses convulsions pendant lesquelles elle accoucha d'un enfant mort, et en quelques heures sa vie fut dans le plus grand danger.

Ce châtiment peut paraître trop rigoureux pour une faute dont je ne pouvais pas prévoir les conséquences terribles. Mais ne savais-je pas qu'en n'écrivant point, je blesserais la sensibilité de l'être qui attendait de moi tout son bonheur? ne savais-je pas qu'en écrivant je ferais battre de plaisir un cœur qui ne respirait que pour moi?

Avec quelle précaution ne devons nous pas user du pouvoir qui nous est confié de faire naître à notre gré la peine et le plaisir! quel dépôt peut être plus sacré que celui du bonheur d'un autre? Ah! que personne n'ose serrer les nœuds



augustes du mariage, s'il ne sent tout le poids de cette terrible responsabilité.

Pardon de mes digressions, lecteurs; mais je cherche involontairement à retarder le plus qu'il m'est possible, les aveux que j'ai encore à faire.

Un autre journal nommait l'infortuné qui avait perdu la vie, et annonçait que je n'avais échappé à cet accident que parce que j'avais quitté la diligence quelques momens avant qu'il arrivât. Mistriss Belson qui dès le premier moment était accourue près de ma femme apprit cette circonstance, et me dépêcha un exprès qui me trouva à Worcester occupé à écrire à Caroline.

La nouvelle qu'il m'apportait me plongea dans un désespoir qui tenait de la frénésie. Je maudis mille et mille fois mon orgueil et ma cruauté, et je leur attribuai, à juste titre, le malheur affreux qui m'arrivait. La diligence partait en ce moment, et j'y entrai dans un état que je n'entreprendrai pas de décrire. Ce fut bien pis encore quand j'arrivai à ma



porte, quand je vis fermées ces fenêtres où j'avais vu tant de fois ma femme épier mon retour, après une absence seulement de quelques heures. Je me précipitai dans la maison comme un homme privé de raison ; mais mistriss Belson, avant que j'eusse pu lui parler me délivra d'un grand poids en me disant : « Elle est mieux, et je ne doute pas qu'en vous voyant, elle n'aille tout-à-fait bien. »

Je fondis en larmes, et elle eut la précaution de me quitter pour aller préparer Caroline à me recevoir, et la prévenir de mon arrivée. Le médecin qui était en ce moment avec elle permit cette entrevue, à condition que ma femme ne parlerait point. J'entrai dans sa chambre en tremblant ; elle avait promis de garder le silence, mais quand elle me vit, quand elle eut devant les yeux celui dont elle avait pleuré la mort avec des larmes si amères, elle ne put contenir sa joie : elle s'écria : « Il est donc vrai ! vous ne m'avez pas trompée ! il vit ! il vit ! ô mon Dieu, que je vous remercie ! »



A ces mots ne pouvant supporter l'excès de son émotion, elle s'évanouit; cet état de faiblesse qui dura long-temps, nous causa des alarmes. Elle revint enfin à elle, goûta quelques heures de sommeil calme et doux, et fut déclarée hors de danger.

« Nous avons perdu notre enfant, » me dit-elle douloureusement le lendemain, tandis que j'étais assis près du chevet de son lit.

« Mais vous êtes sauvée, lui répondis-je : c'est assez de bonheur pour moi. »

Oui, pour cette fois, je laissai parler mon cœur sans contrainte, et je rougis encore quand je pense aux larmes de tendresse et de gratitude qui m'en payèrent, quoique je le méritasse si peu.

Elle garda la chambre un mois. Au bout de ce temps, elle était si faible, si changée qu'on me conseilla de lui faire prendre les bains de mer, et pour lui assurer plus de tranquillité, je choisis l'endroit le moins fréquenté.

Elle me fit quelques objections à ce



projet , uniquement par amour pour moi. Elle craignait , me dit-elle , que je ne m'ennuyasse dans un lieu si isolé.

La cruelle expérience que je venais de faire , n'était pas encore oubliée , et je ne lui refusai pas la satisfaction de m'entendre dire , que le rétablissement de sa santé était le seul but de mon voyage , et que peu m'importait l'endroit où je me trouverais , pourvu que je fusse près d'elle. Elle me remercia comme si je lui eusse accordé une faveur. O Caroline !

Lorsque nous partîmes , elle était encore d'une telle faiblesse , qu'il fallut la transporter dans la voiture , et cette vue renouvela mes regrets et mes remords. Je ne les avais pas cachés à mistriss Belson , et ils étaient tels qu'ils firent ma paix avec elle : mais je ne pus jamais me résoudre à les exprimer à Caroline , et je suis convaincu que si j'avais essayé de le faire , elle m'aurait fermé la bouche , par excès de tendresse pour moi.

La vue de Caroline si long-temps languissante , ma conscience qui me repro-



chait tout bas d'en être la cause, m'avaient pourtant fait dévier considérablement dans mon système favori, et lorsque, dans la voiture, elle me dit, avec la défiance d'elle-même qui lui était habituelle : « Je regrette que vous ne m'ayez pas laissé partir sans vous, je suis sûre que vous auriez préféré retourner à Worcester; il sera si ennuyant pour vous de passer toutes les journées avec moi, sans livres, sans société; » je ne pus m'empêcher de lui répondre : « Chère Caroline, peut-il me manquer quelque chose quand je suis avec vous? puis-je avoir un autre desir que celui de vous revoir bien portante? » Et en parlant ainsi j'imprimai un ardent baiser sur son front qu'elle avait appuyé sur mon épaule.

Comme elle eut l'air heureux pendant ce voyage! comme elle dormait paisiblement sur mon sein! Quand elle s'éveillait, elle me trouvait veillant près d'elle, et elle me disait qu'elle voudrait être toujours malade, pour se trouver tou-



jours l'objet de si tendres soins. En un mot elle se trouva si certaine d'être aimée qu'elle avait presque recouvré ses forces avant que nous fussions arrivés à notre destination, et je suis convaincu que mes attentions contribuèrent à sa guérison plus que les bains et le changement d'air.

Mais ces attentions ne continuèrent pas quand je l'eus ramenée chez moi, en apparence aussi bien portante que jamais. Ce n'est pas à dire précisément que j'en manquasse totalement, mais mon caractère me portait toujours aux mêmes inégalités de conduite, et l'impuisable sensibilité de Caroline les lui rendait toujours aussi difficiles à supporter.

Nous avions été invités à passer quelques temps à la campagne d'un ami, à une distance assez considérable, et nous avions accepté cette invitation. J'avais continué à suivre le barreau, parce que je ne voulais pas être regardé comme un oisif, et que je désirais avoir un état



'dans le monde. Il me survint en ce moment une affaire dont je ne pus refuser de me charger, et je fus obligée de renoncer au voyage projeté. Caroline me demanda à rester aussi.

« Croit-elle donc qu'il me soit impossible de me passer d'elle un instant ? » pensai-je : et j'insistai si fortement pour qu'elle partît, que son air m'annonça qu'elle s'imaginait que son absence me serait agréable, et elle se prépara à partir avec cet affreux serrement de cœur qu'on ne peut concevoir sans l'avoir éprouvé.

« Vous m'écrirez ? me dit-elle en montant en voiture.

— « Cela dépendra de la longueur de votre séjour. »

— « Je reviendrai quand vous le voudrez. La semaine prochaine, si vous le voulez. »

— « La semaine prochaine ? non. Ce ne serait pas la peine de faire un tel voyage. »

— « Mais comme vous ne serez pas



avec moi, vous savez que je ne puis espérer aucun plaisir. »

— « Oh! quand vous y serez une fois, je suis sûr que vous vous amuserez, et je ne m'attends pas à vous revoir avant un mois. »

« Peut-être ne le désirez-vous pas? » dit-elle avec timidité.

Je ne lui répondis que par un sourire ironique, et je fis signe aux postillons de partir. Je vis des pleurs briller dans ses yeux à l'instant où la voiture s'éloignait, et je me fis plus d'un reproche à moi-même. J'avais envie de crier aux postillons d'arrêter, pour dire à Caroline que je ne serais heureux qu'à son retour, mais il était trop tard, et je la laissai partir agité par l'inquiétude et le doute, et croyant presque que je n'étais pas fâché de me débarrasser d'elle pour quelque temps. Je rentrai dans la maison mécontent de moi-même, mais je me consolai en pensant que je pourrais la rappeler quand je le voudrais, et en me



promettant de lui écrire de la manière la plus tendre.

Elle arriva sans accident à l'endroit de sa destination, comme je l'appris par une lettre affectueuse qu'elle m'écrivit le jour même de son arrivée.

Si cette lettre eût été moins tendre, j'y aurais peut-être mieux répondu. Mais les hommes ne savent pas employer aussi bien que les femmes le langage du sentiment : ils ne connaissent pas ces nuances délicates d'affection qu'elles entendent si bien, et qu'elles sont si souvent blessées de ne pas trouver dans l'objet de leur attachement. Il existait deux écueils contre lesquels venait inévitablement échouer le bonheur de Caroline : l'un c'est qu'elle ne pouvait concevoir que je l'aimasse, parce que mon amour n'était pas aussi démonstratif que le sien, et qu'elle croyait qu'on ne pouvait véritablement aimer, sans en donner des preuves comme elle : l'autre c'est qu'elle se méfiait trop d'elle-même, et qu'elle ne pensait pas pouvoir inspirer un atta-



chement semblable à celui qu'elle éprouvait.

Quoi qu'il en soit, je répondis à Caroline, mais d'un style froid et contraint, et je ne l'ignorais pas : je ne me sentais pas en état d'écrire comme elle, et voyant que mes expressions seraient de glace auprès des siennes, je n'essayai pas de faire une lettre de sentiment. Je ne cherchai même pas à combattre par des assurances contraires, l'opinion qu'elle avait conçue que je désirais son absence, et qu'elle me faisait sentir avec délicatesse. Cette partie de sa lettre était la seule à laquelle elle désirât une réponse ; je n'en pouvais douter, et je la passai entièrement sous silence.

C'était avec cette froide cruauté que je me jouais en toute occasion de la tendresse humble et craintive d'une femme qui avait mis en moi toutes ses espérances de bonheur. Hélas ! le pouvoir, le pouvoir dont on sait qu'on est revêtu, corrompt tous les hommes,



depuis le despote assis sur son trône , jusqu'au tyran domestique au milieu de sa famille. Mon despotisme s'était établi sur son esclavage volontaire ; je la tyrannisais , parce que je pouvais le faire avec impunité. Je dois pourtant dire qu'elle aurait dû avoir plus de confiance en elle et en moi , et que si l'excès de sa tendresse ne l'eût empêchée de faire usage de sa pénétration ordinaire , elle aurait reconnu que je l'aimais autant que j'étais capable d'aimer , et qu'elle seule remplissait tout mon cœur : mais au lieu de reconnaître cette vérité , elle se tourmentait de craintes et d'inquiétudes qui n'avaient pas le moindre fondement.

Ce n'est pas que je croie par ces observations me mettre à l'abri du blâme. Je connaissais la maladie de son esprit , j'aurais pu y appliquer le remède convenable , et j'étais coupable de ne pas le faire. Je savais qu'il ne fallait pour la rendre heureuse que quelques paroles affectueuses , quelques assurances de tendresse ; mais un malheureux carac-



tère que je ne pouvais vaincre , venait toujours à la traverse : je ne pouvais la rendre heureuse à sa manière , et elle ne pouvait l'être à la mienne.

Une semaine se passa , et Caroline m'écrivit pour me demander à revenir.

Je m'y refusai , et j'insistai pour qu'elle restât davantage. Une autre semaine s'écoula , et je ne pus pas encore me décider à la rappeler.

« Je ne me flatte pas de manquer à votre bonheur , » me dit-elle alors dans une de ses lettres ; « je suis même sûre du contraire , car sans cela vous m'auriez rappelée près de vous comme je le desirais. Je ne vous importunerai plus à ce sujet : je resterai ici tant que je le jugerai convenable , et alors si vous desirez encore mon absence , j'irai faire une visite ailleurs. »

Je répondis à sa lettre , mais sans lui dire un mot pour la désabuser ; il aurait fallu lui avouer que son absence m'était pénible , et mon orgueil se révoltait contre cet aveu. Il était pourtant



très-vrai que je desirais vivement son retour, quoique je ne voulusse point paraître le souhaiter. Ce ne fut qu'au bout de cinq semaines qu'elle m'écrivit pour m'annoncer le jour de son arrivée.

Avec quelle impatience j'attendis son retour ! le jour où elle devait arriver, je ne pouvais rester en place ; j'allais du jardin à la maison et de la maison au jardin, et pendant les deux dernières heures qui précédèrent son retour, je restai à une fenêtre, le corps à demi penché en dehors pour guetter la voiture qui devait la ramener.

Je l'aperçus enfin, et je me précipitai vers la porte pour l'aider à descendre de voiture. Je la vis, ses yeux étaient humides, son sourire était forcé, et il régnait dans tous ses traits une expression de chagrin et de résignation qui me perça le cœur, et qui me porta à lui prodiguer les plus vives marques de tendresse. Un éclair de plaisir brilla dans ses yeux ; mais il s'évanouit à la



première question que je lui fis, si elle s'était amusée pendant son voyage, elle n'y répondit qu'en versant un torrent de larmes dont je n'eus pas besoin de lui demander la cause, et sous prétexte de fatigue, elle courut se réfugier dans sa chambre.

Quand je la revis, elle était plus calme; mais ses yeux gonflés et ses joues décolorées prouvaient qu'elle avait passé dans les pleurs le temps qu'elle semblait vouloir consacrer au repos.

Quelques mois se passèrent, et je continuai à suivre le plan de conduite que j'avais adopté, chérissant Caroline plus que tout au monde, et ne craignant rien tant que de lui laisser voir ma tendresse dans toute son étendue. Elle devenait plus pâle de jour en jour; mais j'y pensais peu, parce qu'elle ne se plaignait point, et que j'avais pour habitude de détourner mes idées de tout objet qui aurait pu m'affecter désagréablement, ressource ordinaire de l'égoïsme.



Je fus obligé de faire un nouveau voyage dans le Worcestershire. L'affaire qui m'y appelait pouvait durer plusieurs semaines, ou se terminer en quelques jours. Je m'aperçus qu'elle désirait y aller avec moi; mais elle ne m'en parla point, et je me contentai de l'engager à prier mistriss Belson de venir passer avec elle le temps de mon absence: elle n'en voulut rien faire parce qu'elle savait qu'elle avait montré quelque froideur à son ancienne amie qui s'en était offensée, et qui avait presque-ment cessé de la voir.

Je ne doutai point que mistriss Belson n'en rejetât la faute sur moi. Je n'en étais pourtant coupable qu'indirectement. La vérité était que Caroline craignant que sa clairvoyante amie ne découvrit qu'elle était malheureuse et que j'en étais la cause, s'éloigna d'elle peu à peu à dessein, et sacrifia l'amitié à ce qu'elle regardait comme un devoir.

Le jour de mon départ arriva, et la



santé de Caroline me parut si mauvaise que j'eus peine à me décider à la quitter ; si elle m'avait témoigné le moindre desir de m'accompagner, j'y aurais certainement consenti. Mais je ne pouvais me résoudre à lui donner lieu de penser, en lui en faisant la proposition, que je ne pouvais me passer de sa compagnie, et son esprit était tellement prévenu de l'idée que je préférerais ne pas l'emmener, qu'elle n'osa me demander à me suivre. Je partis donc, après lui avoir recommandé plusieurs fois de m'écrire souvent.

Existe-t-il des pressentimens, ou l'air souffrant que je remarquai en ce moment plus que jamais en Caroline suffit-il pour expliquer l'agonie que j'éprouvai en m'éloignant d'elle ? Quand je vis cette femme chérie rester à la porte pour suivre des yeux la voiture aussi long-temps qu'elle put l'apercevoir, je pensai à retourner sur mes pas et à l'emmener avec moi ; mais l'espérance de pouvoir revenir dans quelques jours



m'en empêcha , et je continuai ma route.

La nécessité de m'occuper de l'affaire qui avait causé mon voyage contribua d'abord à me distraire des sombres idées qui m'occupaient malgré moi , et comme je reçus une lettre de Caroline qui me mandait que sa santé n'était pas pire , si elle n'était pas meilleure , je repris un peu de tranquillité ; mais je vis avec peine que mon absence serait beaucoup plus longue que je ne me l'étais imaginé.

Les semaines se succédaient sans que j'entrevisse même la fin de l'affaire désagréable qui me retenait. Elle prenait tous mes instans , et occupait tellement toutes mes pensées que mon esprit en étant plein même lorsque j'écrivais à Caroline ; mes lettres que je voulais rendre tendres et affectueuses étaient pleines de sécheresse et de froidur. Bientôt , à ma grande surprise , ses lettres devinrent de plus en plus courtes ; elle cessa de me témoigner



le desir de recevoir de moi de promptes réponses; on aurait dit qu'elle avait emprunté mon style, et que ses expressions de tendresse auparavant si brûlantes, se glaçaient lorsqu'elle voulait les tracer sur le papier: son écriture même devint méconnaissable et presque illisible; enfin toutes ces circonstances réunies m'alarmèrent tellement, que je déclarai que si l'affaire pour laquelle j'étais venu ne se terminait pas avant trois jours, je la laisserais finir par quiconque voudrait s'en charger.

Le lendemain du jour où j'avais pris cette résolution, je reçus une lettre d'un vieux domestique qui avait toute ma confiance et qui me mandait qu'il était certain que sa maîtresse était mal, fort mal, quoiqu'elle ne voulût pas en convenir; qu'elle avait pourtant fait venir un médecin qui, en sortant, avait secoué la tête d'une manière inquiétante; qu'enfin il avait cru de son devoir de me donner cette information. Je re-



eus une lettre de Caroline par le même courrier. Elle me disait qu'elle avait été malade, qu'elle l'était encore, mais qu'il était vraisemblable qu'elle serait bientôt mieux, parfaitement bien, et qu'elle m'engageait à ne pas accélérer mon retour pour cette raison.

Je fus en proie aux plus vives alarmes, après avoir lu ces lettres. Celle de mon domestique était déjà assez inquiétante; mais je trouvais dans celle de Caroline des expressions encore plus terribles. Que voulait elle dire en m'écrivant *qu'elle serait bientôt mieux, parfaitement bien?*

Je me trouvai absolument incapable de m'occuper davantage d'affaires, et je résolus de partir le lendemain après l'arrivée du courrier. Il m'apporta trois lettres. L'une était du médecin qui m'invitait à revenir, ma femme se trouvant dans une situation très-inquiétante.

L'autre était de mon domestique. « Partez à l'instant, Monsieur, me disait-il, si vous voulez retrouver ma pauvre maîtresse vivante. »



Caroline m'écrivait aussi. Sa lettre était longue, l'écriture en était encore plus mauvaise que celle de ses dernières lettres, et il était évident qu'elle avait été faite à plusieurs reprises. Voici comme elle était conçue :

« On vous trompe mon bien-aimé, si l'on vous dit que vous pouvez arriver à temps pour me revoir avant que je rende le dernier soupir: je sens que la dernière étincelle de ma vie sera éteinte avant que cette lettre vous parvienne. Recevez donc les derniers adieux que je vous trace d'une main tremblante, mais avec une ame ferme. Pardonnez-moi les erreurs dans lesquelles m'a entraînée une affection trop vive, qui ont aliéné de moi votre tendresse, et qui ont détruit votre tranquillité et ma santé. Mais la punition est juste et je baise humblement la verge qui me châtie.

« J'avoue que j'ai été une épouse trop exigeante, mais il ne faut l'attribuer qu'à un excès d'amour. Ce n'est pas que je regarde cette excuse comme suffisante;



qu'une femme nuise au bonheur de son mari par sa mauvaise humeur, ou par trop de sensibilité, elle n'en est pas moins coupable.

« Pourquoi n'ai-je pu me contenter d'être aimée de vous autant que vous pouviez aimer ? pourquoi ai-je eu la faiblesse de désirer que vous fissiez, comme moi, de votre tendresse, l'importante, la seule affaire de votre vie ? pourquoi n'ai-je pas songé avant qu'il fût trop tard qu'une vertu même devient un défaut quand elle est portée à l'excès ? quand je lisais ce commandement respectable « Tu n'adoreras que ton Dieu, » combien de fois ne me suis-je pas reproché la véritable idolâtrie avec laquelle je chérissais votre image ; mais je versais en vain des larmes de repentir, cette image si chérie l'emportait toujours sur mes remords.

« Ces heures que j'employais autrefois à des œuvres de bienfaisance, à cultiver quelques talens, combien de fois les ai-je



passées à gémir sur votre indifférence ,  
à former des plans pour regagner votre  
ancienne tendresse !

« Mais j'avais le cœur trop sensible ,  
la conscience trop timorée , la consti-  
tution trop fragile , pour pouvoir résis-  
ter long-temps à ces combats intérieurs ,  
et j'ai trouvé dans ma faiblesse même ,  
mon châtiment et la fin de mes maux.

« Mais faut-il donc mourir sans vous  
voir encore une fois ! c'est peut-être un  
sage décret de la providence. Si je croyais  
que vous me vissiez expirer avec moins  
de regret que n'en mérite ma vive ten-  
dresse , ce chagrin fixerait encore sur  
vous mes dernières pensées et les déro-  
berait à mon Dieu ; et si vos regrets étaient  
trop vifs , votre affliction trop sévère , je  
déplorerais même en mourant le chagrin  
que je vous occasionnerais.

« Oui c'est une faveur de la volonté  
divine qui a ordonné que vous ne puis-  
siez me voir que lorsque le froid de la  
mort aura calmé mes passions ardentes ,



et vous aurez la satisfaction de savoir que cette ame agitée a enfin trouvé un lieu de repos.

« Puissiez vous vivre long-temps et heureux ! puissiez vous être uni à quelque femme plus fortunée, qui vous aime assez pour votre bonheur , et qui ne vous chérisse pas trop pour le sien ! j'ai été bien faible , j'ai eu bien des fautes à me reprocher , ainsi ne vous en blâmez pas vous-même , songez que c'est ma dernière prière. Mes yeux s'obscurcissent , il faut que je finisse , recevez ma dernière bénédiction.

CAROLINE. »

Le désespoir me donna de l'énergie et des forces. Je ne parlai à personne , je courus à la poste, je louai le meilleur cheval que je pus trouver , et j'allai au grand galop tant qu'il put me conduire. Le second me conduisit à ma porte. Elle était entourée d'un groupe de femme, de vieillards, d'enfans qui parlaient de Caroline , de leur bienfaitrice , de leur



amie, qui demandaient des nouvelles, qui faisaient pour elle des vœux ardents. Ils s'écartèrent pour m'ouvrir un passage. « Que le ciel vous console ! » s'écrièrent-ils. J'entrai dans la maison, mon fidèle Williams accourut vers moi.

« Oh! Monsieur, s'écria-t-il, je crains bien..... » Je n'en entendis pas davantage, j'étais déjà au haut de l'escalier. Deux servantes qui sanglotaient me conjurèrent de ne pas entrer dans la chambre, je m'y précipitai; j'y trouvai le médecin et la garde, et je lus sur leur visage que tout espoir était perdu.

Comment peindre le désespoir que j'éprouvai quand je me jetai à genoux près du lit où je trouvais cet être si chéri, pâle et privé de mouvement. Je m'écriai que je ne pouvais ni ne voulais lui survivre. Le médecin voulut m'entraîner hors de la chambre, je lui résistai, je me précipitai sur le corps de Caroline, je pressai ses lèvres froides contre les miennes, je la serrai contre mon cœur, je lui prodiguai toutes les épithètes de



tendresse que mon cœur put me suggérer , je la conjurai de m'adresser un seul mot , de m'accorder un dernier regard.

Cette voix , ces accens arrêterent son ame fugitive , et lui rendirent le sentiment. Elle entrouvrit les yeux , me vit , me reconnut , et faisant un effort pour passer autour de mon cou son bras déjà glacé par la mort : « Vous m'aimez donc encore ? me dit-elle : Je suis plus heureuse en mourant.... » Elle n'en put dire davantage , je sentis tomber le bras qui me pressait , et ce fut en m'adressant un sourire qu'elle rendit le dernier soupir.

Je n'ai conservé aucun souvenir de plusieurs mois d'existence qui suivirent cet affreux événement. Quand je repris l'usage de mes facultés , ce ne fut que pour sentir toute l'étendue de la perte que j'avais faite , et pour me livrer à des regrets d'autant plus violons , qu'ils étaient accompagnés de remords. J'étais alors chez sir Charles Denham qui m'a-



vait fait transporter chez lui , et dont l'amitié avait veillé sur moi pendant tout ce temps ; je lui témoignai le désir de retourner chez moi , et il me reconduisit lui-même dans cette maison dont j'avais fait un désert affreux.

Il se passa quelques jours avant que sir Charles pût se déterminer à me quitter , et quand il partit , il donna ordre à mon fidèle Williams de me perdre de vue le moins possible. Ces précautions auraient été inutiles, comme elles le sont toujours , si j'avais eu quelque projet de suicide ; mais la religion m'avait appris que c'était un devoir pour moi de souffrir des maux que je m'étais attirés.

J'eus enfin le courage d'entrer dans l'appartement de Caroline qui avait été fermé à l'instant de son décès , par ordre de sir Charles , et auquel on n'avait rien changé. Sur la table était un cahier de papier où il manquait une feuille, celle qu'elle avait employée à m'écrire : à côté se trouvait une plume, la dernière dont elle s'était servie. Quelques fleurs fanées



étaient près de la plume, les dernières qu'elle ait touchées, je les conserve encore.

Ma seule pensée, ma seule occupation furent alors de me rappeler jusqu'au moindre désir qu'avait jamais formé Caroline, et de m'y conformer. J'exécutai tout ce qu'elle m'avait recommandé, si ce n'est la défense qu'elle m'avait faite de me blâmer moi-même. Elle avait eu tort sans doute de concevoir tant d'amour pour un être qui en était si indigne, mais combien j'avais été plus coupable en cédant à l'impulsion de mon caractère, en lui cachant toute la force d'un attachement qui l'eût rendue parfaitement heureuse, si elle eût pu le connaître !

Mais tous mes regrets étaient inutiles, j'avais mérité tout ce que je souffrais, et elle se trouvait dans un séjour plus digne d'elle et de ses vertus.

Je me souvins alors qu'elle m'avait dit une fois qu'elle croyait qu'il serait utile d'écrire sa propre vie, d'y consigner non-seulement les événemens qui la



marquaient , mais aussi les causes qui les occasionnaient et les sentimens qui nous agitaient. C'est ce qui m'a déterminé à écrire le récit qui précède ; j'ai cru par là obéir à ses ordres , et j'ai voulu aussi infliger un juste et sévère châtiement à mon caractère réservé et dissimulé, en me forçant à révéler mes chagrins et mes plus secrets sentimens , à des étrangers , à des cœurs indifférens.

J'ai terminé ces aveux pénibles : s'ils apprennent à quelqu'un à qui est confié le bonheur d'un autre, à considérer ce dépôt comme sacré, à ne pas souffrir que l'égoïsme ou quelque autre vice de caractère puisse jamais l'altérer , mes vœux seront remplis , et si les esprits bienheureux peuvent encore être témoins de ce qui se passe sur la terre , celui de Caroline songera avec satisfaction que mes souffrances et sa mort ont produit quelque fruit.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.











76/100







Opie, Amelia Alderson,

Nouveaux contes moraux

Bd.: 4. - 272 S.

Paris 1818

P.o.angl. 266 c-4

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10748003-8